Chroniques palestiniennes
Dans les nerfs de la guerre

Rapport

Supplément à Messages, le journal des Médecins Sans Frontières, juillet 2002

Document en provenance du site internet de Médecins Sans Frontières
http://www.msf.fr

Tous droits de reproduction et/ou de diffusion, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation préalable et écrite de l'auteur et/ou de Médecins Sans Frontières et/ou de la publication d'origine. Toute mise en réseau, même partielle, interdite.

CHRONIQUES PALESTINIENNES

Dans **les nerfs** de la guerre

Depuis le début de la deuxième Intifada, en septembre 2000, des équipes de Médecins Sans Frontières composées de médecins et de psychologues assistent les populations civiles palestiniennes d'Hébron et de la bande de Gaza. Ce recueil est le résultat de leur travail. Il est le témoignage de la réalité quotidienne d'une population prise dans la guerre et soumise à des souffrances le plus souvent ignorées.

SUPPLÉMENT À MESSAGES, LE JOURNAL DES MÉDECINS SANS FRONTIÈRES – JUILLET 2002

C'est d'abord dans le cadre du témoignage que se situent ces « Chroniques palestiniennes » écrites par nombre de ceux qui sont passés dans les missions de Médecins Sans Frontières à Gaza et Hébron depuis septembre 2000 : différents psychologues, psychiatres, médecins, administrateurs, logisticiens… Ecrire pour continuer à penser, à travailler, à consulter… Ecrire non pas des théories, ni des techniques ou même des émotions mais des faits, des fragments de choses vues, vécues, senties. Ecrire tout simplement, sans commentaire, sans analyse, sans jugement. Ecrire pour tous et pas seulement pour les spécialistes ou ceux qui ont vu. Montrer par les mots.

Directeur de la publication :
Anne Fouchard
Rédacteur en chef : Alain Frilet
Maquette : Frédérique Goursolas
Edition : Jacques Péron, Olivier Falhun et Yann Guégan
Fabrication : TC Graphite

LES PHOTOS PUBLIÉES DANS CES CHRONIQUES SONT ISSUES D'UN REPORTAGE RÉALISÉ PAR PHILIPPE CONTI ENTRE JUILLET 2001 ET MAI 2002.

MERCI À TOUS LES AUTEURS DE CES « CHRONIQUES PALESTINIENNES » : ZINET AHMED – LILIANA ANDRADE – PIERRE BEURRIER – LORENA BILBAO – HÉLÈNE BOUCHEBOUBA – SARA CARMONA – LAURA CARTAÑA – JIMENA CAVANNA – JORDI COSTA – CATHERINE DAUBRÈGE – DIDIER DE GREGORIO – ITSASO ETCHEVERRY – PAULA FARIAS – CHRISTINE FIRNHABER – ROBERT GENEST – ARNAUD GHIZZ – ANGELIKA GROTERATH – SITA HALLIER – LUDMILA HESOVA – FIMIA INTON – FOUAD ISMAEL HASSAN – MARIE-HÉLÈNE JOUVE – CHRISTA KRIEG – YVES LALLINEC – HERVÉ LANDA – OLIVIER MAIZOUE – CHRISTINE MARCILLY – CESAR MARTÍNEZ – JOSE MARTINEZ – VIRGINIE MATHIEU – MURIEL MONTAGUT – SALLIE MOTCH – YOUSSOUPHA NIANG – MARYLIN NOGARO – ELISABETH OLDCORN – KARINE PILLETTE – CLAIRE REYNAUD – DALILA REZZOUG – SABINE ROQUEFORT – FARIBA SAADVANDI – AITOR ZABALGOGEASKOA – DELPHINE ZINS.
ET MERCI À TOUS CEUX QUI ONT PERMIS QUE LE TRAVAIL SE FASSE DANS LES TERRITOIRES PALESTINIENS DEPUIS 1993, PROFESSIONNELS LOCAUX ET EXPATRIÉS.

S O M M A I R E

4 **Une mission particulière**

MISE À L'ÉPREUVE
par Jean-Hervé Bradol

SOIGNER L'ESPRIT
par Pierre Salignon, Fouad Ismael et Elena Sgorbati

REMÈDES À LA MÉLANCOLIE
par Christian Lachal et Marie-Rose Moro

17 **Intérieur palestinien**

DES TERRITOIRES MORCELÉS
Trois cartes pour montrer l'imbrication des zones antagonistes en Palestine.

UNE ANNÉE À GAZA ET À HÉBRON
Lieux, dates, décors, contextes, propos, descriptions, impressions, réactions… Les carnets de notes des équipes médicales et psychologiques de Médecins Sans Frontières au contact de leurs patients palestiniens, donnent à vivre, de l'intérieur, les conséquences psychiques d'une situation de guerre sans fin.

62 **Communiqués de presse MSF**

JÉRUSALEM, le 4 avril 2002
«L'obstruction à l'aide médicale auprès des civils palestiniens dans les territoires occupés a atteint un degré alarmant (…)» Si les «Chroniques» s'arrêtent en octobre 2001, la situation, dans les Territoires, n'a depuis cessé de se détériorer. MSF reste présente.

Sommé de choisir son camp, l'humanitaire se doit de préserver son indépendance.

Mise à l'épreuve

PAR JEAN-HERVÉ BRADOL

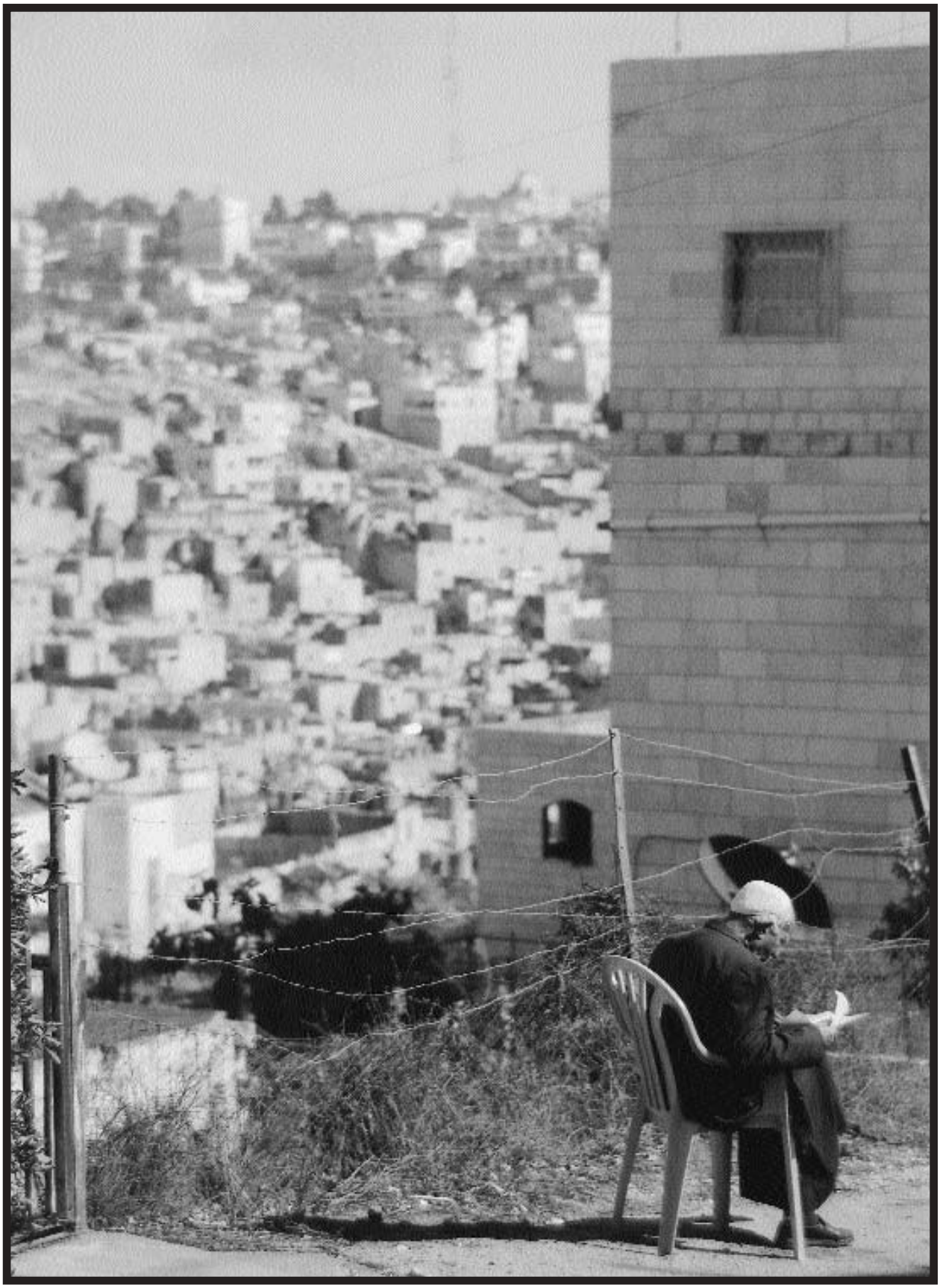
Visite de la vieille ville de Jérusalem, un collègue palestinien me guide sous un soleil d'hiver. Premier dilemme, quel sanctuaire visiter? L'entrée de la mosquée est interdite au non-musulman par les policiers d'Israël. Des gamins en uniforme mettent le visiteur en demeure de dire quel dieu il prie et l'autorise ou non à se rendre sur le lieu de culte. Des boutiques de souvenirs vendent des affiches où le Temple reconstruit s'élève en lieu et place de la mosquée Al-Aqsa. Le ton est donné. Dans chaque camp, au nom de l'histoire et de la religion, les extrémistes légitiment l'emploi de la violence et s'autorisent à prédire un avenir débarrassé de l'autre. La présence symbolique des prophètes, au milieu de vieilles pierres, sert d'argument pour appeler chacun d'entre nous, même l'étranger de passage, à prendre parti quitte à effacer de sa conscience le visage de l'adversaire, son humanité, ses droits et sa souffrance. Dangereux prélude à une forme d'effacement plus radical encore: l'expulsion par la violence?

Ma deuxième étape est la bande de Gaza. Mes collègues entreprennent de m'expliquer la géographie si particulière de cette petite bande de terre. Derrière leurs discours pointe une inquiétude: va-t-il être capable de comprendre? De comprendre cette injustice et la souffrance qu'elle entraîne. De comprendre qui est le fort et qui est le faible. De comprendre de quel côté il faut être. Commence alors en guise de démonstration un parcours jalonné de maisons rasées, de champs de fraises dévastés, d'oliviers arrachés, de routes interdites où d'autres circulent comme des ombres, de miradors, de chars d'assaut, de petites forteresses militaires en béton… Gaza ressemble à un immense camp de détention à ciel ouvert, surveillé à partir de la terre, de la mer et des airs par des machines de guerre (avions, hélicoptères, blindés et bateaux) dont les pilotes n'ont pas de visage. Mes interlocuteurs palestiniens parlent comme d'une personne du char gardant le bout de la route ou du missile aperçu en train d'hésiter entre deux trajectoires. Les soldats israéliens restent à l'abri de leurs blindages et à distance. Ils ne parlent pas, ils tirent.

Sinistre dialogue de sourds.

En Cisjordanie aussi, les Palestiniens sont bouclés. Ils ne peuvent se rendre en Israël et se déplacent très difficilement d'une ville à l'autre. Pour eux aussi le visage de l'ennemi est une machine sans âme qui menace leur vie à chaque instant. Les centaines de civils tués depuis le début de cet épisode du conflit le confirment: plus on désire se séparer, moins on se voit et plus on se tue. Les Palestiniens rencontrés disent leur extrême lassitude de ne pas être maîtres de leurs destins, d'avoir à subir les diktats de l'Etat israélien. Travail, transports, ravitaillement, sécurité, soins médicaux… tout dépend de la bonne volonté israélienne. Une vie entière faite de brimades imposées par une armée étrangère. Comment ne pas se révolter? Quelle est la valeur d'une telle vie? Vaut-elle la peine qu'elle occasionne? Beaucoup se posent la question. Certains répondent non et partent, bardés d'explosifs, se faire sauter dans des lieux publics afin d'entraîner dans leur mort le plus d'Israéliens possible et d'affirmer ainsi leur refus d'une vie devenue invivable. Ceux qui leur fournissent les explosifs font d'autres calculs bien plus cyniques.

En Israël, chaque action de la vie quotidienne se déroule dans la crainte d'être victime d'un attentat ou d'y perdre un proche. A chaque instant la terreur peut faire irruption dans le quotidien. Mentionner les attentats est souvent la première réaction de mes interlocuteurs israéliens à mes propos relevant les comportements coupables de l'armée israélienne dans les Territoires. Des Palestiniens justifient les attentats contre les civils en déclarant qu'il n'y a pas de civils en Israël puisque chaque citoyen, homme et femme, accomplit, a accompli ou accomplira, son service militaire et ses périodes de réserve. Sinistre dialogue de sourds où on trouve toujours une bonne raison pour justifier la mort de personnes ne portant aucune responsabilité dans les affrontements, à condition, bien sûr, qu'elles appartiennent au camp adverse.

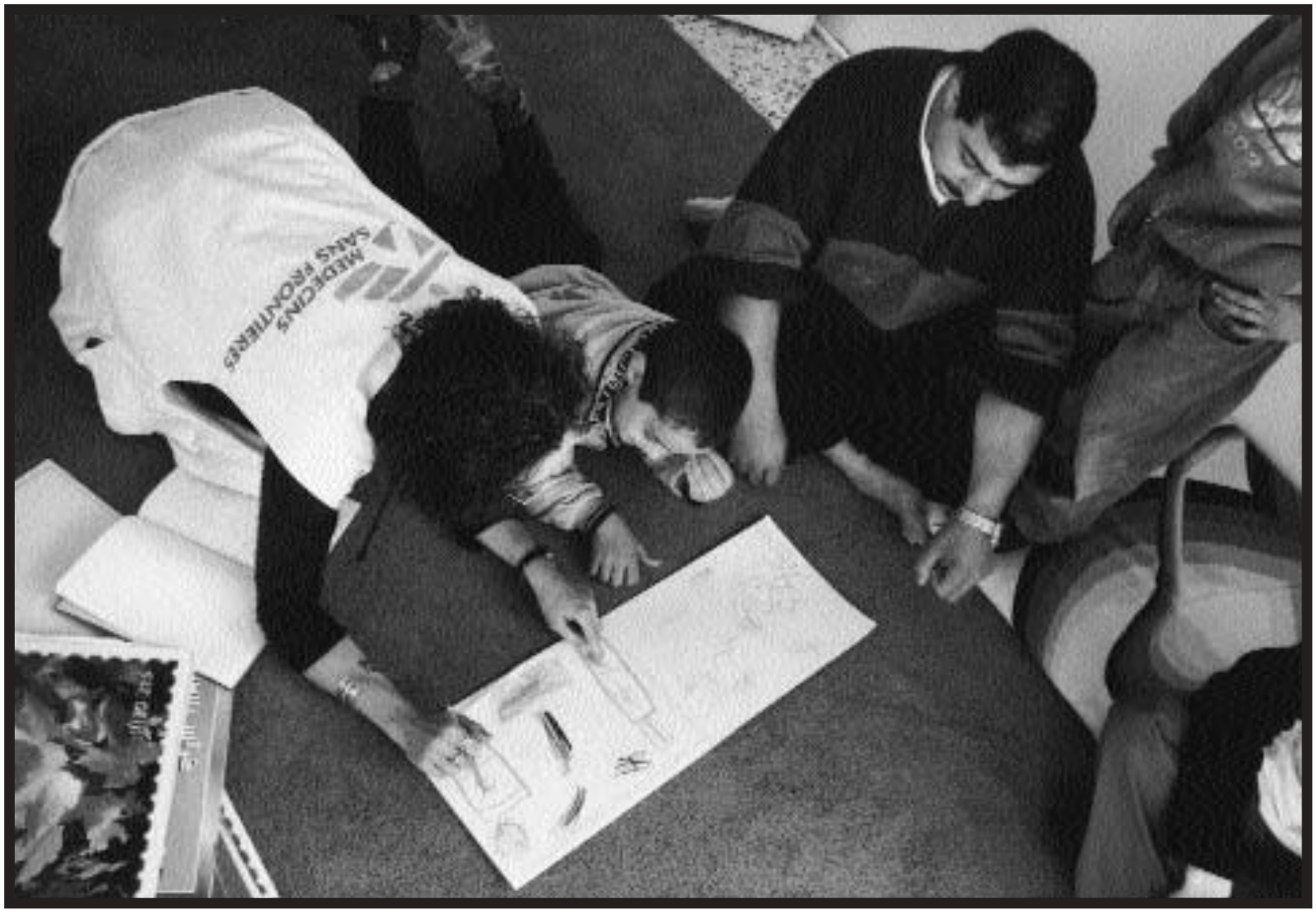


CATHERINE DAUBRÈGE - MSF

Pourtant, dans la gestion de ce conflit, le discours victimaire – victimes du terrorisme palestinien ou de la colonisation israélienne selon les camps – occupe une place centrale dans les propagandes guerrières au point d'en faire émerger deux figures emblématiques, la victime éternelle et la victime de la victime éternelle. Pour le secouriste, avant d'être une rencontre lors d'un acte de soins ou d'assistance, la victime est tout d'abord, et avec une intensité rarement égalée dans d'autres conflits, une icône permettant de faire oublier sinon de justifier l'emploi de formes de violences contraires au principe d'humanité, au droit international et à une politique visant à l'établissement de la paix. L'invitation faite à l'étranger de rejoindre l'un ou l'autre camp s'accompagne d'une obligation de complaisance vis-à-vis de ces formes criminelles de violence dont les attentats meurtriers contre les civils israéliens et, moins spectaculaires mais au total plus meurtriers, les tirs de l'armée israélienne sur les civils palestiniens sont deux exemples parmi d'autres. Pour se déployer avec qualité, l'action humanitaire doit se dégager des représentations politiques qui manipulent la diversité des origines, des croyances spirituelles et des souffrances en une invitation à nier l'humanité de l'adversaire, à réduire un peuple tout entier à une seule figure : soit terroriste, soit colon.

Un ordre instauré par la violence.

D'ordinaire, ce sont les secours aux blessés, aux affamés, aux exilés vivant dans une extrême précarité qui occupent nos équipes dans les pays en guerre. Ici, déplacés et réfugiés constituent la majorité d'une population en exode depuis des décennies. Elle revendique la création d'un Etat sur ce qui lui reste du territoire où elle vivait autrefois et où aujourd'hui elle tente de survivre. Elle a eu le temps d'apprendre à soigner ses blessés, ses malades et d'établir une politique de santé publique. Elle reçoit de nombreux soutiens de l'étranger. Du côté israélien, les moyens sont disponibles pour soigner les soldats blessés et porter assistance aux victimes civiles d'attentats. Produit d'une guerre cruelle mais de basse intensité et étalée sur des décennies, un ordre permanent a été instauré par la violence. Certains sont au dessus et d'autres en dessous. Ainsi ces occupants des premiers étages de certaines maisons des ruelles étroites des vieilles villes de Jérusalem ou d'Hébron, qui jettent par les fenêtres leurs ordures sur la tête de leurs voisins vivant au niveau inférieur afin de les inciter à débarrasser le plancher. Cette pratique explique l'étonnante présence, du moins pour un visiteur, de grillages déployés à l'horizontale, séparant le rez-de-chaussée des ruelles des étages supérieurs et à travers lesquels on voit un ciel constellé de détritus. Dans d'autres lieux où Palestiniens et Israéliens sont en contact – zones d'habitations bordant les implantations ou les positions militaires israéliennes – les échanges ne se limitent pas aux ordures. Des combattants palestiniens s'infiltrent pour tirer sur les militaires ou sur les habitants des colonies. Des civils palestiniens sont tirés comme des lapins au fusil à lunette au moindre mouvement paraissant suspect aux soldats israéliens. Leurs maisons sont occupées ou détruites en guise de punition collective pour des actions armées menées



par d'autres ou plus simplement parce qu'elles jouent un rôle dans le dispositif sécuritaire israélien. Les Palestiniens de ces quartiers sont en permanence confrontés au deuil, aux blessures physiques et psychiques, aux arrestations, dans une misère sans cesse croissante due au blocus économique. C'est avec eux que nous travaillons dans la bande de Gaza et à Hébron. Nous leur apportons une assistance médicale, psychologique et sociale à leur domicile que les affrontements transforment en une part de ligne de front. Les « Chroniques palestiniennes » sont le recueil des récits issus de ce travail.

La résistance humanitaire.

Nous travaillons dans les Territoires depuis bientôt dix ans. Médecins et psychologues constatent chaque jour dans leur activité clinique le profond traumatisme que subit la population. Si, dans cette crise, la présence de Médecins Sans Frontières n'a pas la même ampleur qu'en Angola, en Tchétchénie ou en Afghanistan, cela ne signifie pas que les souffrances de la population palestinienne soient moins intenses. L'aide aux personnes affectées par les conflits armés ne peut se réduire à nourrir, abriter ou réparer des corps. Seuls les principaux intéressés peuvent dire où se situent les limites de l'acceptable en matière d'atteinte à la dignité humaine. Sur ce point, la réponse des Palestiniens est claire : ils n'acceptent pas le sort qui leur est fait et beaucoup se disent prêts à mourir pour cela. L'autre réalité qui limite notre action tient aux capacités propres de mobilisation, d'expression publique et d'organisation de la société palestinienne.

Cette situation pourrait changer. Des coups très sévères ont été portés au cours des derniers mois à cette capacité de résistance. Comme l'indiquent les tirs sur les civils, les ambulances et les hôpitaux, comme le montre le refus par les autorités israéliennes d'une commission d'enquête sur les violences à Jénine, l'occupation militaire se durcit. Cette nette dégradation, attestée par un grand nombre de morts et de blessés civils survenu en quelques semaines, ne laisse rien présager de bon pour l'avenir. Dans la spirale des violences – bombes humaines palestiniennes, sanglantes punitions collectives israéliennes – qui résulte de l'occupation, les espoirs d'un compromis s'amenuisent de jour en jour, laissant une place grandissante aux radicaux des deux camps. Le projet actuel du gouvernement israélien de boucler la population de Cisjordanie dans les villes, derrière des clôtures, s'accompagne de pressions sur les organisations humanitaires pour qu'elles deviennent les assistantes sociales d'un système oppressif visant à enfermer un peuple entier dans des camps de détention à ciel ouvert. L'aide humanitaire internationale, qui ne jouait jusqu'à présent qu'un rôle périphérique dans ce conflit, risque de se voir attribuer un rôle d'auxiliaire de gardien de prison au cœur d'un impitoyable système de domination et de ségrégation. Après la capacité de résistance de la population palestinienne, c'est maintenant l'indépendance des secouristes étrangers qui va être mise à l'épreuve..

Le docteur Jean-Hervé Bradol
est président de
Médecins Sans Frontières

Raisons et limites de l'approche psychiatrique de Médecins Sans Frontières au cœur du conflit palestinien. Regard critique sur un travail à long terme.

Soigner l'esprit

PAR PIERRE SALIGNON,
FOUAD ISMAEL ET ELENA SGORBATI

Pour faire face aux conséquences de l'Intifada Al-Aqsa, Médecins Sans Frontières a lancé en novembre 2000 des activités de soins médicaux et psychologiques dans les territoires palestiniens de Cisjordanie, à Hébron, et dans la bande de Gaza.

Cette intervention médicale en situation de guerre cherche à offrir des soins à des familles palestiniennes exposées de manière régulière et fréquente à des événements potentiellement traumatiques en rapport avec le conflit. Elles vivent pour la plupart dans les zones les plus touchées par la violence, à proximité des lieux d'affrontement, des installations de l'armée israélienne et des colonies juives (1).

Depuis le début de l'Intifada Al-Aqsa en septembre 2000, la politique de colonisation menée par l'armée israélienne et les colons juifs se poursuit (2) et la répression contre la population palestinienne prend des allures de punition collective.

Le cloisonnement des populations israélienne et palestinienne se renforce chaque jour davantage avec l'application stricte d'un régime d'occupation militaire dans les territoires palestiniens. Par crainte de nouveaux attentats en Israël et en raison de l'escalade de la violence depuis la fin de l'année 2001, la stratégie de l'armée israélienne consiste à limiter les mouvements des Palestiniens en dehors de territoires palestiniens. Elle vise aussi à « sécuriser » les colonies juives et leurs routes d'accès en raison des tirs et des attaques au mortier dont elles sont la cible de la part de différents groupes armés palestiniens. Dans les territoires de Cisjordanie et de la bande de Gaza déjà morcelés (3), la population se retrouve désormais dispersée. Les opérations militaires israéliennes ont ainsi créé à Gaza, Hébron, mais aussi Ramallah et Naplouse, des enclaves dans lesquelles des familles palestiniennes vivent l'enfermement et la tension permanente avec d'autant plus de souffrance qu'elles se sentent abandonnées de tous. Le sentiment de désespoir est renforcé par la destruction systématique par l'armée israélienne des maisons et des biens (usines, serres, vergers, oliviers) dans les zones mitoyennes des colonies juives et à proximité des axes de circulation utilisés par les colons. Ces destructions répétées, souvent effectuées de nuit, sous protection de chars de l'armée israélienne, avivent le sentiment d'humiliation et de révolte des Palestiniens.

Le blocus économique imposé par Israël aux territoires palestiniens renforce l'extrême dépendance dans laquelle sont maintenues les familles palestiniennes. Les hommes habituellement employés en Israël sont privés de travail, et donc de revenus, à quoi il faut ajouter l'impossibilité, pour les familles les plus pauvres, de se procurer certains produits de consommation courante (4). Pour certaines familles, il est même impossible de se rendre dans les structures médicales palestiniennes ou d'avoir accès à un médecin. Les ambulances ne peuvent circuler librement. Certains malades, de peur de voir leur maison réquisitionnée ou détruite pendant leur absence, renoncent à se faire soigner. L'accès aux soins pour la population est dès lors soumis à de nombreux aléas, alors même que la violence exercée contre les familles palestiniennes et le climat de terreur dans lequel elles vivent génèrent des états de stress et de peur panique très intenses, réclamant une prise en charge médicale immédiate.

Si le Croissant Rouge palestinien, avec l'aide du Comité international de la Croix-Rouge, les Nations unies et de nombreuses ONG interviennent dans le domaine de la santé, et soutiennent la prise en charge des blessés et des structures de santé primaire, il existe peu d'intervenants spécialisés dans la prise en charge des traumas. Suite à une évaluation réalisée en octobre 2000, qui a confirmé l'ampleur des besoins, il nous a semblé une priorité d'intervenir à chaud, alors même que le conflit continue.

En Palestine, la quasi-totalité de la population, quotidiennement, souffre de

l'enfermement, l'occupation, la peur et l'absence d'avenir. Cependant, l'intensité et le nombre de traumatismes diffèrent, de même que les séquelles psychologiques. Dans cette guerre qui met les civils en première ligne, la réaction de chacun est extrêmement variable. Le stress est une réaction normale pour tout individu soumis à des violences et des humiliations quotidiennes, dans un environnement où la claustration est le seul moyen d'être à peu près en sécurité.

Dans les zones les plus exposées, quitter sa maison peut représenter un danger de mort, comme le fait de marcher dehors la nuit. Mais rester « chez soi » n'est parfois guère plus sécurisant. Souvent criblées de balles, ces maisons sont la cible de tirs réguliers des soldats israéliens. Les chars de l'armée israélienne qui se déplacent toute la journée à proximité font un bruit terrifiant. Pour les enfants, il n'est plus possible de jouer dehors ou de sortir seuls; il n'y a plus de sécurité nulle part. Dans un tel environnement, les enfants, comme les adultes, développent des peurs et font des cauchemars à répétition. Les enfants ne veulent plus quitter leur mère ou la voir sortir de la maison sans eux.

Ce stress peut aussi agir comme un déclencheur d'une souffrance psychologique aiguë et plus profonde. A côté du stress dit d'« adaptation », que l'on retrouve chez tout le monde, certaines personnes développent des syndromes psychiques réactionnels plus importants, aigus et chroniques comme des états dépressifs de formes multiples, des PTSD (Post-Traumatic Stress Disorders).

Certains individus restent prostrés, ne peuvent plus parler, ne s'alimentent plus. D'autres font des bouffées délirantes suite à une peur intense, comme cette mère qui a couru chercher ses enfants quand des tirs ont commencé. Elle a pensé: « Ou bien on meurt ensemble, ou on se sauve tous ensemble. » Une semaine après, elle a débuté un délire de persécution, avec hallucinations auditives, anxiété massive et perte de sommeil. Une grande lassitude l'empêchait de faire quoi que ce soit et en particulier de s'occuper de ses enfants.

Quotidiennement, l'équipe MSF rencontre des familles palestiniennes souffrant de « désorganisations » psychologiques de ce type, ravivées dès que des tirs se font entendre, dès que les avions bombardent.

Une autre situation fréquente est celle de personnes qui ont été emprisonnées lors de la première Intifada et torturées et qui souffrent aujourd'hui de décompensations (les traumas et les douleurs de la première Intifada prennent sens dans l'après coup). Elles voient les troubles réapparaître à l'occasion d'un nouvel événement traumatique. C'est aussi le cas de jeunes adolescents qui, enfants, ont vécu des situations effrayantes, ont oublié une partie de ce qu'ils avaient vécu; au cours de cette Intifada Al-Aqsa, la seconde, des troubles psychiques apparaissent parfois plusieurs années après le premier événement traumatique.

Comment agir?

Selon les méthodes des militaires occidentaux pour soigner leurs troupes confrontées à des événements traumatiques sur les champs de bataille, ces patients réclameraient des soins immédiats, sur le lieu même du traumatisme, et pendant une première période limitée dans le temps.

S'appuyant sur cette expérience d'intervention psychiatrique en temps de guerre, MSF a choisi une pratique au cœur des zones les plus exposées où continuent à vivre de nombreuses familles palestiniennes. Médecins et psychologues et psychiatres MSF, assistés de leurs interprètes (et chauffeurs) palestiniens, se retrouvent associés dans une pratique clinique et curative conjointe (5).

Cette action est axée sur des visites à domicile; car les entraves posées à la circulation des personnes ainsi que la terreur ressentie par les patients les empêchent le plus souvent de se déplacer pour recevoir des soins. Les personnels de santé palestiniens n'y ont pas accès. Les visites à domicile réalisées par les équipes de MSF sont donc souvent le seul moyen de rompre l'isolement dans lequel vivent certaines familles.

Le « couple » médecin-psychologue identifie et prend en charge les patients les plus vulnérables. Si la part d'écoute est importante, la visite du médecin dans les maisons, parfois dehors, devant la porte ou sous les oliviers, permet de cibler les problèmes médicaux non traités et les troubles physiologiques. Le médecin dispense des consultations classiques, délivre des médicaments pour des pathologies que le réseau de référence ne peut pas en principe prendre en charge. Mais, de manière générale, la plupart des pathologies chroniques sont aggravées ou réactivées (maladies cardio-vasculaires; troubles digestifs, en particulier ulcères; dermatoses…). Les membres des familles sortent peu ou pas du tout; l'argent manque; les médecins locaux sont débordés, démotivés, épuisés; enfin les psychologues et les psychiatres palestiniens sont peu nombreux.

Le médecin MSF joue donc le rôle de médecin à domicile. Son intervention prépare et complète l'intervention des psychiatres et psychologues. Il rassure le corps avant de soigner l'esprit. Il réfère ensuite au psychologue, au psychiatre, les patients souffrant de troubles psychologiques. Celui-ci peut commencer un travail thérapeutique permettant aux individus et aux familles d'exprimer leur peur, de traiter leurs traumatismes et de réduire leur stress. Le modèle de référence est celui des consultations thérapeutiques et des thérapies brèves (individuelles, familiales ou groupales suivant les cas);

Le médecin et le psychologue de MSF travaillent ensemble. La consultation classique à domicile peut alors être complétée d'une thérapie individuelle ou familiale pendant quelques semaines.

la prise en charge n'excède pas quelques semaines, au rythme de deux visites par semaine (suivis rapprochés). Intervenir alors même que la situation de conflit « cause » des traumatismes, se poursuit, permet de donner du sens à l'événement ou à sa réaction, d'identifier le traumatisme avec le patient et donc d'éviter plus tard une réaction plus aiguë à une nouvelle agression (qui dans ce contexte de violence est certaine). Le psychologue cherche à anticiper des états psychiques enkystés, des douleurs psychiques transformées en désespoirs difficilement réversibles.
Un travail que MSF a déjà expérimenté pendant d'autres conflits, comme en Bosnie. Déjà, pour apaiser la douleur du traumatisme, l'équipe MSF favorisait « la construction de liens là où le trauma les rompt », et « l'élaboration d'un récit, là où le trauma impliquait une sidération… » (6).
Les psychologues MSF sont aidés dans leur travail clinique par leurs interprètes palestiniens. Pièce maîtresse de la relation patient/thérapeute, ils sont la « voix » des médecins et des psychologues, et jouent un rôle de médiation essentiel dans un environnement culturel et politique complexe.
Sur une base régulière, des discussions autour des cas cliniques rencontrés sur le terrain sont aussi organisées entre les expatriés de MSF et une psychologue israélienne basée en Israël (elle ne peut se déplacer dans les territoires palestiniens). Ces rencontres favorisent les échanges cliniques entre « professionnels » du traumatisme, hors des territoires palestiniens. Enfin, des visites de médecins psychiatres, consultants à MSF, et de responsables opérationnels de l'association, ont lieu régulièrement pour assurer la supervision des équipes MSF (nationaux et expatriés), et si besoin réorienter les objectifs médicaux de la mission.

Les limites de ce type de travail.

La première limite de ce travail réside toutefois dans le fait qu'il ne peut se substituer à des prises en charge psychothérapeutiques. Au sein de ce premier cadre certaines problématiques ne peuvent être abordées en raison des conditions et des techniques d'entretien. Néanmoins, la présence du médecin MSF permet d'assurer, si besoin, la prescription de psychotropes pour les cas les plus graves dans l'attente d'une référence ultérieure.
Une autre limite (si cela en est vraiment une) réside dans le nombre de patients et familles palestiniennes demandant l'intervention de l'équipe MSF. Il est élevé, voire illimité. Et c'est pourquoi le suivi des patients les plus fragilisés, souffrant de stress aigu, d'états dépressifs multiples ou de PTSD est privilégié. Chaque psychologue et psychiatre MSF réalise chaque mois une quarantaine de consultations individuelles ou familiales (une centaine de personnes).
L'accueil fait à l'action curative de MSF est très positif. Et bien souvent, ce sont les familles palestiniennes elles-mêmes qui favorisent l'identification des personnes en souffrance et les réfèrent à l'équipe. Cette intervention médicale se poursuit aujourd'hui dans la bande de Gaza et dans le district d'Hébron en Cisjordanie.
Restent pour les équipes MSF la douleur du quotidien, les nécessaires aménagements dus aux difficultés matérielles et aux limites humaines, reste aussi parfois la peur des bombardements et des tirs. Car une des principales limites du travail des médecins et des psychologues MSF réside dans les risques physiques qu'ils prennent chaque jour pour avoir accès aux familles palestiniennes les plus isolées. Les négociations entamées dès l'ouverture de ce programme avec les autorités israéliennes ne permettent pas toujours de garantir un accès en toute sécurité suffisant et régulier aux populations civiles dans les zones particulièrement exposées. Cette limite nous oblige à interrompre régulièrement le suivi des patients, retardant de quelques heures ou de quelques jours une visite attendue. Cette rupture est aussi vécue difficilement par les familles que nous soutenons.
Pour conclure, nous tenons simplement à souligner l'intrication entre le témoignage et l'action médicale poursuivie par MSF dans les territoires palestiniens. Il s'agit d'un témoignage de terrain, factuel, enrichi des contacts quotidiens entre les médecins et les psychologues MSF et les familles palestiniennes dans la bande de Gaza et à Hébron. Devant leurs souffrances, il est de notre responsabilité de décrire les conséquences qu'entraîne sur elles la guerre. Il s'agit tout juste de relater ce dont nous sommes les témoins dans les territoires palestiniens.
Cela revêt une importance particulière pour ses familles dans une optique thérapeutique. La médiatisation importante du conflit ne donne pas place aux récits individuels. C'est ce que nous tentons de compenser par la publication régulière de rapports descriptifs sur les conséquences des violences contre la population civile.

***Pierre Salignon** est juriste et responsable de programmes à MSF.*
***Fouad Ismael** est le chef de mission MSF basé à Jérusalem et coordonne les programmes dans les territoires palestiniens.*
***Elena Sgorbati** est responsable de programmes au centre opérationnel MSF à Barcelone.*

(1) Voir le site internet www.paris.msf.org et le dossier consacré aux activités de MSF dans les territoires palestiniens.
(2) Selon le *Palestine-Israel Journal* (Volume VII, 2000), le nombre de colons juifs dans les territoires palestiniens est passé de 3176 en 1976 à 200000 en 2001.
(3) La Palestine est un territoire « confetti ». Sa superficie totale est égale à 5200 km². La Cisjordanie, avec plus de 4000 km², est peuplée de 1,8 million de Palestiniens (soit 333 habitants au km²) et est morcelée en trois zones distinctes. La zone A correspond aux territoires placés sous le contrôle exclusif de l'Autorité palestinienne, soit 13 % des territoires de Cisjordanie. Depuis septembre 2000, l'armée israélienne y a effectué des incursions régulières, à Jénine, Hébron, Naplouse, Ramallah…
La zone B regroupe des territoires sous contrôle mixte; mais l'armée israélienne y est responsable de la sécurité. La zone C est quant à elle placée sous le contrôle direct de l'armée israélienne. A Gaza, 1 million d'habitants palestiniens vivent sur une bande de terre de 400 km² (soit 2758 ha/km²) placée sous le contrôle de l'Autorité palestinienne. 6000 colons y occupent 30 % du territoire. Enfin à Jérusalem, ce sont 250000 habitants palestiniens qui vivent sous administration israélienne.
(4) En Cisjordanie et dans la bande de Gaza, en août 2001, plus de 1,4 million de réfugiés palestiniens dépendaient totalement pour vivre de l'assistance médicale et alimentaire délivrée par les Nations unies et le Croissant Rouge palestinien. Le taux de chômage frôlait 70 % de la population active.
(5) A Gaza et Hébron, les équipes MSF sont composées de façon identique, à savoir: un médecin, un psychologue, un médecin psychiatre et un responsable de terrain non médical. Elles sont soutenues dans leur travail par des interprètes et des chauffeurs palestiniens ainsi que du personnel administratif (au total 23 personnes).
(6) In *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie*, PUF, 1995, « Soutien psychologique auprès des ex-détenus bosniaques musulmans et de leurs familles: la mission de MSF », par Yves Gozlan et Pierre Salignon.

L'urgence psychiatrique occupe de plus en plus de place dans l'humanitaire. Avec cette nouveauté qu'elle intervient alors que l'événement traumatique persiste.

Remèdes à la mélancolie

PAR CHRISTIAN LACHAL ET MARIE-ROSE MORO

MSF est en Palestine depuis 1993. Nous avons travaillé successivement avec les enfants victimes de la première Intifada, les prisonniers palestiniens, les bébés malnutris et leurs mères et, depuis septembre 2000, avec les enfants et les familles au cœur du conflit actuel israélo-palestinien à Gaza et Hébron. Là, nous avons proposé des soins médicaux et très vite, car la situation l'exigeait, des soins psychologiques associés. Car, « l'aide humanitaire ne s'adresse pas aux seuls besoins physiologiques ; elle doit prendre en compte l'homme dans sa complexité, dans son essence même. Restaurer l'homme dans sa capacité de choix, dans sa liberté, dans sa faculté à agir sur le monde est aussi essentiel que de le nourrir, de le couvrir ou de le soigner » (Martin, 1995, p. 18). Ce qui suppose que les interventions psychiatriques trouvent leur juste place en s'articulant et en se coordonnant aux différentes actions entreprises dans les situations humanitaires : la psychiatrie humanitaire est d'abord définie par son but, qui est de soigner l'humain dans sa complexité. La démarche qui aboutit à la construction d'un programme de santé mentale se fait sur la base d'un projet à quatre volets : consoler, soigner, témoigner, former.

Se décentrer pour soigner.

La psychiatrie occupe, aujourd'hui, une place de plus en plus importante dans le champ de la médecine humanitaire. Sur le terrain de l'aide humanitaire, psychologues et psychiatres sont maintenant de plus en plus présents. Les principales ONG ouvrent des programmes de santé mentale et développent des techniques de soins psychologiques. Certes, la prise en compte des traumatismes psychiques n'est pas récente, mais elle prend une dimension nouvelle dans le cadre de ces programmes qui propulsent, sur les terrains de guerre ou de catastrophes, des soignants souvent jeunes, bénévoles, amenés à travailler dans des contextes très différents de leur propre culture.

Ces agents de l'humanitaire psychiatrique disent souvent avoir été mal ou insuffisamment préparés à leur travail, ils souhaitent plus de formation, pouvoir s'appuyer sur des conceptions claires de la psychiatrie humanitaire, utiliser des techniques spécifiques, évaluer les résultats qu'ils obtiennent. Ils veulent aussi orienter leurs actions en fonction du contexte dans lequel ils interviennent, ce qui suppose une démarche qui tienne compte de l'expérience individuelle et collective des personnes qu'ils vont soigner. C'est d'ailleurs pourquoi la psychiatrie humanitaire entre dans le cadre de la psychiatrie transculturelle. Les personnes auxquelles s'adressent les programmes de santé mentale sont membres d'un groupe, d'une culture. Ils ont des savoir-faire et des représentations qui leur sont propres concernant la santé, la maladie, le traumatisme, la famille, les enfants, etc., et il faudra tenir compte de la culture des autres que nous aidons et de leurs modalités de réponses collectives.

Etre engagé dans un programme humanitaire suppose toute une série d'aménagements personnels sans lesquels il n'est pas possible de travailler. Au-delà des « préparations » (briefings) plus ou moins complètes dont bénéficient les expatriés, ils ont à faire une démarche personnelle pour s'adapter au contexte dans lequel ils travaillent, aux aspects culturels et actuels d'un monde qu'ils doivent habiter quelque temps ; il s'agit à la fois d'une souffrance

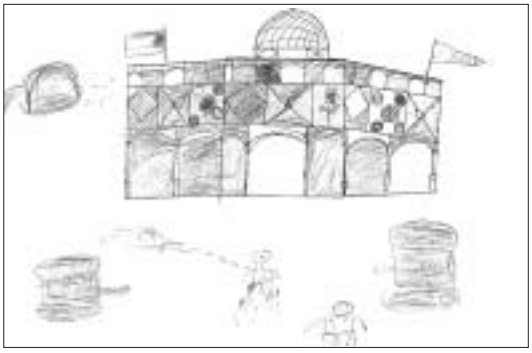
Enfants d'Hébron

Ali, un garçon de 11 ans

16/05/01

« Jérusalem en danger. »

Ali habite dans un quartier qui a été bombardé par des tanks. « Un vieux monsieur a reçu une roquette dans la tête » (incursion dans les Territoires en mars 2001).



Marwan, un garçon de 5 ans

30/04/01

« La balle dans la tête. »

La maison où habite Marwan a été touchée par un bombardement. Son frère âgé de 13 ans a été blessé à la tête. Marwan dessine une arme d'où sortent des balles. Dès qu'il entend des tirs, dit sa mère, il porte la main à la tête.

Aya, une fille de 13 ans

02/05/01

« C'est une petite fille blessée et qui le dit à sa mère. »

Aya habite dans la vieille ville. Sa famille est de longue date harcelée par les soldats et les colons.

Safouan, un garçon de 3 ans et demi

30/04/01

« Phrrr, Phrrr, Phrrr ! »

Représentation typique des tirs par des enfants entre 2 et 3 ans.

Safouan a vécu l'incursion israélienne dans son quartier durant trois semaines, sans oublier les bombardements.

et d'un enrichissement. C'est en tout cas un tel décentrement qui peut permettre, en situation, d'étayer son travail sur une utilisation positive de ses émotions et de ses révoltes intérieures. Les expatriés de l'humanitaire sont donc soumis, en situation, à de fortes contraintes à modifier leurs habitudes, leurs convictions, leurs croyances, tout en préservant leur identité et leur savoir-faire. A ce titre, on peut dire que l'expatriation volontaire est une forme de migration.

La reconnaissance du traumatisme psychique et le témoignage.

Dès sa création, les « médecins sans frontières » recherchent leur légitimité dans l'opinion publique internationale et non auprès des Etats. C'est le point de rupture avec les organismes internationaux comme la Croix-Rouge. Les volontaires soignent et témoignent, utilisant le relais des médias pour faire connaître au monde les souffrances de populations qu'ils aident. Mais très vite apparaît la nécessité de différencier le témoignage d'un humanitaire spectacle qui perdrait toute morale. Le témoignage est d'abord celui des traumatismes collectifs, il se fait au regard de groupes humains (populations spécifiques – par exemple, les réfugiés, certains groupes ethniques…). Mais le témoignage oblige aussi à des rencontres interhumaines et dans ces rencontres, les hommes disent leur détresse qui est collective mais aussi individuelle ou familiale.

Le bouleversement que ces témoignages produisent chez ceux qui les reçoivent les amène à souhaiter construire une réponse, qui n'est plus seulement matérielle et médicale, mais se situe sur le plan psychique. L'une des réponses est bien sûr d'apaiser les douleurs, de réhumaniser ces personnes qui ont perdu une part de leur humanité du fait des événements qu'elles ont vécus, de la violence des autres. Pour nous, il s'agit d'une exigence de consolation, au sens le plus actif de ce mot. Cependant, cette étape ne suffit pas; de nombreuses personnes ne peuvent même pas témoigner tant elles sont traumatisées, désespérées. De plus, il y a les enfants, les bébés, ceux qui ne parlent pas ou ne pourront plus parler. Le témoignage oblige à une écoute des gens, leur permet d'exprimer leur détresse et de réfléchir à une forme d'aide qui ne serait plus seulement de soigner le corps mais aussi de restaurer les capacités psychologiques, parce que l'on perçoit bien à quel point elles peuvent être atteintes par ce que ces gens vivent ou ont vécu en général, dans ces situations de crise.

En effet, les contextes de l'humanitaire sont, d'abord, des contextes d'urgence. Cette gestion de l'urgence (catastrophes, guerres, conflits) par les organisations humanitaires a amené celles-ci à développer des savoir-faire spécifiques (kits prêts à l'emploi, protocoles, structure organisationnelle, etc.) et a mis en première ligne certains professionnels: logisticiens, réanimateurs et chirurgiens, infirmières devenues spécialistes des missions d'urgence. Mais c'est la première fois que nous faisons de l'urgence psychiatrique au sens vrai, c'est-à-dire intervenir alors que l'événement traumatique persiste et se répète. Avant, nous intervenions alors que l'événement était terminé pour en apaiser les séquelles. Là, nous sommes avec les gens alors que le trauma est toujours en cours et, même, augmente encore en intensité. Soigner sur le plan psychique pour renforcer les défenses et permettre que l'autre reste debout malgré tout.

Nous travaillons essentiellement sur les effets du traumatisme sur les bébés, les enfants, les adolescents et leurs familles. On sait l'importance prise par cette notion dans différents domaines; elle dépasse maintenant le cadre de la médecine. Sa désignation globalisante par le terme de PTSD (Post-Traumatic Stress Disorders) a contribué à une reconnaissance de la souffrance au-delà de l'empathie qui se manifeste spontanément lorsqu'il est question de guerres, de conflits, de persécutions, de catastrophes.

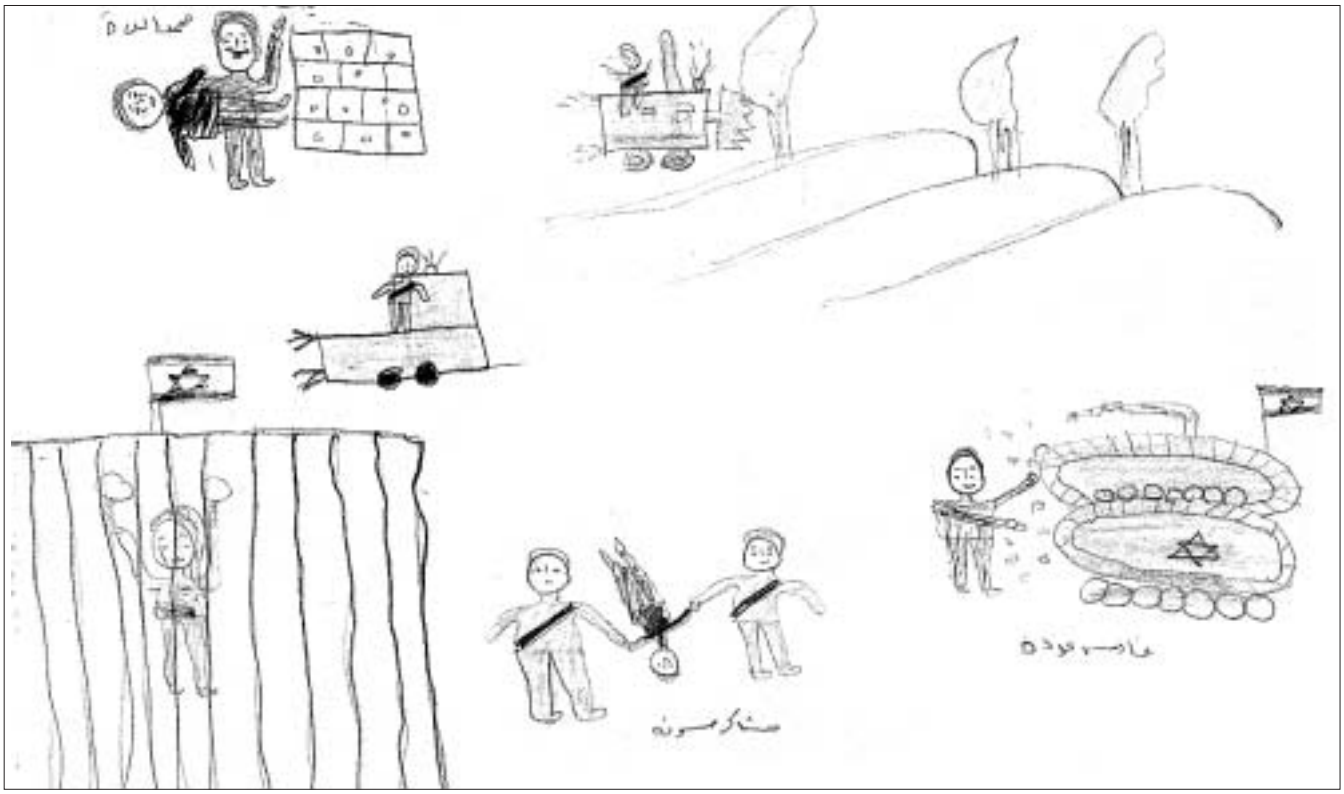
L'empathie, notre capacité à nous mettre à la place de l'autre, est une attitude mentale immédiate, dont la composante principale est émotionnelle, et surtout, qui est dépendante de la situation: ainsi l'opinion se mobilise sur des bases empathiques, à partir des informations qu'elle reçoit sous forme de scénarios à voir ou à lire. Au-delà, l'opinion se lasse, pas par défaut moral ou paresse, mais parce que l'empathie s'éteint d'elle-même, la compassion est éphémère. Sur place, les humanitaires eux-mêmes peuvent éprouver les flux et reflux de l'empathie et ses effets à la fois mobilisateurs et paralysants. Toute autre est la nomination de la souffrance, qui permet à chacun, ceux qui la vivent et ceux qui en sont témoins, de l'identifier, la représenter, dans la vie psychique individuelle et collective.

Les expatriés de l'humanitaire sont obligés de modifier leurs habitudes, leurs convictions, tout en préservant leur identité. En cela, l'expatriation volontaire est une forme de migration.

On peut distinguer cinq niveaux sur lesquels on peut intervenir de manière spécifique: le récit des événements traumatiques par ceux qui les ont vécus, les expériences traumatiques individuelles, les réactions adaptatives collectives et individuelles et, enfin, celui de la psychopathologie, c'est-à-dire lorsqu'apparaissent des troubles structurés, durables et souvent importants:

Le niveau du récit des événements traumatiques.

C'est ce qui est décrit par tous ceux qui ont vécu une situation traumatisante. Par exemple ce que vivent les habitants de la bande de Gaza, depuis le début de la seconde Intifada qui a débuté en septembre 2000. L'aspect très traumatisant de ces situations est évident, avec des



Mohammed, un garçon de 6 ans

15/10/01

« Un tank qui détruit les arbres. Des soldats qui ont tapé un garçon et l'emmènent. Un garçon qui jette des pierres sur les tanks. Ma sœur en prison parce qu'elle a essayé de poignarder un soldat. »

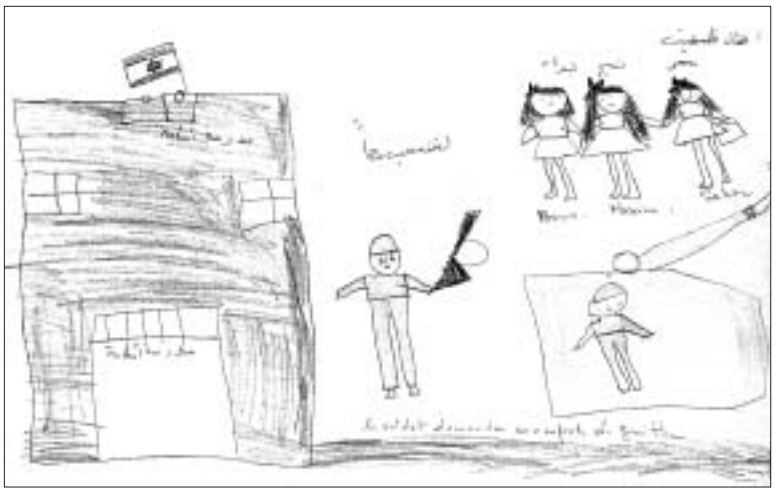
La sœur de Mohammed, 14 ans, présente un trauma psychologique lié à trois événements violents : agression par un chien de colon en juin, coups infligés par des soldats en juillet (hospitalisation) et perte d'un camarade de classe tué en août. La tentative d'assassinat sur le soldat israélien a eu lieu en septembre.

Sahar, une fille de 10 ans

16/10/01

« C'est les soldats qui occupent mon école. Là, les soldats nous demandent de quitter l'école. »

Sahar a dû quitter son école, occupée par l'armée israélienne. Elle a subi plusieurs agressions sur le trajet pour se rendre à sa nouvelle école : gaz lacrymogènes, tirs de soldats, jets de pierres par les colons.



Moataz, un garçon de 5 ans

05/11/01

« C'est une fille comme une omelette. »

Moataz a vu deux personnes déchiquetées par une bombe projetée par hélicoptère à côté de sa maison. Il a retrouvé une oreille près de son réfrigérateur dans la cuisine de sa maison. Cela s'est passé en octobre 2001, lors de l'incursion israélienne et des bombardements.

Ces dessins ont été recueillis par Catherine Daubrège, psychologue à MSF.

descriptions données par les gens qui montrent leur peur, le caractère très agressif, déshumanisé de certaines pratiques de l'armée israélienne ; on peut citer : les destructions effectuées par les bulldozers, les tirs, la menace par les tanks, les enlèvements, les occupations de maisons, les patrouilles de nuit, les couvre-feux, les check-points…

Décrire les événements traumatiques, les documenter, faire la part de ce qui relève des faits et de ce qui est amplifié ou déformé par la peur, c'est utile pour témoigner, d'une part, et d'autre part pour que le psychologue puisse se faire une représentation juste de ce que vivent les personnes qu'il aide. Un psychologue écrit : « Je suis souvent les personnes qui veulent me montrer l'endroit où s'est déroulé l'événement. Je pense que cela a une valeur de témoignage et donc d'abréaction et permet souvent de retourner là où la personne n'ose plus retourner depuis longtemps. » Le récit des événements traumatiques est parfois à l'interface de notre approche et de celle des médias.

Cependant, il y a plusieurs lectures des mêmes événements : notre approche, près des gens, permet de percevoir davantage ces événements avec les yeux de ceux qui les vivent et les subissent plutôt que dans une perspective factuelle qui vise l'« objectivité ». Partager avec les gens des moments dramatiques peut être la seule façon de les aider, mais c'est déjà une aide considérable. Un psychologue à Gaza, en décembre 2000 : « Nous essayons de soutenir les habitants mais j'avoue que seule notre présence les aide car les mots que nous pouvons leur dire paraissent dérisoires. Comme d'habitude, ils disent qu'ils nous attendaient. Ils parlent de nous avec leurs voisins et se demandent quand nous allons venir. »

Le niveau des expériences traumatiques.

C'est ce qui est décrit par une personne, son vécu par rapport à un ou des événements traumatiques. Pour saisir l'expérience traumatique, il faut aller au-delà du discours stéréotypé sur les événements et, petit à petit, la personne va livrer et construire, en le racontant, les significations spécifiques, personnelles, de ce qu'elle a vécu. L'expérience ne contient pas que des éléments négatifs, c'est un vécu global dont le fait qu'il soit rapporté dans le cadre d'un entretien, a une valeur préventive par rapport à la survenue de troubles futurs. La demande des gens pour qu'on entende le récit de leurs expériences traumatiques est énorme ; la plupart ne sont pas dans la perspective d'un témoignage de type militant, pour l'extérieur ; ils recherchent une réhumanisation, une réassurance à travers les paroles qu'ils mettent sur leur vécu bouleversant, désorganisant, adressé à quelqu'un qui est suffisamment proche pour comprendre et suffisamment éloigné pour que ce qu'ils disent ne soit pas un ressassement : entre eux, souvent, les gens ressassent, et cela a des conséquences aussi bien négatives que positives. Parler à un « agent de santé » (au sens large de ce terme) est le début d'une interaction thérapeutique qui peut changer la nature de l'expérience traumatique pour ensuite ne pas rester fixé à cette expérience mais la dépasser.

Le niveau des réactions adaptatives collectives.

C'est par exemple une conduite très fréquente par rapport aux maisons : rester dans la maison, même si elle est la cible de tirs (balles, roquettes), régulièrement assaillie par les groupes de soldats, même, cas extrême, lorsque le toit est occupé par les soldats : les gens savent que s'ils partent, la maison sera réquisitionnée ou détruite, alors ils restent, dans la peur. Résister est une réaction d'adaptation qui a un caractère collectif, même si chaque personne qui résiste prend tous les risques pour elle-même et pour sa famille. D'autres réactions adaptatives sont possibles, à côté de l'héroïsme : les conversations permanentes, récurrentes, sur les événements du jour ou de la veille correspondent à une réaction d'adaptation. Le fait de désigner dans la famille quelqu'un qui va moins bien, qui a des réactions jugées anormales, est une façon de défendre les autres membres de la famille contre leurs propres tendances à réagir sur un mode inadapté. A un niveau plus collectif, on retrouve les réactions de peur, de désespoir, de résignation ou de révolte, mais aussi les rumeurs, la solidarité, tous ces mouvements émotionnels et les symboles (à Gaza les martyrs, les oliviers, etc.) sont importants à repérer parce qu'ils évoluent assez vite et qu'ils sont des sortes de témoins de l'état global de la population.

Notre approche permet de percevoir les événements avec les yeux de ceux qui les subissent plutôt que dans une perspective factuelle qui vise « l'objectivité ».

Les réactions adaptatives individuelles.

Il s'agit en premier lieu des émotions qui se manifestent face au danger et à la violence : des vécus de peur intense, des signes physiques de la peur : le tremblement du corps, les jambes qui se dérobent, des mictions involontaires, une certaine agitation, parfois l'évanouissement. Il s'agit ensuite des réactions pour surmonter cette peur : nier que l'on a peur, s'absorber dans les tâches quotidiennes, aller aux affrontements. Il faut bien avoir à l'esprit que dans de nombreux cas, les personnes sont comme prises au piège, ne peuvent pas s'extraire de la situation : par exemple la nuit, lorsque la maison est prise sous les tirs, que les chars tournent autour sans arrêt, dans un bruit d'enfer, que des patrouilles viennent devant la maison ; les enfants pleurent, s'agrippent ; que faire ? Quel est le mode adaptatif approprié ? Il est évident que de telles situations s'intériorisent pour chacun, sous forme de troubles futurs, qui se révéleront sous une forme somatique, psychique ou

comportementale, peut-être dans longtemps. La rage, la colère impuissante sont aussi des émotions prévalantes dans les situations de guerre. Mais quelle que soit la « qualité émotionnelle » qui se manifeste alors, c'est la difficulté à lier cette « quantité d'émotions » qui reste le problème majeur. Les capacités de maîtrise, de contrôle peuvent, dans un premier temps, contenir ce qui pourra devenir, ensuite, un flux émotionnel désorganisateur.

Le niveau de la pathologie avec les troubles avérés.

On peut différencier : les états aigus avec les états anxieux sous toutes leurs formes – les états d'anxiété sont les plus fréquents, en particulier chez de nombreux enfants : ils s'attachent de façon excessive à la mère ou à un(e) aîné(e), refuse de s'éloigner de la maison, quelquefois même de quitter la pièce, ils ont des troubles du sommeil avec des cauchemars qui les réveillent en hurlant, ils ne peuvent dormir que contre la mère. Quelquefois ces enfants développent un état de peur permanente, invasive, avec des réactions de sursaut, d'hypervigilance… Chez les adultes, les états douloureux sont fréquents : douleurs dans les membres, les articulations, céphalées, avec parfois, apparition de vraies pathologies psychosomatiques comme les ulcères gastriques. Parfois, on est en présence de véritables décompensations psychotiques, la personne devient comme « folle » et échappe à cette réalité impensable par les symptômes transitoires de la folie.

Apparaissent, plus tard, les états de stress post-traumatiques avec ses atteintes du sommeil et de toutes les grandes fonctions (manger, apprendre, assurer la vie quotidienne). On voit aussi des décompensations d'états psychopathologiques antérieurs favorisés par les contextes de guerre, et bien sûr les personnes les plus vulnérables ont d'autant plus de risques de souffrir de cette situation. Parfois, les problèmes antérieurs étaient dus, déjà, à des expériences traumatisantes. Dans les situations extrêmes ou dans le post-immédiat, les plaintes somatiques sont plus souvent au premier plan que les plaintes psychologiques. C'est d'autant plus vrai dans les cultures qui ne font pas une distinction de principe entre les maladies du corps et les maladies de l'âme ou, plus simplement, le malheur. Les troubles du sommeil sont fréquents et font partie de l'ensemble des perturbations des fonctions du corps : l'alimentation ; le sommeil donc ; la respiration ; les fonctions d'élimination ; la sexualité… mais une immense fatigue.

Les plaintes somatiques apparaissent plus que les plaintes psychologiques, c'est d'autant plus vrai dans les cultures qui ne font pas une distinction entre les maladies du corps et celles de l'âme.

Le fonctionnement du corps est désorganisé, ou bien il peut s'agir de phénomènes de régression transitoire, partielle, surtout chez les enfants. A titre d'exemple citons les problèmes très fréquents d'énurésie chez les enfants qui vivent la peur au quotidien. Souvent, les gens mangent beaucoup, ou au contraire, ils n'arrivent plus à se nourrir, rien ne passe et ils présentent des amaigrissements (une des « blagues » des filles – expatriées et palestiniennes – de l'équipe MSF à Hébron était de dire que la peur et le danger ont un intérêt, c'est de garder la ligne !).

De façon plus dramatique, les bébés peuvent être affectés, en partie du fait des perturbations de la relation à leur mère si celle-ci présente des problèmes post-traumatiques. Il y a aussi les conséquences psychologiques à moyen terme, les pertes, les deuils traumatiques ; les dépressions, les conséquences à long terme sur le développement des enfants ou sur le lien parents-enfants. A distance des événements traumatiques, On va retrouver des symptômes variés, qui se déduisent assez facilement des traumatismes initiaux : peurs et phobies, troubles du comportement et des conduites, agressivité, violence, troubles d'apprentissage, troubles du langage, troubles des interactions mères-bébés, évitement, émoussement affectif, inhibition, passivité, états dépressifs… Et toute la cohorte de l'amertume et de ce qui nourrit la haine et se transmet d'une génération à l'autre.

Mieux comprendre pour mieux soigner, accepter de dire l'horreur et l'indicible pour ne pas désespérer et nourrir les illusions nécessaires à toute intervention dans ces situations extrêmes. Pour que le trauma ne se répète pas de génération en génération et que le cycle infernal de la répétition soit brisé, il nous faut réparer les souffrances, même celles qui ne se disent pas, même celles qui ne se voient pas sur les corps, et par conséquent, commencer par les dire.

Christian Lachal
et Marie-Rose Moro
sont psychiatres d'enfants et d'adolescents.
Marie-Rose Moro est ethnopsychiatre, psychiatre et psychanalyste, elle dirige le service psychopathologies de l'enfant et de l'adolescent de l'hôpital Avicenne de Bobigny où elle a créé une consultation transculturelle. Elle dirige la revue L'Autre. *Elle organise les missions de santé mentale de MSF.*

Bibliographie :

Moro M. R. et Lebovici S. (Eds), *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie : face au traumatisme*, PUF, 1995.

Martin D., « Psychiatrie et catastrophes. Le point de vue d'un humanitaire », pp. 17-22, in *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie : face au traumatisme.*

Lachal C., « Des adolescents en guerre », in *L'Autre, cliniques, cultures et sociétés*, pp. 67-86, vol. 2, n° 1 ; Paris, éditions La Pensée sauvage, 2001.

Palestine-Israel Journal of Politics, Economics and Culture, n° 4, Jérusalem, automne 1994.

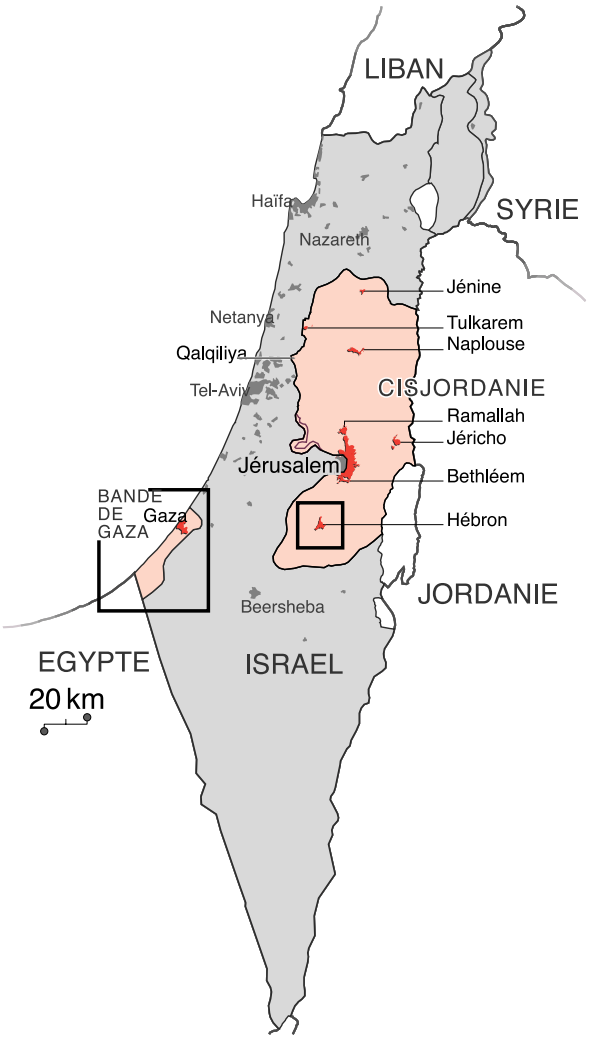
Intérieur palestinien

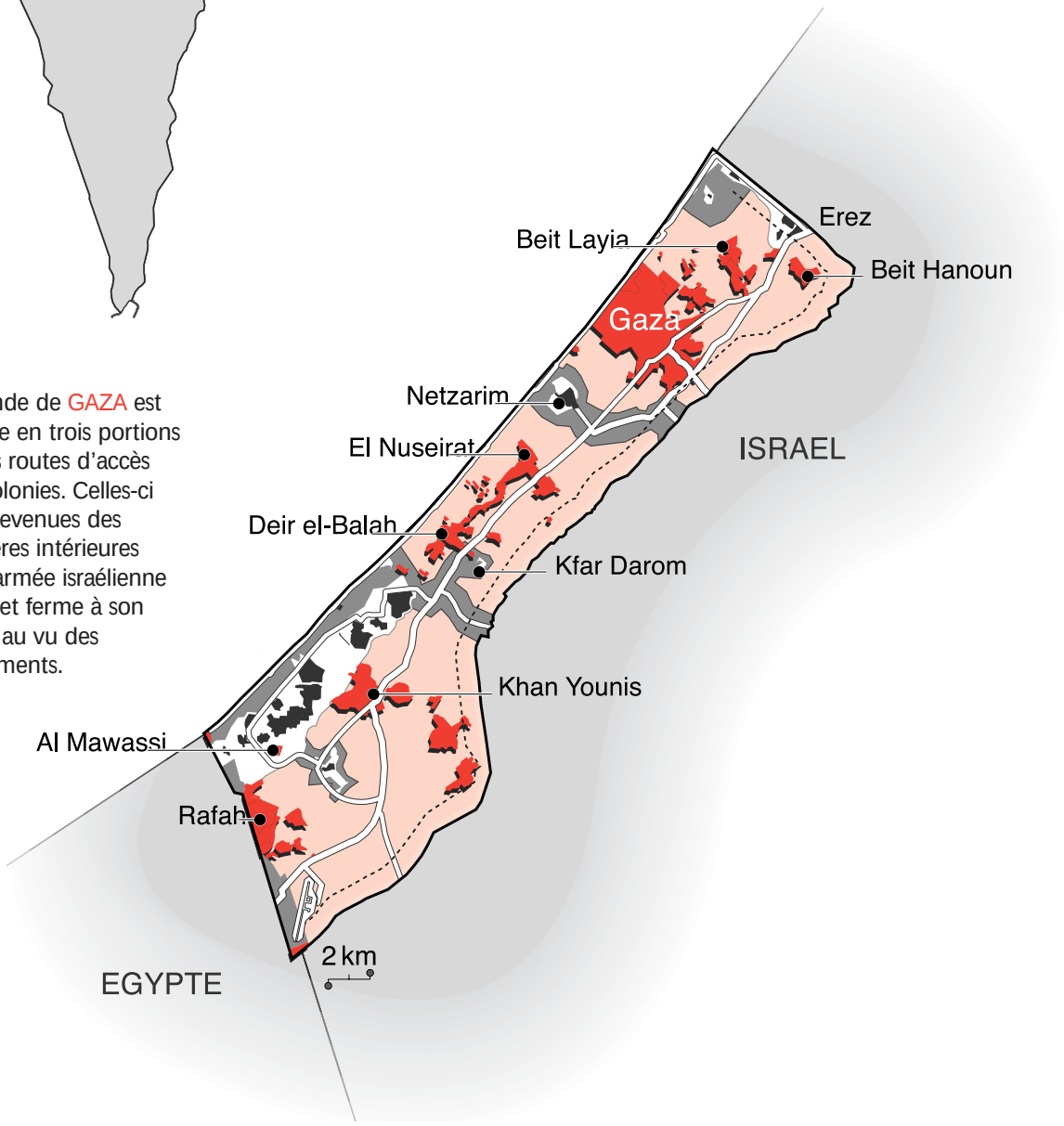
GAZA – HÉBRON

NOVEMBRE 2000 – OCTOBRE 2001

Les équipes médicales et psychologiques
de Médecins Sans Frontières
livrent ici le récit au jour le jour
d'une année d'intervention auprès
des populations palestiniennes
les plus vulnérables.

Des Territoires morcelés

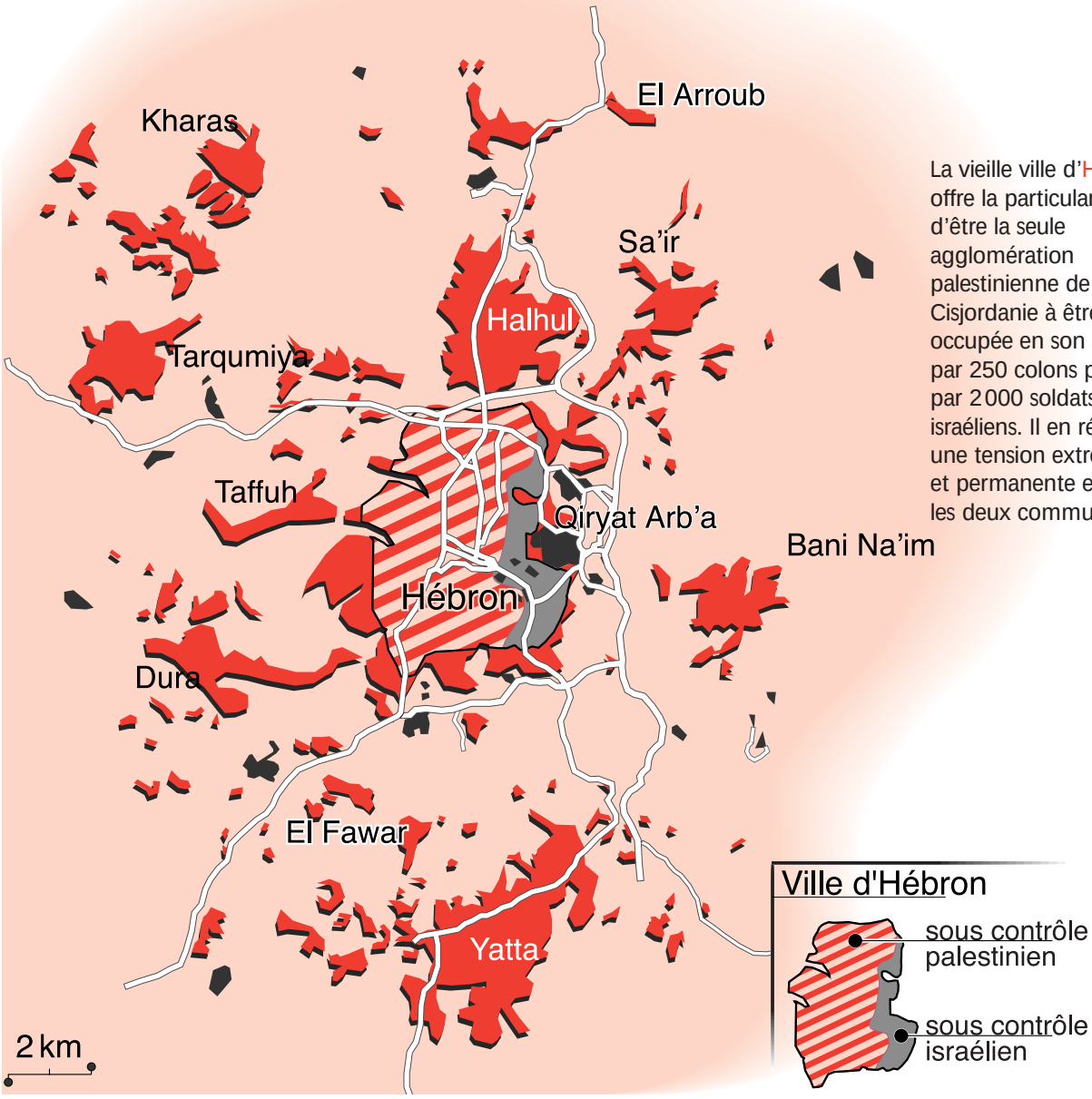




La bande de GAZA est coupée en trois portions par les routes d'accès aux colonies. Celles-ci sont devenues des frontières intérieures que l'armée israélienne ouvre et ferme à son gré et au vu des événements.

Visible sur ces cartes, la géographie en confettis des Territoires palestiniens, imposée par le gouvernement israélien depuis 2001, rend de plus en plus difficile l'accès aux patients et prive les Palestiniens de toute liberté de déplacement.

- Colonie israélienne
- Localité palestinienne
- Zone sous le contrôle de l'Autorité palestinienne
- Zone sous contrôle israélien
- Zone sous le feu des forces israéliennes (détruite ou annexée depuis le début de l'intifada)



La vieille ville d'HÉBRON offre la particularité d'être la seule agglomération palestinienne de Cisjordanie à être occupée en son sein par 250 colons protégés par 2 000 soldats israéliens. Il en résulte une tension extrême et permanente entre les deux communautés.

CARTES MSF

Equipe psycho-médicale de MSF à Gaza

DIMANCHE 12 NOVEMBRE 2000

RAFAH

La vie sous les balles

Visite dans le quartier Salah'edine. Nous retournons voir un petit garçon de 8 ans qui présente des troubles depuis la destruction de l'étage de la maison où il dormait avec ses frères. Il est un peu mieux que lors de notre précédente visite, mais reste encore fragile. Il dit tout le temps qu'il a peur, il est anxieux. Sa famille le trouve changé, il n'est plus comme avant, il a perdu sa gaieté, il est inquiet.

On entend des tirs qui passent au-dessus de la maison. Nous parlons avec lui et son frère aîné (l'enfant ne veut pas rester tout seul avec nous), nous l'aidons à exprimer ce qu'il ressent et à raconter lui-même ce qu'il a vécu durant cette attaque de la maison.

Dans cette rue très exposée, nous voyons aussi une maison criblée d'impacts de tirs, et nous demandons aux personnes qui sont là dans la rue si des gens habitent ici. La maison est occupée par un couple plus très jeune, sans enfants. Le mari est un ancien professeur d'anglais de collège. Ils nous invitent à entrer et se montrent très enclins à nous parler. Ils vivent dans un stress permanent depuis le début de l'Intifada, ils sont juste en face du poste militaire israélien, à portée de tir. Les balles ont traversé le salon à plusieurs reprises, juste là où nous sommes assis en train de discuter… Ils vivent désormais repliés dans la pièce du fond, sortent par la porte de derrière pour aller voir leurs voisins, mais ne s'éloignent pas, de peur qu'en leur absence un incendie ne se déclare.

Ils ne dorment plus, ne mangent plus ou très peu car plus rien ne passe. L'homme, âgé de 58 ans, se plaint de douleurs articulaires et musculaires, tandis que la femme, 37 ans, souffre surtout de la peur qui ne la quitte pas. Pourtant, ils nous racontent tout cela avec un certain humour et remercient Dieu de ne pas avoir d'enfants : ils seraient certainement plus mal, vu le sort réservé aux jeunes en ce moment.

Mais derrière cette décontraction de façade, on devine une sourde angoisse qui filtre à travers des propos très amers contre l'Autorité palestinienne « qui s'en est mis plein les poches, et en qui on ne peut avoir confiance ». Ils se sentent isolés, sans appui, abandonnés et en proie à un grand pessimisme.

En face de leur habitation, une autre maison, elle tout à fait adossée au poste israélien, devant laquelle se tient un homme. Aux fenêtres, des femmes et des enfants. Il nous invite à entrer, il habite là avec sa famille. Pour pénétrer à l'intérieur, il faut tourner à l'angle de la maison, là où les jeunes viennent s'affronter. C'est précisément ici que certains ont été blessés et tués. En montant l'escalier, on se baisse en passant devant les ouvertures, impacts de tirs et trous larges comme une main dans les cloisons. Deux étages, deux familles, l'une est partie se réfugier ailleurs. Pendant que nous parlons dans une pièce close et calfeutrée, on entend les tirs tout proches et les gaz commencent à nous piquer les yeux. Les enfants sont calmes et silencieux, ils ont l'air grave, écoutent leur père parler. Ils partent chaque soir avec leur mère dormir ailleurs, le père revient seul pour garder la maison (toujours cette peur de l'incendie). Le jeune de 15 ans ne participe pas aux affrontements, du moins c'est ce qu'il affirme devant son père. Celui-ci a essayé de dissuader les jeunes de venir s'affronter, il n'en peut plus de les voir tomber et ne supporte plus que cela se passe si près de chez lui, mais il reconnaît qu'il est impuissant à les empêcher.

KHAN YOUNIS

Renverser la télé

A l'extrémité ouest de la ville, le camp de réfugiés est situé aux abords directs d'une zone de colonies. Il est comme enclavé en son extrémité dans une zone entièrement contrôlée par l'armée israélienne, les dernières maisons sont exposées aux affrontements quotidiens, les immeubles de plusieurs étages qui les dominent, vidés de leurs habitants, sont criblés d'impact de tirs.

Nous rendons visite aux deux familles qui vivent dans les deux maisons les plus avancées, au bout de la ruelle, à peine à 20 mètres en face des installations militaires. Les affrontements ont eu lieu ici depuis le début de l'Intifada. Depuis deux jours, ils se sont déplacés à 100 mètres d'ici. C'est peu, mais c'est suffisant pour qu'un peu de calme revienne pour ces familles.

Presque toutes les familles ont quitté ce quartier, au moins pour la nuit. C'est le père qui parle, il est très anxieux et s'exprime dans une vraie logorrhée. Il a sept enfants de 2 à 14 ans, il craint

2000

28 septembre
Ariel Sharon se rend sur l'esplanade des Mosquées à Jérusalem, provoquant des émeutes palestiniennes. La deuxième Intifada, dite Al-Aqsa, débute.

30 septembre
Quatorze Palestiniens sont tués par des tirs israéliens, dont un enfant de 12 ans, Mohammed al-Dourra. Filmée par une équipe de France 2, cette mort fait le tour du monde.

12 octobre
Trois soldats israéliens sont lynchés à Ramallah. Tsahal réplique.

pour leur vie, pour leur santé, il ne travaille plus, il est très inquiet. Il évoque les drames antérieurs de la guerre pour sa famille : sa fille aînée de 8 ans a été tuée en 1993, elle portait un t-shirt à l'effigie de Saddam Hussein le jour de sa mort. Deux de ses frères ont aussi perdu la vie, l'un en 1976 et l'autre en 1991 lors d'affrontements. Il y a quelques jours, sa fille de 7 ans a voulu renverser la télévision alors qu'elle regardait les images de l'Intifada. Il est dans un état de stress permanent, il ne dort plus, il a vu les jeunes blessés, il exprime son impuissance devant les événements : « Nous, les Palestiniens, nous sommes instruits et intelligents, mais nous n'avons pas de chance, votre visite nous apporte un peu de réconfort. »

LUNDI 13 NOVEMBRE

EREZ

La peur des gaz

Ce village bédouin se trouve face à un lieu où les affrontements sont quotidiens. Nous rencontrons des gens épuisés par la situation. Ils vivent en contrebas de la route, devant eux les installations militaires, derrière eux le quartier de Beit Hanoun. Ils sont en face ou au-dessous des tirs. C'est un camp assez pauvre, les hommes travaillaient presque tous en Israël. Nous nous installons d'abord dans la cour de l'une des maisons pour parler avec les gens qui sont là : des hommes, des femmes et de très jeunes enfants. Ce sont en général des maisons en tôle, certaines sont en dur mais de construction plus que légère. Ils n'ont aucune protection solide, ni des tirs, ni des gaz. On ne compte pas les impacts de balles qui trouent les « murs » de ces habitations. Les installations de l'IDF (Forces de défense israéliennes) surplombent le village, ce sont des filets de camouflage, on ne voit pas les soldats, on devine leur présence et les armes pointées en permanence, une menace invisible mais omniprésente.

Aujourd'hui et pour la première fois depuis le début de l'Intifada, il n'y a pas eu d'affrontements. Il est 13 heures, hier à la même heure nous n'aurions pu pénétrer ici. Et demain ? Mieux vaut revenir plus tôt dans la journée.

Les gens souffrent des gaz, ils n'arrivent plus à protéger leurs enfants et eux-mêmes depuis l'apparition de ces nouvelles grenades lacrymogènes plus concentrées. Ils s'appliquent des oignons sur le visage, mais ce remède est devenu inefficace.

Un homme raconte qu'il y a eu des jeunes blessés lors des affrontements, ils se sont réfugiés dans le village pour se mettre à l'abri des tirs et trouver du secours. Il a vu ces blessés (l'un est mort), traînés sur le sable pour aller jusqu'à l'ambulance. Ils avaient les jambes touchées, il y avait beaucoup de sang. Il pense tout le temps à ces jeunes qu'il a vu souffrir devant ses yeux. Il sait que deux d'entre eux ont dû être amputés, il est envahi par ces images de mort. Il nous confiera plus tard d'autres problèmes qui traduisent une grande anxiété, il nous demande de revenir pour qu'il puisse nous parler en privé, ce que nous ferons.

Un autre homme, plus jeune, est désigné par les autres comme très souffrant : « Hier, il était comme fou. » Il raconte comment son père, un homme âgé, a été asphyxié lors d'un jet de gaz, il y a environ un mois, au début de l'Intifada. Le jeune, voyant son père en difficulté, est allé vers lui pour le secourir, ils ont alors été tous deux exposés. Cet homme nous confie qu'il a eu du mal à maîtriser sa peur. Il a transporté son père à l'abri des tirs, celui-ci avait perdu connaissance. Hier, il a été pris de panique lors de nouveaux tirs de gaz, il a fait irruption par la fenêtre chez son voisin pour se protéger, lui, sa jeune femme enceinte et ses deux enfants en bas âge. Il a perdu le contrôle de ses nerfs, et sa femme est aujourd'hui alitée, malade.

Nous lui rendons visite. Elle présente des troubles consécutifs au stress aigu dont elle a été l'objet, nous pouvons parler avec elle, elle réagit positivement à notre approche. Nous la reverrons demain avec le médecin pour un examen somatique très utile dans ce cas, du fait des symptômes physiques qu'elle présente, puis continuerons à la suivre sur le plan psychologique.

> ***Pendant que nous parlons, on entend les tirs tout proches et les gaz commencent à nous piquer les yeux.***

Les inquiétudes exprimées à propos des gaz sont récurrentes : stérilité, maladies qui se déclareront dans vingt ans sont à l'esprit de chacun. Réflexion d'un homme après la visite du médecin auprès de cette femme : « Ça va mieux pour elle aujourd'hui, mais que va-t-il arriver à son bébé ? »

La sensation d'étouffement consécutive à l'inhalation de ces gaz provoque une impression de mort imminente, aggravée par la croyance en leur nocivité chimique. On ne connaissait pas ces petites bonbonnes, très concentrées et qui libèrent une quantité supérieure de gaz à celles utilisées auparavant. Ces dernières, qui étaient en caoutchouc noir, pouvaient être saisies et relancées au loin, alors que les nouvelles sont en métal brûlant, tournoyant sur elles-mêmes, impossibles à saisir.

NETZARIM

Les chars passent et repassent

Près de la colonie. Quatre maisons se trouvent sur un même terrain, juste derrière les deux immeubles qui ont été dynamités par l'IDF pour faire place nette (lieu où a été tué le petit Mohammed al-Dourra et son père blessé), à ce carrefour qui mène à la colonie de Netzarim. Quatre familles vivent là (des frères) avec leurs nombreux enfants. Ce sont d'anciens réfugiés, ils ont construit en 1990. Nous nous installons dans la grande pièce, le sens de notre visite est bien compris. Un seul des pères est présent, deux mères soucieuses pour leurs filles, l'une surtout qui ne cesse de demander à partir d'ici. Les murs, pourtant épais, ne rassurent plus, le récit de cette nuit interminable (explosion des immeubles) se fait à plusieurs voix. « On a pensé qu'on n'en sortirait pas vivants. » La jeune fille qui a peur s'exprime, encouragée par sa cousine plus volubile. La grand-mère, qui s'est jointe à nous, raconte la terreur qu'elle a ressentie, trouvant refuge sous l'escalier. Elle se demande si elle ne devrait pas prendre des médicaments pour dormir. Au dehors, on entend les chars qui passent et repassent, rappel de l'omniprésence militaire qu'on ne peut oublier. Les enfants ne sortent que pour aller à l'école, accompagnés par les parents.

> ***Les gens sont dans un état hypomaniaque : des rires, des cris, des enfants très excités, des cailloux…***

MARDI 14 NOVEMBRE

EREZ

Régressions

Nous retournons dans le village pour revoir la jeune femme enceinte. Dans une autre maison, on nous demande pour une femme et un enfant. En peu de temps arrivent d'autres femmes avec des enfants en bas âge. La maison finit par ressembler à un petit dispensaire improvisé de PMI (Protection maternelle infantile).
Deux enfants présentent des troubles liés à l'anxiété ; une petite fille de 2 ans qui était propre recommence à faire pipi au lit (énurésie), un autre enfant plus grand présente les mêmes symptômes. Nous nous entretenons avec les mères et leurs enfants, pour expliquer le lien entre le ressenti de la peur et les régressions qui peuvent survenir en conséquence. Il s'agit d'une réaction normale face à une situation anormale. Rassurer, consoler, protéger, entourer, comment faire face quand on a trois ou quatre enfants qui demandent tous cette attention ?
Nous reviendrons dans ce village pour prendre soin de ces familles et les aider à prendre soin de ces tout-petits, qui passent de la maison aux jardins où ils se réfugient lors des menaces et des affrontements.

MERCREDI 15 NOVEMBRE

KHAN YOUNIS

Rires, cris et cailloux

Nous visitons cette fois l'autre partie du camp de réfugiés, qui est exposée aux tirs ; la distance qui sépare du poste militaire est infime, et les jeunes ici sont nombreux à venir chaque jour. Plusieurs d'entre eux ont été tués depuis le début des affrontements.
Il est évident que ces gens vivent dans un stress permanent. Il règne une ambiance survoltée, tout le monde veut parler en même temps, la présence du médecin est sollicitée.
Les gens sont dans un état que je qualifierais d'hypomaniaque : des rires, des cris, des enfants très excités, des cailloux (petits) qui volent ici ou là. Mais ils sont contents de nous recevoir parmi eux et de nous expliquer ce qu'ils vivent. Ceux qui le peuvent ne dorment pas ici. Il y a dans chaque maison une pièce calfeutrée pour se protéger des gaz.
Lors de cette première visite, nous voyons aussi des mères inquiètes pour les enfants, un bébé qui ne grossit pas, un enfant qui présente une énurésie.

JEUDI 16 NOVEMBRE

KHAN YOUNIS

La guerre à 11 ans

Nous avons un long entretien avec la mère d'un bébé âgé de 7 mois. Il nous permet d'approcher la problématique, qui relève à la fois de l'anxiété et de la honte d'avoir un bébé qui ne grossit plus depuis trois mois. Cet

Un bulldozer blindé de l'armée israélienne installe de nouveaux blocs de béton à l'entrée du souk d'Hébron en décembre 2001.

enfant présente pourtant un développement psychomoteur normal, il interagit et se montre éveillé. C'est surtout l'anxiété de la mère qu'il faut apaiser.

Une autre mère, déjà rencontrée hier, vient nous parler de l'énurésie de son garçon de 5 ans, nous pouvons lui donner quelques conseils et nous adresser au petit, qui hier s'était montré comme un « petit dur ». Le grand frère du bébé est un garçon de 11 ans, aux yeux pétillants d'intelligence. Il raconte qu'il connaît le jeune qui a été tué hier (peu de temps après notre visite). Il était dans sa classe. Il revient des funérailles (que nous avons croisées). Il est fier de parler, et il prend un ton presque arrogant pour dire que lui aussi va aux affrontements, qu'il n'a pas peur, et que celui qui n'y va pas après l'école manquerait de courage. Tout le monde y va, ce n'est pas possible de ne pas y aller. Puis il ajoute que le mort, le « chahid » (martyr), était « majnoun » (fou), qu'il provoquait les soldats israéliens (insultes, sexe exhibé). Selon lui, l'enfant qui a été tué a été visé une première fois, il s'est caché derrière un bloc de béton, puis il a passé sa tête, et là, il a reçu une balle dans le front. Il parle sans tristesse, il cherche à nous impressionner, il ne sera pas dit qu'il a éprouvé de la peur. Une psychologue palestinienne qui m'accompagne est assez troublée par l'expression de ce petit garçon.

Les jeunes se rassemblent sur le lieu des affrontements habituels et les lancers de gaz lacrymogènes commencent. Nous ne pouvons pas rester, nous quittons le camp sans pouvoir prévenir les gens qui attendent le médecin, et sans pouvoir prévenir de notre prochaine visite.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons et sommes entourés de dizaines de jeunes, surtout des filles qui viennent de s'approcher très près des postes de l'IDF, et ont reçu du gaz. Un petit moment d'hystérie collective qui nous fait mesurer à nouveau l'ambiance très chaude du lieu : « Pourquoi voulez-vous nous tuer ? » crie l'une d'elles. La psychologue palestinienne et francophone qui nous accompagne aujourd'hui lui dit que nous sommes français, et que nous sommes venus pour aider. La jeune fille n'écoute pas et dit que c'est pareil. Nous partons donc dans une sorte de confusion, qui nous laisse un peu pensifs.

9 novembre

Le chef de la branche armée du Fatah pour le sud de la Cisjordanie est tué dans sa voiture par un missile. C'est la première victime de la stratégie d'élimination d'activistes palestiniens adoptée par Israël.

20 novembre
A Gaza, après un attentat à la bombe contre un bus transportant des enfants de colons, bombardements navals et aériens contre les bâtiments officiels palestiniens.

24 novembre
Maisons rasées et arbres arrachés dans le périmètre autour des colonies de Gaza.

9 décembre
Ehud Barak démissionne du poste de Premier ministre, des élections anticipées sont fixées au 6 février 2001.

20 décembre
Selon la presse, en douze semaines, l'Intifada a fait plus de morts que dans la seule année 1987 : 344 morts, dont 292 Palestiniens.

SAMEDI 18 NOVEMBRE

NETZARIM

Les bulldozers attaquent

Depuis que le carrefour de Netzarim a été nettoyé (destruction de tous les édifices, arrachage des arbres), les affrontements se produisent au croisement suivant, dans le quartier d'Al Muragah, juste à côté d'une petite mosquée où stationne en permanence une Jeep de l'IDF. Un ou plusieurs tanks circulent sur la route que les colons empruntent.

Ce samedi matin est calme, un calme inhabituel, les gens n'ont pas connu cela depuis des jours. Surtout depuis la nuit de jeudi, où les bulldozers ont continué leur œuvre de nettoyage. Il y a maintenant de quoi faire passer une route à quatre voies !

Nous allons de maison en maison, pas de présence militaire jusqu'à 15 heures. Nous quitterons le quartier vers 16 heures, après avoir rencontré des gens abattus, sous le choc, visiblement épuisés par des nuits sans sommeil. L'inquiétude est permanente, cela se voit, s'entend, se dit.

Une jeune femme, ayant des compétences de secourisme, se propose de nous emmener dans les maisons dont les habitants sont les plus touchés. Elle est très concernée par la souffrance des gens.

Nous identifions au moins deux personnes ayant besoin d'un soutien individuel : un homme de 27 ans dont la mère est venue nous parler, et une mère de famille, qui habite dans une des maisons longeant la route. Pendant la nuit, la famille a vu le bulldozer arriver sur leur maison, ils l'ont vu s'arrêter à quelques mètres seulement, après avoir défoncé la palissade et le puits qui se trouvait à l'entrée. Cette femme demande de l'aide, elle n'en peut plus.

Une autre famille a vu sa maison se transformer en base de tir, il y a deux semaines. Les militaires israéliens ont investi la maison vide pour s'y installer et tirer. Une des petites filles est visiblement très apeurée (nous reviendrons ultérieurement la voir) car la famille revient juste aujourd'hui se réinstaller dans la maison.

Dans une autre maison, celle du cheikh, juste en face de la mosquée, une jeune femme a fait une fausse couche il y a quelques jours ; sa petite fille de 18 mois est décédée il y a un mois à cause des gaz (elle a été hospitalisée mais n'a pu être sauvée).

Une autre maison où des impacts de balle sont bien visibles et de taille assez importante : là, la famille est en veille permanente, on attend, on surveille. Le père et le fils (pharmacien) ont l'air solides. Une autre femme dans une autre maison a fait une fausse couche il y a quatre jours, elle dit qu'elle va bien, qu'elle est forte, qu'elle n'a pas peur des militaires, avec son mari ils se feront rouler dessus par les bulldozers plutôt que de partir ! Au moment où nous partons, nous croisons les jeunes qui vont vers le carrefour des affrontements : « Nous n'avons pas encore commencé ! »

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

EREZ

Vulnérable, isolée, démunie

Visite de la zone le long de la mer, sous contrôle des forces de défense israéliennes (IDF), à l'extrême nord de la bande de Gaza, où se trouvent les colonies de Alaï Sina et Nevetz Sala. C'est une zone agricole où les gens vivent entourés par deux implantations israéliennes, il n'y a pas eu d'affrontements mais la peur s'est emparée des agriculteurs dont la majorité ne dort plus ici, ils retournent au camp de la mer d'où ils sont originaires, et ne viennent que pour travailler la journée. Seules quelques familles restent en permanence mais leur sommeil n'est pas tranquille.

Vivent aussi ici des familles bédouines, installées depuis l'arrivée de l'Autorité palestinienne, disséminées sur cette zone. Elles vivent de manière très traditionnelle et clanique, à la différence de celles que nous avons vues à Erez, plus sédentarisées.

Nous avons visité une de ces familles, particulièrement exposée puisqu'à portée de tir du char et du poste avancé de l'IDF (positionnés à l'entrée de la colonie) que l'on aperçoit à environ 100 mètres.

Cette famille se sent très vulnérable, isolée, démunie : ses membres voient la nuit tomber avec angoisse et ne dorment pas. Ils se sont installés dans cette région il y a six ans (ils venaient du Sud), parce qu'ils aimaient cet endroit. Il s'est depuis transformé pour eux en cauchemar, ils aspirent à une sécurité inexistante en ce moment. Un des hommes qui nous accueillent est asthmatique, ses crises sont plus nombreuses depuis le début des événements.

Nous proposons de revenir le plus tôt possible avec un médecin pour apporter un soutien approprié à cette famille, dont nous n'avons vu ni les femmes, ni tous les enfants.

LUNDI 20 NOVEMBRE

EREZ

Le passé remonte à la surface

Troisième visite au village bédouin d'Erez. Nous devons rencontrer, pour un entretien individuel, un homme de 39 ans, pour des troubles qu'il ressent depuis trois ans, mais qui sont réactivés par la situation actuelle. Entretien long et approfondi qui révèle un état de stress post-traumatique chez cet homme, relatif à des événements anciens dont certains remontent à son enfance, en relation ou non avec la situation politique. Il ne présente pas un état aigu, mais est en proie à une anxiété aujourd'hui permanente, qui s'exprime sur le versant somatique et psychique.

MARDI 21 NOVEMBRE

DEIR EL-BALAH

Lendemain de bombardements

Hier soir, à partir de 18 heures, Gaza a été bombardée jusqu'à 20 h 45. Nous avions prévu d'aller au sud de la bande de Gaza, pour rencontrer les familles déjà vues le 12 novembre. Parmi eux, un petit garçon rencontré deux fois, mais nous nous trouvons bloqués au barrage de Kusufim, fermé aux Palestiniens. Notre voiture n'est pas suffisamment identifiable, nous renonçons donc pour aujourd'hui.

En raison des bombardements de cette nuit, nous avions aussi prévu de visiter, à Deir el-Balah (situé avant le point de passage de Kusufim), les familles qui vivent dans la proximité d'une base bombardée.

Nous allons vers les trois maisons les plus proches du site bombardé, et sommes reçus par la famille qui y vit. Le père, la mère et les enfants sont là. Les enfants sont peu nombreux à l'école ce matin, la nuit a été peu reposante. Après quelques instants arrivent les autres membres de la famille, au total trois frères habitent ici avec leurs familles.

Un petit garçon de 9 ans a présenté durant toute la nuit un état de stress aigu, la famille est partie dans le jardin durant deux bonnes heures, pour se protéger en cas de nouveaux tirs sur la base. Il n'arrivait pas à se calmer, sa mère nous dit qu'il ne l'a pas quittée une seconde, faisant des allers-retours incessants aux toilettes ; il n'a pu « dormir » dans sa chambre avec ses frères, est resté avec ses parents en priant pour que le jour arrive ; c'est alors qu'il a commencé à se calmer. Ce matin, il est présent lors de notre visite et se dit soulagé, il pense que ça va aller maintenant.

C'est la première fois qu'il se passe quelque chose dans ce quartier situé au bord de la mer. Il n'y a pas eu d'affrontements ici depuis le début des événements actuels, on est en effet à distance des colonies, et même durant la première Intifada il ne s'est pas passé de choses graves.

Sans relation directe avec les événements de la nuit, notre expertise est sollicitée pour deux membres de cette famille, qui sont tous deux présents : un petit garçon de 7 ans, le plus jeune fils du maître de maison, et un homme de 32 ans, marié et père de famille, l'un des quatre frères vivant ici.

Alors que je demande au plus jeune comment il s'appelle et comment il va, son père répond à sa place en disant qu'il bégaye, que c'est à cause d'un événement traumatisant qu'il a vécu lorsqu'il avait 5 ans : il était seul dans une voiture attendant son père, un énorme chien a surgi, méchant et aboyant, il a tournoyé autour de la voiture, terrorisant l'enfant qui hurlait, jusqu'à ce que son père revienne. Ceci se passait en Arabie Saoudite où vivait alors la famille. Depuis, le jeune garçon parle en bégayant. Aucun soin n'a été donné à cet enfant. Je m'adresse à lui pour l'inviter à s'exprimer sur cet événement, il raconte ce qui s'est passé, les yeux emplis de larmes, il est très touchant, nous sommes émus. Il est très intelligent, bon élève à l'école et se montre très ouvert à ce que nous pourrions faire pour lui ; il veut bien recevoir des soins. Je pense aux structures palestiniennes et suggère que l'on prenne contact avec elles pour envisager une prise en charge psychologique, le père est d'accord.

> ***L'enfant n'a pu dormir avec ses frères, il est resté avec ses parents en priant pour que le jour arrive ; c'est alors qu'il s'est calmé.***

Le deuxième patient est un homme qui présente des troubles manifestes ; il a un visage crispé et se tord les doigts de manière compulsive, c'est son frère aîné qui expose sa situation. Il présente d'importantes crises, des états catatoniques, où son corps se raidit, il s'arrache les cheveux, se cogne la tête contre les murs et se frappe ; sa gorge se bloque, il ne peut rien manger en dehors de yaourts, et ne dort pas. Cela a commencé il y a dix ans. Il présente ces troubles par intermittence, et les frères s'accordent pour dire qu'ils sont augmentés lorsqu'il doit faire

face à des problèmes. Ce qui est le cas en ce moment, en raison des événements.
Le jeune homme a été gravement maltraité durant l'Intifada, alors qu'il avait 22 ans : il a été arrêté et battu par l'IDF, les troubles auraient commencé à la suite de ces maltraitances.
Cette description fait évoquer un tableau de PTSD (Post-Traumatic Stress Disorder), avec une expression psychotique : les frères n'évoquent pas d'antécédents de troubles avant cette arrestation. Il est le troisième des quatre frères de cette fratrie, et est très soutenu par eux : il a été soigné en Jordanie et dans un autre pays du Golfe où il voulait faire des études. Il a été consulter partout où cela était possible, à l'hôpital psychiatrique de Gaza, au Gaza Community Mental Health Programme (GCMHP) où il a vu un médecin. Le traitement prescrit lui a fait du bien, mais pas durablement. Il semble que cet homme n'ait pas eu l'occasion de faire une psychothérapie et, s'il est encore temps, il serait intéressant de lui en proposer une. Reste à s'assurer qu'il n'y a effectivement pas de troubles psychotiques sous-jacents.

Jeune marié depuis deux mois, il angoisse encore plus à cause de ses nouvelles responsabilités, qu'il a du mal à assumer en raison de son stress.

NETZARIM

Mal à la gorge

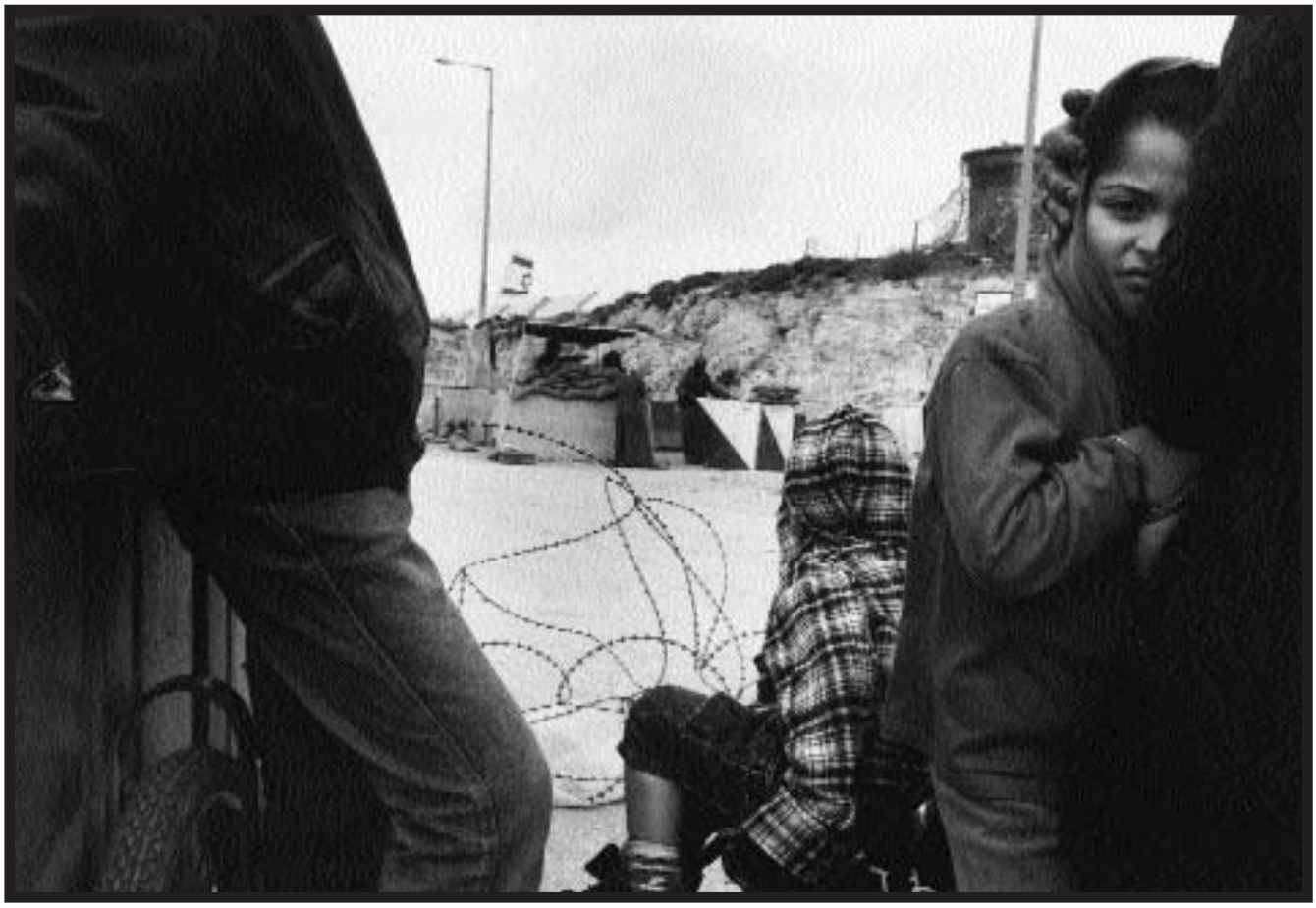
Dans le quartier d'Al Muragah, un jeune homme de 27 ans nous reçoit chez lui, sa mère est présente durant l'entretien. Il explique ce qui lui est arrivé il y a une quinzaine de jours, au retour de son travail quotidien dans un restaurant à Gaza (il rentre tard le soir). Au passage devant la Jeep IDF, il a été arrêté par les militaires de manière musclée, il a reçu des coups de crosse dans les côtes, les militaires lui ont pris ses papiers et lui ont dit d'attendre, puis ils sont partis. Il a eu très peur, du fait de cette attente, et aussi parce qu'étant un ancien détenu (six mois et demi en 1991 après avoir participé à une manifestation à Gaza), il craignait que ces militaires ne regardent son identité sur un ordinateur. Il se sentait en danger ; l'attente a duré deux heures, pendant lesquelles il est allé discuter avec des jeunes qui se trouvaient à quelques pas. Au retour de la Jeep, il a récupéré ses papiers et a été invité fermement à rentrer chez lui, sans violence physique toutefois.
Depuis, il ne peut plus se rendre à son travail, se sent extrêmement fatigué, asthénique, angoissé, malade (en particulier, il a mal à la gorge). Il éprouve de l'inquiétude en permanence, n'arrive pas à penser, parle peu, n'arrive pas à se détendre.
Il doit retourner travailler car lui seul a une activité professionnelle en ce moment (ses frères sont au chômage puisqu'employés en Israël). Le père a été tué dans un accident en 1998.
Il est très inquiet aussi parce qu'après sa sortie de prison, il a mis quatre ans à se remettre, grâce à l'aide de sa mère : ce qu'il vient de subir réactive sa fragilité d'alors, il craint de rechuter. Il est jeune marié depuis deux mois, ceci est aussi un facteur d'inquiétude que l'on devine ; il est dans cette période de sa vie où il doit assumer de nouvelles responsabilités vis-à-vis de sa jeune épouse, ce que le stress actuel vient peut-être compromettre. Il ne peut répondre à ses questions, elle se rend bien compte qu'il ne va pas bien, mais il ne lui parle pas de ce qu'il a.

MERCREDI 22 NOVEMBRE

NETZARIM

« Et les enfants si je meurs ? »

Impossible toujours d'aller à Rafah ni à Khan Younis. Depuis les derniers attentats dans la région de Rafah, l'armée israélienne a coupé de fait la bande de Gaza en deux et contrôle de façon stricte la circulation entre le Nord et le Sud. Il est actuellement impossible pour nous de rejoindre le sud de la région.
Nous retournons à Al Muragah. Nous rencontrons une femme d'une quarantaine d'années qui est visiblement épuisée, en proie à une inquiétude persistante depuis le premier jour des événements. La maison de cette famille, percée à différents endroits par des tirs, est située au bord de la route qui conduit à la colonie de Netzarim, dans la bande de 70 mètres où il est interdit de construire une habitation de plus d'un étage. Elle est de construction légère, mais tout de même en dur, et comporte plusieurs pièces. Notre patiente est dans un état d'asthénie profonde, de stress sévère, elle ne dort plus et mange peu, son regard est douloureux, elle exprime son épuisement. Elle ne dort que lorsqu'ils vont quelquefois dans la famille, mais c'est le moins souvent possible, car ils n'osent pas quitter la maison de peur qu'elle soit détruite. Même si l'une de ses filles, celle qui a 10 ans, demande souvent à partir de la maison. « Que deviendront les enfants si je meurs ? » réplique-t-elle. Nous l'écoutons et la soutenons longuement, prévoyant de revenir.



Au check-point de Kalandia, entre Ramallah et Jérusalem-Est. Seuls passent les détenteurs d'une carte de résident de Jérusalem.

Autre visite dans une maison voisine. La jeune mère est venue nous chercher chez la famille précédente. Nous la trouvons seule avec trois enfants en bas âge dans une baraque en tôle : elle dit que son mari est parti depuis les premiers jours des affrontements, il aurait déclaré qu'il ne pouvait rester ici, que c'était trop dangereux, qu'il avait peur. Il n'a pas réapparu depuis.

Le petit garçon de 18 mois a une énorme brûlure sur les fesses ; il est tombé sur le feu il y a deux jours, alors que des gaz lacrymogènes venaient d'être lancés dans la maison ; tout le monde a été aveuglé. Elle est allée au dispensaire pour les soins et doit y retourner tous les jours pour changer le pansement moyennant deux shekels (la monnaie israélienne) qu'elle n'a plus. Cas social et familial, que faire ?

En discutant avec les voisines présentes, l'une pense que son mari est traumatisé, que c'est pour cela qu'il est parti en abandonnant sa famille. Puisqu'il a été vu dans le quartier, nous proposons de lui faire passer le message que nous reviendrons ici dimanche, il faudrait essayer de parler avec lui.

Une autre mère nous sollicite pour son fils de 9 ans, énurétique depuis les événements : nous proposons de le voir lors de notre prochaine visite.

GAZA CITY

Dommage collatéral

Visite dans le quartier où est tombée la roquette « par erreur ». C'est dans le Beach Camp, pas très loin de chez nous, les gens voyaient passer les roquettes au-dessus d'eux, tirées de la mer, et soudain l'une est tombée au milieu des maisons dans une minuscule ruelle. Une maison a été très endommagée, dans plusieurs autres une partie du toit en tôle a été soufflée, une jeune fille a été blessée par un éclat dans l'abdomen.

Un père nous demande de voir son fils de 9 ans qui ne parvient pas à se remettre depuis deux jours. Nous parlons avec l'enfant sur la terrasse de la maison voisine, il exprime sa peur et ce qu'il a ressenti, il sent que ça va un peu mieux qu'hier mais n'arrive pas à penser à autre chose, il est un peu timide et réservé.

Son père le rassure autant qu'il le peut, malgré son désarroi devant sa maison qu'il ne sait pas avec quel argent réparer. La police palestinienne est venue juste après les bombardements pour rassurer les gens.

28 décembre

Deux soldats israéliens sont tués dans un attentat à la bombe contre une patrouille de l'armée dans le sud de la bande de Gaza.

Le même jour, le sommet de conciliation de Charm el-Cheick est annulé.

JEUDI 23 NOVEMBRE

NUSEIRAT

Un dessin pour le monde

Visite au centre des femmes. Nuseirat est un camp où il n'y a pas d'affrontements, par contre les jeunes vont s'affronter à Netzarim et Kfar Darom. Nous avons rencontré certains d'entre eux, en train de dessiner et de monter une pièce de marionnettes. Discussion très intéressante, où ces jeunes de 15 ans, mais qui en paraissent moins, nous font part de leur détermination à aller « défendre leur peuple », envers et contre tout, en cachette de leurs parents, au mépris de l'avis de l'animateur (un jeune de 22 ans qui a reçu deux balles dans la jambe lors d'affrontements) qui leur conseille de ne pas y aller. Ils n'ont pas peur, ils « entendent les balles arriver et les évitent », ils vont chercher les blessés, ils ne pensent pas au danger. Ceux qui parlent ne laissent paraître aucun doute quant à leur détermination, ils sont fiers de ce qu'ils font. Ce sont des gamins attachants, sympathiques. L'un d'eux a réuni sur un seul dessin tous les éléments de la situation : les arbres arrachés, les bombardements, un martyr, les tanks, les colonies, les maisons détruites, les gens qui s'enfuient. Il voudrait que son dessin soit vu par le monde entier.

SAMEDI 25 NOVEMBRE

RAFAH

Pour les photographes

Nous pouvons enfin aller à Rafah. A la faveur de ce samedi de shabbat, nous espérons que le check-point de Kusufim sera plus facile (pas de passage de colons ce jour), et nous avons prévu toutes les éventualités : voiture blanche avec identification MSF, drapeau, conduite par un expatrié et une seconde voiture, jaune, avec un chauffeur palestinien. Finalement le poste ouvre à 10 heures, il est un peu lent à passer car la voie est étroite et il y a du monde : piétons, voitures, camions, etc.
Aller à Rafah après une semaine d'intensification des affrontements était une priorité mais ce déplacement était impossible, faute de liberté de circuler. Nous trouvons dans le quartier Salah' edine des gens épuisés, menacés, effondrés tant la situation s'est aggravée pour eux, du fait des tirs incessants qui sévissent dans ce quartier.
Le professeur d'anglais déjà rencontré exprime sans retenue sa colère, son désespoir : il est dans un état d'agitation extrême, sa femme, plus réservée, nous fait part de son épuisement au cours d'un long entretien que j'ai avec elle, ce qui l'apaise et la rassure. Elle affirme que nos visites sont nécessaires et réconfortantes. Un cousin de son mari, homme âgé d'une cinquantaine d'années, a été tué il y a trois jours en rentrant de la prière, il a reçu en pleine tête un tir, à environ 300 mètres du point d'affrontements. Plus aucun humour dans les propos, mais de la colère et de la peur.

> ***Au contraire des fois précédentes, plus aucun humour dans les propos, mais de la colère et de la peur.***

Le père de famille de la maison d'en face est lui aussi bouleversé, il a les traits tirés, il parle avec emportement, on a l'impression qu'il va pleurer à chaque fin de phrase, il exprime son épuisement. Il a replié sa famille dans un garage au rez-de-chaussée de la maison. Nous avons un entretien avec sa femme, elle fait face mais avec de fortes angoisses pour les enfants. Nous sommes dans la maison quand éclatent des tirs violents (des photographes viennent d'arriver et les jeunes veulent leur montrer ce dont ils sont capables !). Riposte immédiate de l'IDF, avec des tirs bruyants : ce sont des tirs destinés à faire du bruit comme de vrais tirs, pour faire peur donc, sorte de sommation avant les tirs à balles réelles. Pour nous qui ne sommes pas habitués, c'est assez impressionnant.
Nous revoyons ensuite le petit garçon, qui va mieux (paradoxalement) : nous le voyons dans la voiture MSF pour être au calme et surtout parce que sa maison est envahie de gaz lacrymogènes qui viennent d'être lancés ; on ne peut plus respirer. Il est content de ce dispositif et les autres gamins l'envient. Il se sent protégé maintenant, du fait que lui et sa famille vont dormir ailleurs. Il y a dans ce quartier environ 25 familles exposées et 8 familles très exposées.

Nous retournerons à Rafah et trouverons un endroit pour recevoir nos patients au calme dans le bus MSF, car il n'est pas possible de procurer un soin et un soutien dans ces maisons trop exposées, et où nous nous mettons nous-mêmes en état de stress…

DIMANCHE 26 NOVEMBRE

NETZARIM

Massage aux huiles et relaxation

Nous avons rendez-vous à Al Muragah avec un patient. Il nous attend car il a bien été prévenu de notre passage. Nous trouvons un homme anxieux et gêné de nous expliquer sa situation : c'est lui qui a quitté sa maison à cause de la peur ; il montre deux trous faits par des balles dans la palissade qui entoure sa maison. Il s'est caché pour se protéger, puis est parti chez ses parents, à 1,5 km de là, pris de panique ; il a décidé de ne pas rester une minute de plus dans cet enfer. Ce jour-là, sa femme et ses enfants n'étaient pas là. Il est donc parti seul. Désormais sa femme se retrouve seule avec les enfants là-bas.

> ***Les patients ont l'espoir que l'on parle d'eux : « Est-ce que les gens chez vous savent ce que nous supportons ? »***

Depuis, il vit à côté de chez son frère. La situation lui est insupportable depuis les événements ; de plus, il a perdu son travail et n'a plus d'argent. Notre visite le soulage, il souhaite notre aide, il se sent coupable, il a besoin d'appui. Sa femme est partie avec ses enfants ce matin pour l'enterrement de son père (un homme âgé mort de vieillesse hier) ; au fond ce sera peut-être l'occasion pour elle de se reposer ; elle nous a dit que ses parents habitent vers Karni, dans un endroit calme.

Nous retournerons le voir quand sa femme sera revenue, pour essayer de les aider à trouver une solution acceptable pour tous. Il dit qu'il a des cauchemars, qu'il ne dort plus, il paraît assez désemparé.

Nous passons ensuite voir une patiente que nous suivons, pour la prévenir que nous reviendrons avec le médecin après-demain : elle est très faible, presque inquiétante, dit ne plus pouvoir s'occuper des enfants, paraît à bout de force. Elle dit qu'elle ne peut se reposer que chez elle malgré la situation. Chez sa sœur, à 2 km de là, où elle va de temps en temps, les enfants (nombreux) se disputent car ils sont énervés, l'espace est tout petit, c'est presque pire. Je propose que nous voyions aussi son mari (il rentre à 15 heures de son travail) qui, dit-elle, « a peur la nuit, plus que moi ».

Nous prenons au cours de l'entretien des nouvelles des familles vivant dans les maisons proches de la mosquée : nous voyons plusieurs personnes, et particulièrement des femmes qui se sont regroupées pour s'épauler. Discussion animée et riche ; chacune s'exprime et fait part de ses recettes pour lutter contre la peur (massages aux huiles sur les articulations douloureuses, relaxation), ce qui fait rire l'une d'elles qui trouve que c'est un peu dépassé comme médecine !

Un char de l'IDF est là, stationné au bord de la route, on entend au loin des coups de feu de temps à autre ; le calme est relatif mais réel par rapport à ce qui se passe chaque après-midi à partir de 15 ou 16 heures, et pendant la nuit. Harcèlement, « guerre psychologique » ? Oui, sans aucun doute.

Dernière visite à la maison d'une autre famille. Nombreux tirs sur leur maison : elle est la plus haute (de nombreux et très gros impacts sont visibles) : les enfants sont à l'école, nous reviendrons un autre jour après 13 h 30, pour les rencontrer.

Je m'aperçois que je n'ai pas écrit dans mes notes cette phrase si souvent entendue, en particulier de la part de gens âgés : « Ils vont tous nous tuer, on va tous mourir. »

Nous entendons aussi l'espoir exprimé par nos patients que nous témoignerons de ce que nous voyons et entendons, tant il est clair que les Palestiniens se sentent abandonnés et oubliés : « Est-ce que les gens chez vous savent ce que nous supportons ? »

JEUDI 30 NOVEMBRE

PRÈS DES COLONIES

Places fortes

Nous voyons une détérioration de la situation de jour en jour dans les quartiers à proximité des colonies : de plus en plus de familles sont affectées, maisons occupées, criblées de balles, détruites, des familles sous tente ou réfugiées chez d'autres parents sans l'espoir de revoir leurs biens réquisitionnés, les animaux des fermes sauvagement tués… La peur s'installe au quotidien dans ces quartiers ou villages isolés. Certains demeurent inaccessibles à toute assistance humanitaire dans des garanties de sécurité acceptables (Mawassi, Swidi).

Nos visites régulières auprès de ces familles nous permettent de mesurer l'escalade dans le conflit. Les Palestiniens vivent dans la peur des représailles de l'armée israélienne.
La liberté de mouvement à l'intérieur de la bande de Gaza est entravée par les restrictions israéliennes. L'unique point de passage autorisé entre le nord et le sud est la route de campagne passant par le carrefour de Kusufim. La route habituelle à quatre voies, reliant les villes du Sud à celles du Nord, a été coupée à la hauteur de Deir el-Balah, parce qu'elle longe à distance la colonie de Kfar Darom.
Les colonies sont devenues des places fortes, où chaque homme a droit au port d'arme, légalement accepté par l'armée israélienne. Les militaires de l'IDF protégeant les colonies profitent du soutien logistique et moral des colons. Il n'y a aucune comparaison possible avec la population civile palestinienne, qui veille dans sa grande majorité à ne pas s'associer aux opérations militaires palestiniennes, par peur des représailles.

2001

4 janvier
Reprise des négociations à Washington. Clinton, qui va bientôt quitter ses fonctions, échoue.

8 janvier
Plus de 100 000 Israéliens manifestent contre la division de Jérusalem.

21-27 janvier
Les pourparlers de Taba en Egypte s'achèvent sans accord de paix.

6 février
Le Likoud ayant obtenu 62,5 % des voix, Ariel Sharon devient Premier ministre.

LUNDI 4 DÉCEMBRE

KHAN YOUNIS

« J'ai cru que mon cœur allait lâcher »

Au carrefour de Kusufim, les bulldozers ont continué leur travail et détruit ce qu'il pouvait rester de végétation. Sur le chemin, le trafic a été stoppé par deux chars qui barraient la route. Une sommation a fait reculer les voitures qui essayaient de s'avancer.
A Khan Younis, la situation paraît s'être stabilisée. Les habitants sont encore très choqués malgré l'accalmie. Tous quittent le quartier à la fin du jeûne et, après avoir mangé (chacun mange chez soi afin de ne pas être une charge supplémentaire pour la famille qui l'accueille), vont se réfugier dans le centre-ville. Il faut dire que toutes les maisons présentent des traces de balles et des trouées. Les parents nous décrivent des scènes de panique assez pénibles : les tirs commencent et ils sont obligés de quitter leur maison, les enfants pleurent et crient. Tout le monde se précipite dans les petites ruelles pour trouver abri ailleurs. Certains parents paraissent très démoralisés, résignés, n'espérant plus rien. D'autres clament qu'ils ne peuvent aller se battre à cause des enfants. Tous souffrent d'un sentiment d'insécurité. Selon ce que l'on comprend, l'armée israélienne paraît vouloir faire partir un certain nombre de familles de chez elles, ceci afin d'occuper leurs maisons.
J'ai été interpellé par une dame suivie de ses enfants. Elle nous a montré l'un d'eux en disant qu'il avait des problèmes et qu'il fallait s'occuper de lui. J'ai suivi cette dame et ai vu l'enfant en entretien. Il a 10 ans, et m'a expliqué qu'il était tous les jours pris de panique à la même heure, après avoir été victime de tirs et de bombardements alors qu'il se trouvait chez lui. Il répète, chaque jour à la même heure, la frayeur qu'il a éprouvée à ce moment-là ; il pleure, tremble et crie pour qu'on l'emmène chez son grand-père.
Son père, qui nous rejoindra par la suite, nous confirme que son fils ne peut se remettre de cette peur. Ne sachant quoi faire, il lui donne des calmants, le force à rester à la maison et à manger. Je lui conseille d'être patient et de respecter la peur de son fils qui doit décider de lui-même s'il veut rester à la maison. J'ai promis à cet enfant de revenir le voir.
Nous avons également rencontré la directrice et les institutrices de l'école de Netzarim, qui ont bien besoin d'une écoute et de conseils. Alors que nous parlons avec elles, une rafale est tirée ; j'ai cru que mon cœur allait lâcher. Les enfants, ainsi qu'elles-mêmes, vivent cela tous les jours. Je ne sais pas comment ils font. Je crois en tout cas, à voir la réaction des institutrices, qu'elles ne s'y font pas !

MERCREDI 6 DÉCEMBRE

RAFAH

La peur en famille

La rue rappelle Beyrouth ou Kaboul. Des familles s'accrochent à ces ruines, vivant dans la terreur. Où aller ? Alors elles restent. Avec la peur au ventre. En priant qu'un bulldozer ne vienne pas raser leur maison.
Nous passons dans la zone sous contrôle israélien pour visiter un bidonville de réfugiés bédouins qui n'ont pas vu un médecin depuis des mois. Nous sommes toujours en « Territoire Autonome de Palestine » mais, du fait de la proximité des colonies israéliennes, le camp se trouve coupé du reste du monde. Les colonies ressemblent à des îlots de prospérité, retranchées derrière des clôtures électrifiées ou d'immenses murs de béton, avec des miradors, des caméras de surveillance, protégées par des tanks, des dirigeables fixés au sol qui assurent la surveillance et, en mer, par des vedettes militaires. Les murs de béton sont formés de blocs mobiles.

Dans la bande de Gaza, quelque 5000 colons israéliens, protégés par des milliers de militaires, contrôlent 40 % d'un territoire d'un million d'habitants.
On nous indique la colonie de Kfar Darom : il y a là un couple avec deux enfants, une vingtaine de militaires et des chiens. Parfois, les chiens sortent et mordent des enfants palestiniens. Autour de ce camp retranché, une population vivant dans la terreur et la misère. Les Palestiniens servent de main-d'œuvre bon marché dans les plantations israéliennes. Les routes empruntées par les Israéliens sont interdites aux Palestiniens. L'axe principal de la zone est formé de deux routes parallèles. Chaque communauté a donc ses bus, ses taxis, ses écoles. Séparation totale des deux communautés.
Nous sommes allés dans le quartier de Rafah nommé al-Brasil. Là, nous avons constaté que des familles palestiniennes ont été exposées aux tirs de l'IDF. Accolé à la frontière, ce quartier s'est vu pris entre deux feux : l'un se situant le long de la frontière et nourri par un char, l'autre au niveau de Salah'edine où se trouve un mirador de l'armée israélienne. L'appartement de la famille que nous visitons est ainsi transpercé de part en part, les tirs venant de deux côtés à la fois. Seule la cuisine n'est pas touchée. Lorsque je rencontre cette famille, aucun des membres n'ose avouer sa peur. On me montre le plus petit, en m'expliquant qu'il est devenu peureux et qu'on ne le comprend plus. C'est en discutant plus avant que chacun avouera sa peur, même ce grand frère qui dit ne plus avoir senti ses jambes pendant les tirs. Le petit, lui, a frôlé la mort lorsqu'une balle est passée entre lui et son frère. Depuis, il ne supporte même plus le bruit des chars et veut se réfugier chez son oncle pour dormir. Il dit que là-bas il ne se sent pas non plus en sécurité, mais qu'il peut dormir. Trois des quatre frères parlent de leur peur. Le quatrième affirme ne pas ressentir de peur. J'explique à la famille que chacun possède son propre seuil de résistance et qu'il faut respecter la peur de chacun. Je crois que, pour la première fois, les membres de cette famille ont pu extérioriser, devant les autres, des sentiments qui jusque-là étaient restés inavouables.

Chaque membre de la famille essaie de vaincre sa peur et de résister à l'envie de fuir. Le devoir, c'est de garder la maison.

Il me semble qu'ici chaque membre de la famille essaie de vaincre sa peur et de résister à l'envie de fuir qui serait vue comme une preuve de lâcheté ; le devoir de la famille est de garder la maison. L'un se défend de toute émotion, un autre veut devenir militaire, un troisième veut partir aux Etats-Unis. Tous sont obligés de rester dans cette maison, reportant en quelque sorte leur frayeur sur le plus petit, dont la peur, étrangère alors à chacun, devient incompréhensible. C'est la première fois que je vois aussi nettement ce phénomène familial.
Un autre phénomène semble se présenter. Malgré l'accalmie il semble que beaucoup de personnes ont du mal à se détendre et à reprendre une vie normale. Peut-être y a-t-il ici les prémisses de l'installation du trauma. Si tel est le cas, nous devrions observer bientôt une symptomatologie de ce type. J'attends de recueillir davantage de témoignages pour me faire une idée sur la question. Mais dès à présent, on peut dire que l'humeur, malgré l'évolution rapide de la situation, reste morose. La peur est encore dans tous les esprits et même dans tous les corps.

Equipe psycho-médicale de MSF à Hébron

JEUDI 15 FÉVRIER 2001

La mort à deux doigts

Dans le quartier situé entre Haret al-Sheikh, habité par les Palestiniens, et celui de Daboïa, habité par les colons, nous rendons visite à un petit garçon de 3 ans bientôt. Depuis mon arrivée en janvier, je le vois régulièrement pour des troubles liés au stress post-traumatique, qui ont réveillé le trauma d'une chute grave de la terrasse, il y a un an, au moment de la naissance de son frère. Je l'ai attendu en vain cette semaine en consultation. Lorsque j'arrive, je trouve sa mère allongée, un bras dans le plâtre, une blessure à la jambe et visiblement très choquée. Elle raconte qu'elle est allée sur le toit pour s'occuper du réservoir d'eau. Paniquée par des tirs, elle est tombée dans la cour intérieure, d'une hauteur de deux étages. La branche d'un arbre a amorti sa chute et l'a sauvée.
Mais surtout, elle a eu très peur pour le bébé qu'elle porte : elle est enceinte de quatre mois. Elle est allée à l'hôpital, après l'échographie et les soins elle est rassurée, mais en état de choc. Son teint est jaune, ses yeux sont cernés de noir. Chaque nuit, elle pleure. Elle a eu si peur, la chute lui a paru si longue… et toute la famille de raconter cette frayeur. Ils pensent qu'elle a été délibérément visée car, à ce moment-là, tout était calme. Ils pensaient qu'il n'y avait pas de

Dans une vallée près d'Hébron, cette maison, qu'Elias avait bâtie en vue de son mariage, a été bombardée durant la nuit.

risques. La belle-mère m'accompagne sur le toit pour me montrer les impacts des balles. Elle aussi est très choquée : elle a elle-même reçu une balle dans la jambe, il y a deux ans. C'est une cicatrice dont elle souffre encore.

Lorsque nous redescendons au chevet de la maman, son mari, présent depuis le début de la visite mais silencieux et effacé, nous parle tristement de son état depuis qu'il a passé cinq années en prison, dont il ne s'est jamais remis. Le pire était le temps d'isolement en cellule. L'évocation de ce souvenir le laisse un instant accablé. Le petit dernier s'est réveillé, il rejoint son frère sur un cheval à bascule et tous deux sourient pour la photo qu'ils nous réclament. Le père sourit aussi et dit qu'il aimerait parler de ce passé « qui l'a tué ».

La grand-mère a frôlé la mort, mais elle n'en aurait pas fait état si je n'avais voulu que nous nous y arrêtions un peu.

Quelques maisons plus loin, je rencontre Leila, une jeune fille de 14 ans, chez sa grand-mère que je suis pour l'aider à faire le deuil de son mari, mort il y a six mois maintenant. Lors de ma dernière visite, c'est seulement après avoir raconté le chagrin, la solitude, évoqué les derniers merveilleux moments passés ensemble que cette femme m'avait montré les récents impacts de balle dans une pièce qui fait face à un bâtiment où vivent des colons, ainsi que dans le chambranle de la porte de la chambre à coucher, porte par où elle passait à ce moment-là. La mort est passée à deux doigts, mais elle n'en aurait pas fait plus de cas si je n'étais là pour nous y arrêter un peu. Aujourd'hui, elle dit qu'elle va mieux, elle voudrait que je parle avec sa petite-fille qui a été blessée le 31 décembre. Leila raconte : il y avait eu beaucoup d'affrontements ce jour-là et ses frères lui avaient dit de venir chez sa grand-mère pour être à l'abri. Tout était redevenu calme dans le quartier. Elle a voulu aller récupérer ses poulets sur le toit, elle avait peur qu'ils se fassent tuer. En descendant avec les poulets dans un carton, elle a reçu une balle dans le ventre, elle en entend encore le bruit… « Je n'ai pas perdu conscience, je suis descendue très vite en criant. » Aujourd'hui, tout est gravé précisément dans sa mémoire : « Maintenant, avant de dormir, je me rappelle tout ce qui s'est passé ce jour-là : la mort de l'ami de mon frère, Gassan, 12 ans, touché par des éclats de missile en rentrant de la prière. La nuit, je pleure pour lui, et je pense toujours : si j'étais morte… Ce qui me fait peur, c'est qu'il me reste un morceau de balle dans le ventre, qu'il est impossible d'extraire… Et si je

ne peux pas avoir d'enfant?...» Oui, elle aurait bien aimé être « martyre », mais peut-être arrivera-t-elle à être docteur. Ses professeurs l'aident à rattraper son retard.

DIMANCHE 25 FÉVRIER

« Quand il y a un martyr, je pleure »

Visite à domicile, dans le quartier de Jabel Jawhar, proche de la colonie de Qiryat Arb'a, pour une enfant de 10 ans qui se plaint de ne pouvoir respirer, elle a mal à la poitrine. La maman raconte tout de suite les troubles apparus les jours précédents: beaucoup de bruits de tirs, tout proches, des enfants qui lançaient des pierres. Sa fille n'a pas pu rentrer de l'école et a dû se réfugier chez une voisine avec ses cousines. La petite sœur de 6 ans, qui jouait dans la cour à construire des maisons, a respiré beaucoup de gaz lacrymogène: une bombe était tombée tout près. Elle a voulu rentrer mais elle a chuté, évanouie… La petite fille de 10 ans a préparé un dessin: une maison, un « martyr » étendu sur le seuil, le canon d'une arme pointée sur la poitrine et le soldat qui le tient ainsi au bout de son arme. « Quand il y a un martyr, je pleure et j'ai mal à la poitrine. » La maman écoute sa fille, puis raconte à son tour la mort de son cousin il y a quelques semaines.

JEUDI 1ER MARS

Exigeant, agressif, violent

A la demande de notre médecin, je rends visite pour la première fois à un garçon de 15 ans. Il a reçu deux balles en mai 2000, alors qu'il était en train de monter sur le toit, juste pour voir ce qui se passait ce jour-là: il y avait une grève et de l'agitation quelques rues plus loin. Il grimpait l'échelle, a reçu une première balle dans le bras qu'il n'a pas sentie, a continué de monter et en a reçu une autre au ventre. Très gravement blessé, il est resté six mois à l'hôpital où il a frôlé la mort. Très entouré par la famille, les journalistes, les associations dans un premier temps, il se retrouve seul maintenant, face à une invalidité physique très lourde (il a été atteint au rein, à l'estomac et aux intestins) qui entrave considérablement sa vie quotidienne. Il est décrit comme exigeant, agressif, violent; sa mère et ses frères ne le reconnaissent plus, lui si calme et gentil avant son accident. Ils le supportent difficilement et ne comprennent pas sa détresse psychologique, alors qu'ils l'ont tellement entouré. Lui dit qu'il ne ressent rien, comme lorsqu'il a reçu la balle dans le bras, et que sa famille le maltraite, surtout son frère aîné, celui qui, pourtant, au début de son hospitalisation, a passé toutes les nuits et les jours à son chevet.

Le même jour, je me rends, pour la première fois également, dans la maison d'un enfant de 9 ans qui n'arrive plus à dormir, crie la nuit en appelant sa mère, est devenu turbulent. Sa mère ne sait pas comment le calmer. C'est elle qui nous reçoit, avec un pâle sourire de bienvenue dans un visage aux traits tirés et marqué de tristesse. Elle nous raconte tout de suite le cauchemar qu'elle vit depuis cinq mois. Sa maison est occupée; sur le toit est installé un poste militaire israélien dont nous avons aperçu, en arrivant, les armes pointées entre des sacs de sable.

Quand il y a des tirs, tout tremble; des lézardes sont visibles sur les murs. Le toit est considéré comme une zone militaire. Son accès est interdit. La famille a l'autorisation de s'y rendre tous les dix jours pour les tâches indispensables. Deux équipes de soldats se relaient jour et nuit et transitent par l'unique porte d'entrée de la maison. Quand il pleut, les soldats s'installent dans le couloir et obligent les habitants à laisser les portes des chambres ouvertes la nuit.

« Au début, nous dit cette maman, nous étions terrorisés et nous ne pouvions plus dormir. Ensuite, on s'est arrangés pour que l'un de nous reste éveillé pendant que les autres dorment. Les soldats laissent leurs ordures derrière eux, urinent devant nos fenêtres; certains sont plus odieux que d'autres et vont jusqu'à l'exhibition devant notre fille, la provoquent et la bousculent. »

> ***La maman ne supporte plus les soldats sur le toit qui « laissent leurs ordures et urinent devant les fenêtres ».***

Son fils, qui vivait là avec sa femme, a préféré partir car celle-ci ne supportait plus. Elle, elle n'ose plus sortir: il lui est arrivé de rester dehors plus de quatre heures parce que les soldats avaient fermé la porte à clef. C'est son mari, à la retraite, qui fait les courses, même quand il y a couvre-feu. Cette femme dit sa fatigue, ses maux de tête, son épuisement. Partir? C'est perdre sa maison, et pour aller où? Elle ne reçoit plus de visites de sa famille. Les soldats surveillent tous les visiteurs.

Seule sa voisine ose encore passer de temps en temps. Elle est là aujourd'hui, et nous raconte qu'à maintes reprises ses réservoirs d'eau et ses panneaux solaires ont été cassés. Au début, elle

14 février
Huit Israéliens sont tués par un Palestinien qui lance son autobus contre un groupe de civils et de soldats, près de Tel-Aviv.
Israël impose un blocus quasi total des Territoires.
4 mars
Un attentat-suicide à la bombe fait quatre morts et 45 blessés dans la station balnéaire juive de Netanya.
11 mars
Ramallah est entièrement bouclée.
13 mars
Les bulldozers israéliens détruisent des maisons près d'Hébron.

les réparait, mais à quoi bon puisque ça recommence? Elle se plaint, abattue et sans espoir: « Ça n'a jamais été comme ça, même à l'autre Intifada. Là, ils tirent intensivement, quand ils veulent, comme ça, pour rien, pour jouer… On ne sait pas ce qui va arriver. » Et d'ajouter que les plaintes déposées sont restées sans suite.

LUNDI 12 MARS

« Tout quitter, l'école, Hébron »

J'ai eu du mal à trouver cette famille qui a quitté la maison qu'elle occupait auparavant, près du check-point voisin de la mosquée d'Abraham. C'est la réaction de stress aigu présentée par leur fils de 8 ans après des tirs qui les a décidés à déménager.
C'est pour lui que je suis venue aujourd'hui et je fais connaissance de toute la famille… Ils ont dû se réfugier dans un coin pour se protéger. La dernière fois, cet enfant est resté prostré au même endroit, « tout jaune, et il a tremblé, tremblé, incapable de s'arrêter ». Depuis, il ne veut plus sortir. Son frère aîné, 16 ans, a quitté l'école: « Ça ne sert à rien d'y aller tant il y a de jours manqués. » Il préfère aider son père et fait de la mécanique. La fille aînée arrive, elle, de l'école où elle retournait aujourd'hui pour la première fois, après dix jours de couvre-feu. Elle raconte immédiatement à sa mère qu'elle est arrivée en retard, à cause du contrôle au check-point qui a duré une demi-heure. Oui, elle est la plupart du temps contrôlée. Ce ne sont pas souvent les mêmes soldats. Ils veulent voir ses affaires dans son sac et font traîner. Ils sont souvent insultants et grossiers. Elle ne peut pas travailler à l'école comme avant. Elle voulait devenir médecin mais, à présent, elle est découragée. « J'ai envie de tout quitter, l'école, Hébron. » Elle se sent oppressée et perd ses cheveux. Le cadet des garçons n'est pas encore remis du choc ressenti lorsque sept de ses camarades ont été brûlés par une bombe à bruit, lancée par les soldats dans la cour de récréation. Il en parle à peine, les yeux dans le vague, perdus vers la colline d'Abousnina qu'il voit bombardée, traits rouges dans la nuit, par la fenêtre de cette nouvelle maison, comme sur un écran de télévision.

MARDI 13 MARS

Une colombe et un soleil qui pleurent

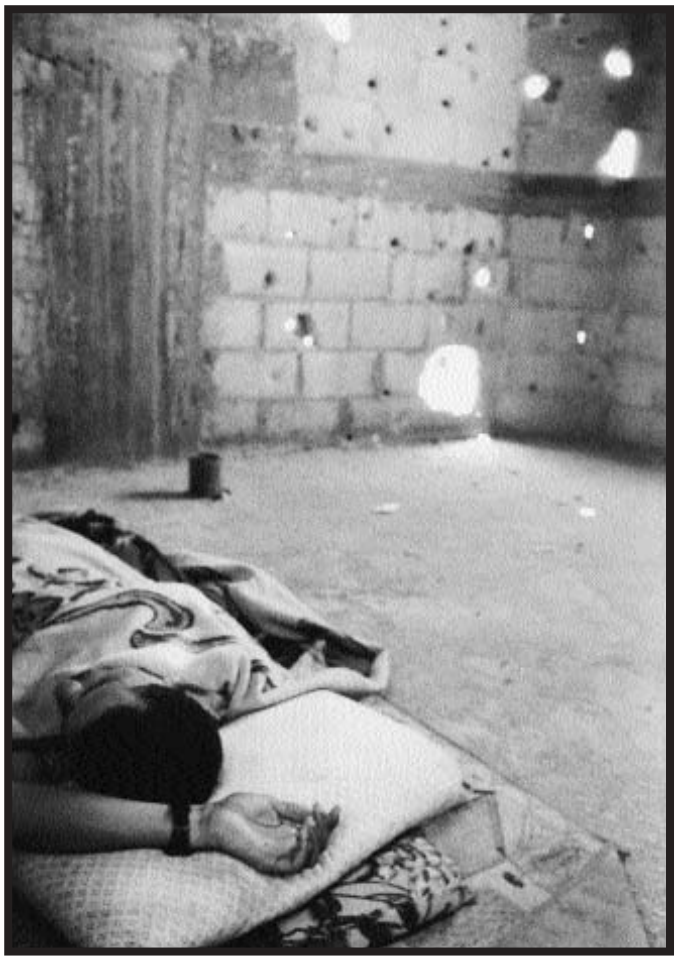
Une maman est venue accompagner sa fille de 9 ans en consultation. Elles viennent de Jabal Jawhar, un quartier un peu éloigné où j'ai visité plusieurs fois la famille à domicile. La maman est essoufflée, oppressée, a du mal à respirer. Dans le taxi, soudain, elle a senti l'odeur du gaz lacrymogène. Le chauffeur lui a dit qu'il n'y avait rien. Il y a quelques semaines, une lacrymo est tombée dans sa cour. Elle s'est précipitée pour aller à la rencontre de ses enfants, que l'école renvoie chez eux quand il y a des affrontements. Mais elle est tombée évanouie, a dû être hospitalisée et rester quatre heures en réanimation. Sa fragilité présente l'incite à revenir sur des traumatismes anciens: la mort d'un bébé, il y a huit ans, et à propos de laquelle sa belle-famille la culpabilise; la mort de son père, quand elle avait 6 ans: sa mère a été accusée puis emprisonnée.
L'enfant dessine pendant ce temps et raconte sa peur lorsqu'elle a vu sa mère évanouie. Elle l'a crue morte. Elle aussi a peur des lacrymogènes, des enfants qui lancent des pierres, des soldats qui tirent des balles… Elle est tombée alors qu'elle courait se réfugier au plus vite dans une maison voisine. Elle ne pouvait pas arriver jusqu'à sa maison, elle avait trop peur. Elle était avec une petite copine, sa voisine.
Ce qui l'effraie le plus, c'est de recevoir une balle, une pierre, d'avoir mal, de mourir. Heureusement, elle peut rentrer dans n'importe quelle maison. Elle a du mal à s'endormir, n'ose plus se lever la nuit pour aller aux toilettes, a peur sur le chemin de l'école. « Mais j'aime aller à l'école », dit-elle. Elle a fait des dessins à l'école; sa mère a écrit une pièce sur l'Intifada, que les enfants ont jouée, mais elle ne peut rien me montrer aujourd'hui car son école est fermée et occupée par les soldats. Elle a dessiné une maison qui reçoit des roquettes, un « martyr » et le soldat, l'arme au poing, qui vient de le tuer, une colombe et un soleil qui pleurent. Elle écrit en arabe que la Palestine a perdu ses droits pour l'éternité.

Les prisonniers de la colonie Al Mawassi

Les 3000 Palestiniens habitant dans cette enclave de la bande de Gaza ne peuvent sortir librement. Les soldats israéliens vont jusqu'à les empêcher d'aller se faire soigner.

Al Mawassi, également appelée Gush Katif, est une colonie établie au sud-ouest de la bande de Gaza et totalement placée sous contrôle israélien. Quelque 3000 Palestiniens vivent sur ce territoire annexé, au milieu des colons. Les services sociaux et sanitaires dont ils peuvent bénéficier sont rares et, par conséquent, ils sont obligés de sortir de cette enclave pour aller dans les zones sous contrôle palestinien. Pour ce faire, ils doivent posséder une pièce d'identité, distribuée par l'armée israélienne de façon aléatoire. Nombreuses sont les personnes qui ne possèdent pas de documents officiels leur permettant de se déplacer. Elles sont alors bloquées aux barrages, parfois pendant des jours. L'accès aux soins de santé donc compliqué, voire impossible. Par exemple, une femme enceinte qui avait besoin de soins prénataux ne pouvait pas se permettre d'attendre trop longtemps au barrage et a fini par rebrousser chemin.

Le jour où nous nous sommes rendus au barrage de Mawassi, près de 50 personnes en colère attendaient depuis trois jours de pouvoir rentrer. La plupart d'entre elles venaient montrer leurs cartes d'identité aux soldats, postés à 200 mètres de là, mais ils étaient ignorés. Une famille que nous avons suivie dans le cadre d'un traitement nous a confié que les soldats avaient annoncé sans préavis que d'autres cartes d'identité étaient nécessaires. Cette famille nous a confié un autre incident, survenu dans l'enclave il y a quelques jours. Un petit garçon a été gravement mordu aux jambes par le berger allemand d'un colon. La famille de l'enfant a essayé de le sortir d'urgence d'Al Mawassi pour l'emmener à l'hôpital. Les soldats au barrage leur ont interdit le passage. La famille a passé toute la nuit à attendre que les soldats se montrent plus indulgents, en vain. Le petit garçon est décédé le lendemain.



17 mars
Pour la première fois depuis 1967, trois obus de mortier sont tirés depuis la bande de Gaza vers le territoire israélien, en l'occurrence sur le kibboutz Nahal Oz.

26 mars
Un bébé d'une famille de colons israéliens, la petite Shalevet Pass, est tué par un tireur palestinien à Hébron.

29 mars
Heurts à Gaza : deux adolescents palestiniens tués.

30 mars
Six morts parmi les manifestants palestiniens commémorant la « Journée de la Terre ».

MERCREDI 21 MARS

Attaqué par les colons

Lors de cette première visite, effectuée à la demande du père, qui m'a interpellée dans la rue, pour venir voir ses enfants, je découvre une petite famille très éprouvée, fragile, au bord de craquer. La maman se remet tout juste de son dernier accouchement, il y a un mois. Je sens la tension extrême du père, qui me montre les vitres cassées de la porte d'entrée, de la fenêtre de la cuisine qu'il vient de grillager, des panneaux solaires qu'il a déjà réparés, le muret endommagé qu'il a plusieurs fois reconstruit…
Chaque semaine, depuis ces derniers mois, la maison située sur le trajet des colons qui se rendent de leur quartier (Daboïa, juste en face) à la synagogue, subit ces attaques par jets de pierre. C'est la maison familiale que seul ce fils habite maintenant, ses parents ont préféré partir, ainsi que la plupart des voisins. Ne reste plus qu'une voisine, une dame âgée, fatiguée elle aussi, mais résistante. Elle a vécu toute sa vie là. Ce père non plus ne s'est pas encore résolu à quitter la maison où il est né. Mais il souffre de l'estomac, n'arrive plus à dormir et est effectivement très fatigué, excédé. Il nous montre le papier attestant d'un dépôt de plainte, mais les procédures sont si longues qu'il ne peut pas y passer ses journées. Il arrive encore à travailler un peu dans son magasin de chaussures, d'ailleurs il nous quitte pour y retourner. Après son départ, sa femme explique que les enfants ont constamment peur. Ils n'osent plus sortir. Elle n'arrive pas à aller jouer avec eux sur la terrasse, comme le lui conseille son mari. Elle n'ose pas lui en parler. Les enfants, tout comme elle, sursautent au moindre bruit et surtout, elle se sent très seule, plus personne ne vient. Il n'a que ses sœurs, par téléphone. Mais combien de temps pourront-ils tenir ainsi ?

JEUDI 22 MARS

« Tar, tar, tar »

Nous effectuons une visite dans le quartier d'Abu Sneina, sur une colline, violemment bombardée et mitraillée depuis quelques jours, qui fait face à la colonie de Qiryat Arb'a. La famille a été surprise en pleine nuit par les balles et les missiles qui ont cassé les vitres, traversé les murs, percé les meubles, troué les habits dans les placards. La mère raconte la nuit infernale où, plaqués au sol de la chambre, tous, terrorisés, attendaient la mort. Un enfant de 12 ans a été blessé à la tête. Il a perdu beaucoup de sang. C'est l'enfant lui-même qui a retiré le morceau de ferraille de la plaie. Il n'était pas possible d'appeler d'ambulance à ce moment. La mère a pu lui procurer les premiers soins, jambes flageolantes, en larmes, les autres enfants pleuraient autour d'elle, les petits de 2 et 5 ans ne pouvaient la lâcher. Tous deux sont là aujourd'hui. Ils n'ont jamais dessiné mais répondent à mon invitation lorsque je leur donne des crayons et leur montre la maison que j'ai tracée sur une feuille. La petite de 2 ans y ajoute plein de traits et de points noirs rageurs en répétant « tar, tar, tar » (le bruit des tirs) et le petit garçon gribouille sans cesse une tache rouge, pendant que sa mère parle de la blessure qui les a tant effrayés.
Le même jour, nous effectuons notre première visite dans une famille que la voisine a informée de notre travail. La mère m'attend avec son fils de 12 ans, qui ne veut plus aller à l'école. Wadia est très accueillant et explique qu'il est tout le temps contrôlé… Il raconte ce qui l'a choqué : trois soldats l'ont arrêté, ont pris dans son sac un crayon et, le pointant sur son œil, ont fait comme s'ils allaient le lui crever. Il a eu très peur et s'est échappé. Les soldats l'ont rappelé et sommé de venir rechercher son crayon.
Depuis, il rêve que les soldats le poursuivent et qu'il ne peut s'échapper. Sa mère se plaint : il n'est plus comme avant. Il est devenu agressif et désobéissant. Jusqu'alors, il avait toujours été un enfant raisonnable et si gentil, tout le monde le disait. Quand il sera grand, il veut devenir pilote d'avion de guerre pour combattre tous les soldats. La maison de cet enfant est située, avec quelques autres, dans un creux de verdure, jardins et oliveraies, entouré de tous côtés par deux colonies, un camp militaire et une base de police israéliens. A l'entrée, les décombres d'une maison rasée…

SAMEDI 24 MARS

Famille à problèmes

Gassan, un enfant de 10 ans, est venu seul nous solliciter dans la rue « pour aller voir sa famille qui a des problèmes ». Et beaucoup de « problèmes » nous sautent aux yeux dès notre entrée : un grand frère handicapé, un père malade, une mère très déprimée qui voudrait que son fils retourne à l'école, afin d'apprendre mais aussi, sûrement, pour le soustraire aux dangers de la rue. Mais Gassan ne veut rien savoir. « Il a peur des soldats », disent ses grands frères.
En échec depuis le début de sa scolarité, Gassan

est fier de nous montrer le grand plateau qu'il met sur sa tête, rempli de sucreries qu'il vend dès le premier appel du muezzin. Il gagne ainsi de l'argent qu'il donne à sa mère. En contrepartie, il fume « comme les grands » et jette quelques pierres sur les voitures de soldats. Venu une fois à la consultation, Gassan parlera uniquement de son cousin qui s'est fait arrêter par les soldats à la maison ; il a été frappé, blessé, Gassan a vu le sang. Il raconte plusieurs fois cette scène. A présent, son cousin est en prison dans un camp. C'est vrai, il a peur des soldats, mais il ne veut pas retourner à l'école.
Le même jour, dans la rue, nous sommes arrêtées par des petites filles, 8 à 10 ans, qui vont à l'école et ont envie de nous raconter leur école fermée, les soldats qui viennent dans l'école, les gaz… Nous parlons aussi de ce qu'elles font à l'école, de ce qu'elles vont faire quand elles seront grandes. « Me tuer », dit l'une d'entre elles.

MERCREDI 28 MARS

Ratissage

La vieille ville est inaccessible. Nous appelons les familles les plus exposées pour prendre de leurs nouvelles. Beaucoup d'angoisse. Durant la nuit, des colons ont fait du « ratissage ». Des magasins et des voitures ont été incendiés, il y a eu des tirs, des balles et des roquettes. Les familles sont restées éveillées, par crainte de ce qui pourrait leur arriver.

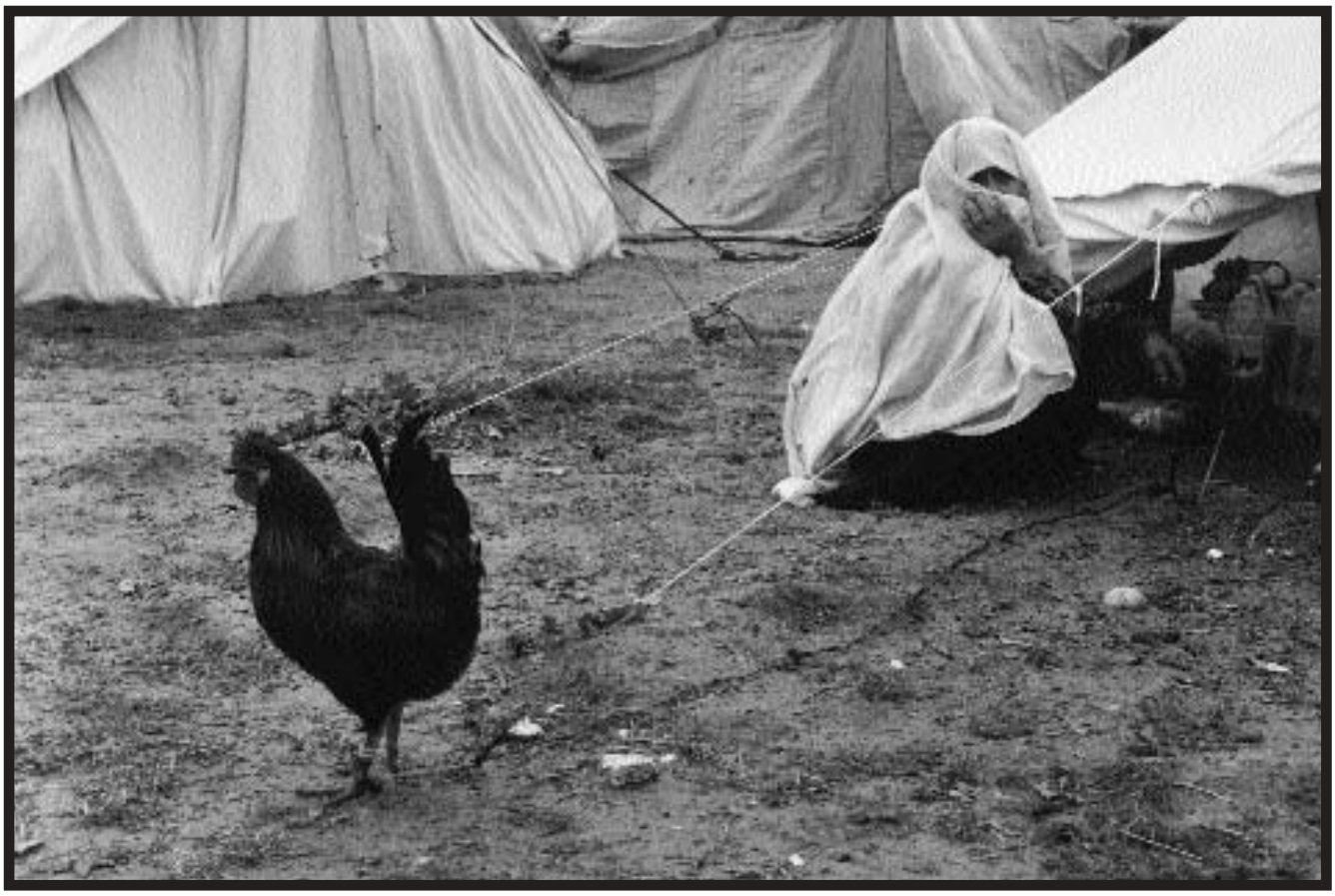
JEUDI 29 MARS

« Sagesse de Dieu »

Pour la deuxième fois, nous nous rendons à domicile voir deux enfants, de 9 ans et demi et 14 ans, ainsi qu'un jeune de 18 ans qui suit un traitement psychiatrique. La plus jeune a des grosses plaques de pelade sur le cuir chevelu et la seconde est devenue récemment énurétique. Le troisième n'a pas encore accepté de nous rencontrer.
L'immeuble mitoyen est habité par des colons, gardés par un impressionnant dispositif militaire. L'appartement où nous nous trouvons est complètement fermé, toutes les fenêtres sont obstruées par ordre des soldats. Une seule pièce permet de voir la lumière du jour, grâce à des ouvertures au plafond, grillagées. La mère résume l'ambiance par un seul mot, le premier qu'elle dit : la torture… Ils n'osent plus sortir, tourner les pages du journal, respirer de crainte de manifester leur présence. Leur seule échappatoire est la télévision, quand l'électricité n'est pas coupée, ce qui est fréquent.
Les filles racontent le récent bombardement à l'école ; elles sont restées plaquées au sol durant une heure et demie, en se tenant par la main. Elles pensaient que les soldats allaient envahir l'école, qu'elles ne reverraient plus leur mère, qu'elles allaient mourir. La plus grande nous dit les harcèlements sur le trajet de l'école, qui lui fait traverser le quartier juif, quand il n'y a pas de couvre-feu ; le jour où un sac de sable est « tombé » du toit juste au moment où elle passait ; le soldat qui lui dit : « Rentre chez toi ou tu feras la une au prochain journal », ce qui signifie qu'elle sera tuée ; les colons qui lui lancent des pierres.
La petite sœur veut étudier et rester la première de sa classe. Elle voudrait devenir médecin. Elle pense à quitter cette école car elle ne peut pas bien étudier, « quoique son devoir lui commande de rester pour la garder ». Elle nous lit un poème de sa composition, où elle demande pourquoi il y a des martyrs, pourquoi des maisons brûlées, pourquoi les femmes pleurent leurs enfants blessés et qu'elle a terminé par : « C'est écrit, c'est la Sagesse de Dieu, mais un jour, nous allons vaincre »…

> ***La vieille ville est inaccessible. Nous appelons les familles exposées. Durant la nuit, il y a eu des incendies, des tirs de balles et de roquettes… Le lendemain, nous reprenons les visites et les consultations.***

Le même jour, dans la vieille ville. Depuis la fin janvier, nous venons régulièrement dans cette famille. Les problèmes sont multiples : économiques, familiaux, éducatifs, le quartier est très souvent exposé aux tirs. L'épouse nous raconte la dernière nuit d'horreur et de frayeur, lorsqu'un des enfants s'est mis à hurler en voyant, de la fenêtre, brûler la maison d'une amie. Les flammes. La fumée. Les cris des gens. Elle avait envie de sortir de la maison pour étouffer et tuer les colons.



Leila avait la malchance d'habiter près de la colonie de Netzarim. Sa maison, ainsi que celles de ses voisins, a été rasée.

31 mars

Dans la nuit, une centaine d'hommes d'unités spéciales de l'armée israélienne capturent au nord de Ramallah six militants palestiniens, dont cinq de la garde personnelle de Yasser Arafat.

« Ce n'est pas juste. C'est parce que je rentre ma colère que je me sens étouffée. » Personne à qui parler, elle pleure pour se soulager. Le père arrive. Il n'était pas là à ce moment, mais il a vu l'incendie, il a crié, crié sa peur, son impuissance, sa colère. Puis il raconte. Il est né en 1967. Il était bébé lors de la « première invasion » (la guerre des Six jours). Sept personnes de la famille ont disparu, tuées ou en prison, il ne sait pas. Depuis son enfance, il entend qu'il faut « faire attention aux Juifs, qui parlent de la paix mais dont le cœur est noir ». Il est nerveux, il frappe et se dispute avec la famille, sa seule consolation est la patience, et la religion. Il aurait voulu construire des avions. Il est mécanicien pour les voitures. Il a exercé beaucoup de métiers. « Si on a un Etat palestinien, on fera le même travail que vous, aller aider les gens. Quand j'étais enfant, mon père m'a fait quitter l'école pour gagner de l'argent pour mes frères. » « C'est comme moi », dit son fils Aïd, qui a 11 ans. Il y a trois mois qu'il a quitté l'école pour vendre des petites choses à manger, gagner quelques shekels. Quelques jours plus tard, Aïd vient seul à la consultation, très loquace et portant une jolie cafetière. Il aimerait retourner à l'école, il espère que je vais décider son père et est venu nous offrir du café. C'était son gagne-pain du jour, qu'il n'est pas question de payer. Cadeau.

Equipe psycho-médicale de MSF à Gaza

MERCREDI 3 JANVIER 2001

DUGIT

Bulldozer, ânes et pommes de terre

Nous sommes allés aujourd'hui dans le nord de la bande de Gaza, près de la colonie de Dugit. Nous trouvons sur la route un barrage militaire palestinien qui hésite à nous laisser passer: un homme a été tué hier. Nous laissons la voiture et continuons à pied. Un chemin nous mène à une maison dont nous hésitons à nous approcher. Elle se trouve en effet à une vingtaine de mètres du grillage de la colonie. A 50 mètres, se trouve un petit avant-poste renforcé qui protège des constructions israéliennes. L'habitant nous avoue qu'il est très dangereux de se trouver là, car les militaires israéliens connaissent chaque personne et repèrent très vite les

étrangers. Nous nous installons dehors, face au poste. Il est si proche que nous entendons les radios. Là, alors que nous discutons, je vois passer une Jeep, puis un soldat qui sort pour nous regarder avec ses jumelles. Il regarde un long moment puis se détourne, jugeant certainement qu'il n'y a aucun danger. Les habitants de cette maison savent très bien qu'ils ne risquent rien tant qu'ils ne s'approchent pas de la colonie et qu'ils ne protestent pas lorsque le bulldozer vient raser leur terre. L'installation d'un nouveau grillage en a réduit la superficie à presque rien.

> ***Le bulldozer est là, à une centaine de mètres. Enorme, entièrement blindé. Il avance et recule en arrachant les arbres.***

Ils nous indiquent ensuite un endroit d'où l'on verra le travail du bulldozer, que l'on entend rouler derrière les arbres. En marchant, nous rencontrons plusieurs agriculteurs dont l'un, très en colère, nous explique qu'ils sont en train de raser ses serres. Tous savent qu'ils vont perdre des années de travail. Nous continuons de marcher et croisons une dame qui nous explique que le bulldozer est en train de passer près de sa maison, que son père est à l'hôpital et qu'elle essaie de lui cacher ce qui se passe. Elle tient un enfant dans ses bras, les larmes lui viennent. Elle a grandi là, travaillé là, connaît chaque arbre qu'elle a « soigné comme un enfant ».

Nous continuons d'avancer sur ce chemin entouré d'arbres. Nous rencontrons un groupe d'agriculteurs qui attend que le bulldozer ait fait son travail. D'habitude, ils viennent travailler ici, mais ils ont été chassés. Ils nous expliquent qu'ils ont été menacés et ont dû abandonner leurs serres. Ils regardent au loin le bulldozer qui ne cesse d'avancer et de reculer.

Nous continuons et tombons sur un homme et une femme tenant chacun un âne attelé à une charrette. Des cagettes de pommes de terre s'y entassent. La dame a les larmes aux yeux. Elle nous dit en criant que tout va disparaître, que les Israéliens ne les ont autorisés qu'à ramasser les légumes restés en surface. L'homme ne dit tout d'abord rien, puis commence à expliquer qu'ils n'ont pas été prévenus, que les puits et leurs pompes sont détruits. La colère monte puis le désespoir, il pleure, frappe son âne et préfère s'en aller.

Nous avançons encore pour atteindre la dernière maison. Le bulldozer est là, à une centaine de mètres. Il est énorme, entièrement blindé. Il avance et recule en arrachant les arbres qui se trouvent sur son chemin. Il nous voit, s'arrête quelques minutes puis reprend son travail de dévastation. Il n'y a aucun soldat, je prends une photo, mais j'ai peur. Tout le monde a peur. Un avion passe le mur du son et c'est la terreur. Un peu plus loin nous voyons des voitures passer. Les IDF construisent une route aux abords de la colonie. Celle-ci ne cesse de s'étendre, des grillages électrifiés apparaissent.

Tous ceux qui travaillent cette terre depuis des dizaines d'années voient leur travail anéanti. Ils assistent impuissants à la destruction de ce qui les nourrissait. Un père nous explique que ce soir, lorsqu'il rentrera et qu'il expliquera à ses enfants qu'il n'y a plus rien, ils pleureront. Il va nous chercher des fraises et nous dit d'en profiter car demain peut-être, il n'y aura plus rien. Nous partons le cœur serré. Lorsque nous reviendrons, le paysage sera bien différent.

SAMEDI 6 JANVIER

DUGIT

« Comme du goudron »

Nous avons essayé ce matin de passer le barrage du carrefour de Netzarim. Les militaires israéliens ouvrent de 9h30 à 11 heures pile. Une première voiture MSF a pu passer et se trouve maintenant à Khan Younis. Nous avons été stoppés alors qu'arrivait notre tour. Nous avons donc rebroussé chemin et travaillé dans le nord de la bande de Gaza. Je suis retourné à l'endroit où nous étions mercredi, là où j'avais pris une photo du bulldozer : la maison n'existe plus. Nous rencontrons la famille qui habite là. Ces personnes nous expliquent ce qu'elles ressentent avec une conscience aiguë de ce qui leur arrive. Elles comprennent ce que la perte d'une terre et d'une maison peut avoir comme effet sur la santé psychique. C'est comme une partie de soi-même qui s'en va. Ils ont grandi là, leur père a soigné chaque arbre. Il ne reste plus rien, si ce n'est un terrain dévasté où gisent des lapins écrasés.

Je demande au propriétaire de la maison, un monsieur de 75 ans qui sort de l'hôpital, comment il se porte. « Comme du goudron », répond-il. Son fils lui donne du Valium pour atténuer le choc. Nous marchons sur une dune où, il y a quelques jours, se trouvait encore sa maison. Il y a là plusieurs personnes qui creusent le sable, cherchant des livres de compte et surtout les 5000 dinars jordaniens (7500 euros) que le père y avait cachés. Il semble sur un nuage, marche doucement, d'un pas hésitant. Je conseille à son fils de diminuer les doses de Valium et de rester près de lui. Il est très inquiet pour son père qui travaille ici depuis

quarante ans et qui se retrouve sans rien d'autre que les vêtements qu'il porte sur lui. De plus, il est difficile pour un homme de cet âge de se trouver maintenant à la charge de ses enfants, alors qu'il a travaillé toute sa vie pour pouvoir être à l'abri du besoin.
Venir et revenir sur le lieu de leur ancienne maison est tout ce qui leur reste. C'est un véritable travail de deuil. Chacun essaie d'accepter ce « nouvel aspect des choses ». Comme les souvenirs qui reviennent, ils retrouvent des objets qui ont appartenu à un moment de leur vie. Un poêle écrasé rappelle à l'un des fils les grillades qu'ils faisaient ici l'été.
Je suis vraiment très inquiet pour les personnes qui vivent près de la colonie de Netzarim. Voilà quatre jours que la plupart d'entre elles ne sont pas sorties de chez elles. Je ne sais pas dans quel état nous allons les retrouver ; leur vie est maintenant un enfer. Les chars ne laissent circuler personne. Ces populations sont inaccessibles, alors qu'elles vivent dans des conditions extrêmement précaires. Il n'y aurait aucun problème de sécurité à laisser circuler une équipe médicale. Il n'y a pas de poste militaire, seul le char est présent, il est donc impossible de discuter.
Je suis très inquiet pour un patient dont la maison se trouve au carrefour, mais je n'ose y aller. Il n'y a là aucune vie. Je ne sais même pas si la famille est encore là, ou si elle est partie en abandonnant ce jeune homme, qui souffre de graves troubles du comportement et qui doit être aujourd'hui dans un état pitoyable.

3 avril
La colonie juive d'Atsmona (Gaza) est touchée par des obus de mortier. Une mère et son bébé sont atteints. Israël envoie hélicoptères et blindés. On dénombre plus de 60 blessés palestiniens.
14 avril
Attaque par le Hezbollah d'une position israélienne dans les hameaux de Chebaa (Liban-Sud) où un soldat israélien est tué.

VENDREDI 12 JANVIER

DEIR EL-BALAH

Deux Intifadas, deux traumatismes

Dans la zone proche de la route qui mène à Gush Katif, un jeune homme a demandé à me voir : il dit qu'il a un problème depuis qu'il s'est fait enlever par les militaires israéliens. Nous nous installons. Il est très nerveux, parle vite, ne cesse de remuer sur sa chaise. Je suspecte un problème plus ancien. Il m'explique qu'il est bédouin, qu'il habite cette région depuis très longtemps, que sa famille possède des terres ici. Je commence l'entretien en lui posant des questions sur son passé, même s'il souhaitait me voir pour un événement récent. Il raconte alors comment, lors de la première Intifada, il allait lancer des cailloux sur les soldats. Il était considéré comme le chef de sa petite bande d'amis. Alors qu'il rentrait chez lui, il trouva un jour une sorte de petite bombe. Intrigué, il est désigné par les autres enfants pour la ramasser. Il a 12 ans. Il tire sur la goupille et l'objet explose. Il s'agit heureusement d'une « bombe à bruit ». Sa main est ensanglantée, il croit que son pouce est coupé. Sous la plaie, il aperçoit l'os et ne le supporte pas. Il s'évanouit dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital. Des agrafes sont posées, le doigt n'est pas coupé, sa main est aujourd'hui en parfait état. Il a pourtant eu très peur et a pensé qu'il allait mourir. Il dit ne pas avoir eu de séquelles suite à cet événement, et avoir repris une vie normale. Je lui demande s'il a fait des cauchemars, il répond par la négative.
J'en viens ensuite à l'événement récent. Sa famille possède une petite maison située sur leur champ, proche de la route de contournement. Il a l'habitude d'y aller le matin et d'y retrouver son frère. Un matin, il trouve la maison fermée. Il appelle son frère qui ne répond pas. Il décide d'escalader le mur. Il pénètre dans la maison et un homme plus fort que lui le plaque au sol et lui attache les mains dans le dos. Il me parle de sa surprise : il a cru qu'il s'agissait de soldats palestiniens, mais en fait c'est l'armée israélienne. Il voit son frère qui est là, assis et ligoté. Il a peur, il pense qu'ils vont le tuer. Après quelques instants, il est emmené dans une Jeep avec un adolescent. Il reçoit quelques coups. Arrivé au poste de l'armée israélienne, on l'interroge et un homme chargé des renseignements vérifie son casier. Il sait qu'il n'est pas fiché, cela le rassure et lui permet de souffler. Puis les soldats le ramènent à la maison et le libèrent, ainsi que l'enfant. Depuis ce jour, il n'est plus le même. Ses amis lui disent qu'il a changé, qu'il parle trop vite. Il nous propose de nous emmener sur les lieux. Nous acceptons car je pense qu'il est utile de retourner là où personne n'ose aller depuis longtemps. Si nous n'étions pas avec lui, nous dit-il, il ne pourrait pas se trouver là. En effet, nous ne pouvons même pas approcher la maison. Tout a été rasé alentour. Nous entendons des tirs, il y a un mirador au loin. Nous faisons demi-tour. Le jeune homme paraît plus calme.
Je lui conseille de diminuer les doses de chloropromazine qu'il prend. Il répond que cela lui fait du bien, lui permet de se calmer. Sinon, il n'arrive pas à se concentrer, alors qu'il doit réviser son baccalauréat. Je lui explique ce qui lui arrive, les symptômes qui se développent après un traumatisme. Il semble comprendre l'utilité de la parole, et que parler permet de se libérer après un choc psychologique.
Ce garçon de 20 ans est très choqué et cumule, à mon avis, deux traumatismes, même si lors du premier il ne s'est pas rendu compte du changement qui s'opérait en lui.

VENDREDI 19 JANVIER

EL MOUNTAR

Ange muet

Je m'étonne de voir une petite fille aux cheveux très blonds. Les hommes de la famille m'expliquent que leur grand-père est d'une famille de blonds, marié avec une Palestinienne au teint mat. Cette famille s'appelle « Malaka », ce qui signifie « ange », et le quartier, proche d'El Mountar, porte le même nom. Cette belle histoire ne rend malheureusement pas compte de ce que vivent les personnes qui habitent ici, dans plusieurs maisons construites les unes à côté des autres, tout près de la « by-pass » (route de contournement) qui relie Netzarim à Karni. Le bulldozer a fait son travail de démolition, il ne reste rien entre la route et les maisons. De l'autre côté de la by-pass se trouve une maison occupée, elle, par les militaires israéliens. Là, vit une famille dont chaque membre doit demander aux soldats la permission de sortir. L'isolement de ces personnes est extrême.

Une jeune fille me raconte qu'elle a perdu sa voix pendant deux jours, après une attaque du char. Ce soir-là, une coupure d'électricité a plongé la maison dans le noir. Tout le monde était couché lorsque le char a tiré sur la maison. La jeune fille me raconte qu'elle a eu très peur de perdre son père. La chambre de celui-ci a en effet été touchée par les balles. Dans la panique, elle a eu le courage de se diriger vers cette chambre et d'aider son père à sortir. Toute la famille est descendue au rez-de-chaussée pour attendre que le jour se lève. C'est à ce moment qu'elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait plus parler. Elle me dit qu'elle avait l'impression de ne plus savoir se servir de ses cordes vocales. C'est quand son père, tandis qu'ils visitent la chambre parsemée d'impacts, lui dit qu'elle lui a sauvé la vie que la voix lui est revenue peu à peu, d'abord des sons, puis des mots. Je lui demande quelle est la première chose qu'elle a dite. Elle me répond : « Ahmdo lelah », Dieu merci.

Une dame âgée (la grand-mère) s'est évanouie lorsque, la nuit précédente, le char s'est approché des maisons. Elle me raconte qu'elle a vécu les deux Intifadas, qu'elle a vu tous les champs être rasés et les militaires israéliens s'installer. Elle n'a jamais eu peur, disant toujours « ce n'est pas grave, nous replanterons ». Pourtant, ce soir-là, les chars se dirigent vers la maison où dorment ses enfants et ses petits-enfants. Elle se trouve à la fenêtre de l'autre maison, crie puis sent que quelque chose sort de son corps. Elle tombe, évanouie. Elle parle calmement, la fatigue et la nervosité se lisent sur son visage et son corps. Elle n'a pas dormi, n'a rien mangé, paraît très faible. Après l'entretien, je lui conseille d'aller s'allonger un peu et de manger quelque chose, sans se forcer.

Dans cette famille, nous rencontrons des enfants qui fabriquent des chars en terre. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces chars sont très bien imités, avec toute une technique qui permet à la tête de pivoter. Il y a une véritable volonté de ressemblance et de maîtrise de la construction. Les enfants sont tout fiers de nous les montrer. Christine, notre médecin, a expliqué aux parents, qui voient cela d'un mauvais œil, que les jeux peuvent permettre aux enfants de s'approprier une situation qui les dépasse.

Cette famille est très touchée par les événements. De plus, sa situation d'isolement augmente l'anxiété et le sentiment d'insécurité. Les soldats sont déjà entrés dans la maison. Tous ont peur de l'occupation et de la destruction des maisons. Il est rare de voir, dans une seule famille, autant de cas de traumatismes.

> ***Des enfants fabriquent des chars en terre, très bien imités, avec une technique qui permet à la tête de pivoter.***

JEUDI 8 FÉVRIER

TUFAH

Un œil pour la cause

Nous avions rencontré Ibrahim pour la première fois à l'hôpital de Khan Younis. Nous avions appris qu'il avait été frappé par les soldats israéliens. Il était alité, souffrant de contusions multiples. Il avait peine à se redresser dans son lit pour nous saluer. Ibrahim n'a plus qu'un seul œil. Il a perdu l'autre lors de la première Intifada. Il nous avait raconté comment il avait été capturé, près du check-point de Tufah. Transporté dans la colonie, il avait été frappé par six soldats, puis relâché et transporté à l'hôpital. Ibrahim nous disait alors qu'il n'avait pas peur et que, dès qu'il irait mieux, il retournerait au check-point.

Aujourd'hui, son discours est bien différent. Ibrahim souffre d'un stress post-traumatique. Il ne fait plus rien de la journée. Il reste au lit, fume et ressasse des idées de vengeance. Il souffre encore des coups qu'il a reçus, mais présente aussi des symptômes liés au traumatisme psychique. Il se sent faible, a des maux de tête. Il nous dit

17 avril
Pour la première fois depuis son retrait en 1994, Tsahal réoccupe des territoires au nord de la bande de Gaza. Des blindés qui avaient pris position à Beit Hanoun se retirent, sous la pression américaine.
18 avril
Les incursions israéliennes se poursuivent malgré tout à Gaza.
21 avril
Rencontre israélo-palestinienne sur la sécurité au point de passage d'Erez. Du côté israélien, on estime que la coopération en matière de sécurité tient toujours.

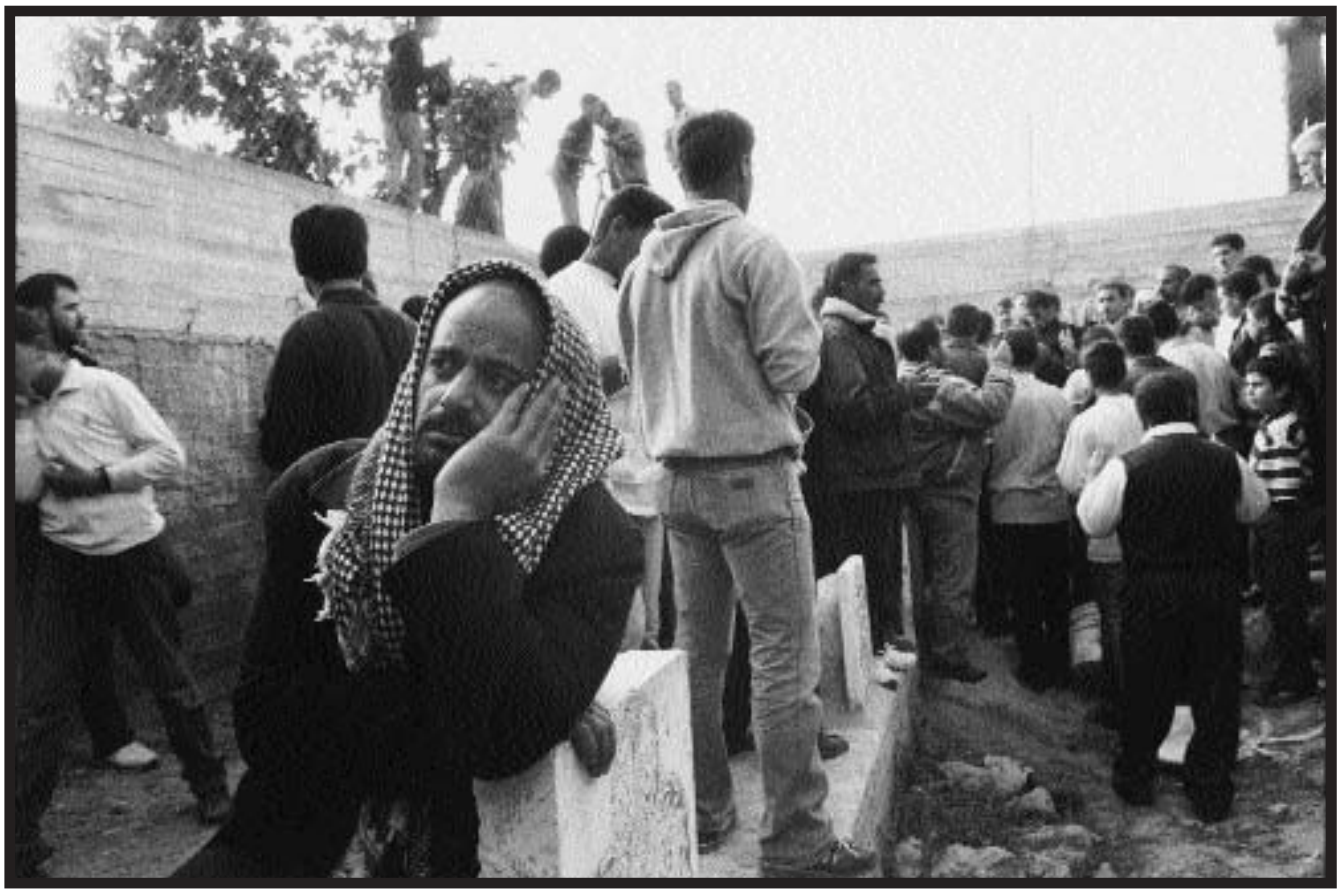
qu'il n'oubliera jamais ceux qui l'ont frappé. Il raconte comment on lui a refusé d'être policier (à cause de son œil), ce qui l'a obligé à travailler dans les colonies et, donc, pour les Israéliens. Il croit que ses amis le considèrent comme un traître. Son sentiment d'injustice se nourrit aussi d'une histoire d'amour qui s'est mal terminée.
Ibrahim ne supporte plus d'entendre parler de blessés ou de personnes battues à la télévision. Des images ne cessent de lui revenir. Il est anxieux et s'énerve facilement. Le soir, il discute avec son groupe d'amis, dont il se sent exclu. Le regard des autres ne cesse de le faire souffrir, et pourtant, aujourd'hui, il rappelle que cet œil qu'il a perdu est un gage de sa fidélité à « la cause ».
A la fin de l'entretien, il semble un peu plus calme et nous demande si nous reviendrons. Cela me rassure un peu. Il y a quelques jours, il est retourné au check-point avec des journalistes. Il s'y est énervé et a voulu se battre avec les soldats. Depuis, il n'est pas retourné là-bas, mais j'ai peur qu'il ne recommence. Il n'espère plus rien de l'avenir et ses amis le renvoient sans cesse à ses complexes.
Rencontré le même jour, Mahmoud a 11 ans et vit à Tufah. Il a reçu une balle en caoutchouc dans la tête. Depuis cet incident, sa mère nous dit qu'il est devenu agressif. Elle a peur qu'il lui arrive quelque chose. Il lui manque en effet un morceau de crâne, et l'on peut voir le sang battre à l'intérieur.
Mahmoud dit qu'il pense souvent à ce qui lui est arrivé. Il me raconte un rêve dans lequel il se trouve pris sous une Jeep israélienne. Un soldat descend de la voiture et lui tire dessus. Un autre de ses amis se fait tirer dessus. Intervient alors un troisième enfant, Ahmed, qui sauve ses deux amis. En faisant cela il reçoit deux balles, une dans le bras, une autre dans la jambe. Ils sont ensuite transportés à l'hôpital où Ahmed restera, alors que Mahmoud pourra sortir. Mahmoud mélange rêve et réalité, il a bien été transporté à l'hôpital Shifa. Ahmed est devenu un véritable héros qui hante ses rêves. Gravement blessé, il est toujours à l'hôpital et en sortira sûrement handicapé. Mahmoud continue de raconter comment les « chebabs » (jeunes combattants) ont lancé des cocktails Molotov alors que quelques colons armés venaient à leur rencontre. Il raconte tout cela sur un ton monocorde, sans presque marquer de pauses. Il vit maintenant dans ce monde plein de souvenirs violents. Des images, des rêves lui rappellent sans cesse ce qu'il a vécu.
Il y a peu de temps, je rencontrais un autre adolescent ayant reçu deux balles, l'une était restée dans son corps au niveau de la hanche. Je l'ai revu aujourd'hui et suis resté très inquiet après avoir entendu sa mère. Il a en effet attrapé un enfant, l'a enfermé dans une pièce et s'est mis à le frapper. Lorsqu'on lui demande pourquoi il a fait cela, il dit qu'il ne sait pas, que l'enfant n'a rien fait. Il ne se contrôle plus. La douleur dans sa jambe est toujours aussi vive. Sa mère nous dit devant lui qu'il sera difficile à marier, qu'avant il allait bien mais que maintenant il est faible et maigre. Je compte le revoir plus longuement et retravailler avec lui ces moments de perte de contrôle durant lesquels il se laisse déborder par la violence.
Ces récits évoquent une violence dont Tufah est pleine. Les tirs ne cessent pas depuis plus de quatre mois. Dans chaque famille, se trouve un blessé ou une personne traumatisée.

SAMEDI 3 MARS

TUFAH

Balles en tête

J'ai rencontré aujourd'hui à Tufah trois personnes blessées par balles, et une autre touchée par une balle en caoutchouc. La mère de Hania m'interpelle dans la rue et me demande de voir sa fille de 14 ans qui, depuis les événements, « n'est plus pareille ». Je ne sais pas encore qu'elle a reçu une balle dans le dos. Hania est alitée. Elle nous sourit beaucoup mais se tord les mains d'anxiété. Au début de chaque entretien, je me présente et demande à l'interprète de se présenter. J'ai une carte du monde qui me permet de montrer où se trouve la France par rapport à la Palestine. Hania ne sait ni lire ni écrire, mais semble comprendre ce que je lui explique. Je lui montre la Palestine, l'Algérie et d'autres grands pays en lui précisant que chaque pays parle une langue particulière. J'essaie ensuite d'expliquer ce qu'est un psychologue. Je lui demande si elle sait pourquoi sa mère m'a demandé de venir la voir.
Elle raconte que la balle qui se trouve encore dans son corps la gêne beaucoup. Aucun médecin n'a pu la retirer. Elle se trouvait devant chez elle lorsqu'une douleur lui a déchiré le corps. Sa sœur lui demande alors ce qui se passe et voit le



Funérailles au cimetière des martyrs d'Hébron, fin avril 2002. Un raid israélien a fait huit morts la veille, dont trois combattants.

sang couler. Elles courent alors toutes les deux vers une ambulance qui ne se trouve pas très loin. Hania passera de l'hôpital de Khan Younis, puis de Gaza, à ceux d'Amman et d'Arabie Saoudite. Tous les médecins refuseront de tenter l'opération et diront qu'elle ne survivra pas. Finalement, un médecin lui dit que la balle joue le rôle de pansement et qu'elle ne doit pas bouger. Hania, qui souhaitait devenir femme au foyer, ne peut plus accomplir de tâches ménagères.

Elle est aujourd'hui très anxieuse. Elle ne supporte plus les bruits de tirs, alors qu'elle dit n'en avoir jamais eu peur auparavant. Ce sentiment la dérange, elle en a honte. Des images de l'événement lui reviennent souvent et l'empêchent de se détendre. Ses amies viennent la voir tous les jours pour la soutenir, mais rien n'est plus comme avant. Je lui demande si c'est parce qu'elle se sent différente. Elle me répond qu'elle ne peut plus jouer, de peur de faire bouger la balle. De plus, elle a maintenant peur de sortir de chez elle. Elle le fait le moins possible. Elle a l'impression que les soldats israéliens pourraient l'atteindre, quel que soit l'endroit où elle se trouve.

J'essaie de revenir avec elle sur son ressenti et les idées qui lui sont venues lorsque les médecins ont annoncé sa mort. Elle a pensé qu'elle n'avait encore rien fait de bien dans sa vie. Tout cela est très pénible pour elle, et je préfère ne pas insister. Hania vit en permanence avec l'idée de sa mort prochaine, au cas où la balle ne jouerait plus son rôle de pansement. Ainsi ne peut-elle plus se passer de ce qui a failli la tuer.

Je rencontre ensuite Farid, 16 ans, à qui je dois expliquer ce qu'est la France, et qui n'a jamais entendu parler de l'Amérique ni de Bill Clinton… Il comprend, se sent en confiance et nous dit qu'il a reçu une balle dans le genou et une autre, dans le bassin, qui est restée là. Farid venait d'Al Mawassi lorsqu'il a été atteint. Il ramassait des tomates pour les colons. Il s'est tout de suite évanoui. C'est à l'hôpital, une heure après son réveil, qu'il apprend qu'il a reçu deux balles. Il est alors très paniqué. Son genou lui fait très mal, il ne peut ni dormir ni marcher. Comme Hania, il sent que son corps n'est plus aussi fort qu'avant. Il n'a plus d'appétit, ne dort plus, ne fait plus de sport, ne travaille plus. Il ne veut plus retourner à Al Mawassi. Il pense que les militaires israéliens ont sa photo et qu'ils vont chercher à le tuer. Il lui arrive même de rêver qu'ils le capturent et lui tirent une balle dans la gorge. Cette idée l'angoisse beaucoup. Je lui fais remar-

Hania a gardé une balle dans le dos. Elle a l'impression que les soldats israéliens pourraient l'atteindre où qu'elle soit.

« Un décor lugubre, martelé par la pluie froide de janvier »

Début 2001, une équipe MSF découvre l'ampleur des destructions après une opération de l'armée israélienne dans un quartier de Rafah.

Après la dernière incursion de l'armée israélienne à Rafah, nous nous sommes rendus dans le quartier de Yebna, et nous avons pu constater l'ampleur des destructions. Une quarantaine de maisons ont été détruites, et plus de deux cents personnes sont désormais sans toit. Hommes, femmes, enfants et vieillards vont planter leurs tentes distribuées par le CICR près de celles de leurs anciens voisins, dont les maisons ont été détruites deux mois plus tôt. L'Autorité palestinienne, exsangue, ne parvient pas à trouver de solution de relogement pour ces familles qui ont tout perdu en l'espace de quelques heures, une situation d'autant plus préoccupante que l'hiver commence, et avec lui le froid et la pluie. Des maisons détruites il ne reste rien. Nous marchons au milieu de décombres.

Au milieu, quelques indices d'un quotidien surpris et brisé : une chaussure ici, un pull là, une casserole, un jouet…

Lorsque nous nous renseignons sur les circonstances du drame, les personnes présentes nous décrivent un scénario qui, bien qu'effrayant, est devenu désormais classique : plusieurs chars surgissent, tirent, et la population paniquée s'enfuit sans pouvoir rien emporter.

Puis les bulldozers de l'armée achèvent la besogne en détruisant les habitations. Quant à tenter de récupérer souvenirs, papiers ou vêtements dans ce qu'il reste de sa maison, il n'en est pas question : « Si, à "trois", tout le monde n'a pas évacué la zone, je tire », menace une voix dans le haut-parleur du mirador voisin.

Deux mois plus tôt, nous avons pu constater que tous les soldats ne sont pas toujours aussi prévenants : deux rafales de M16 tirées au sol, sans sommation, depuis ce même mirador, avaient scindé la cohorte d'indésirables en deux groupes bien distincts, l'un à droite des tirs, l'autre à gauche. Plus question d'y revenir !

Nous prenons donc bien soin de ne pas quitter l'angle mort du mirador, et nous avançons dans ce décor lugubre, martelé par la pluie froide de janvier.

Autour de nous, peu de paroles, des visages graves, quelques regards vides aussi. Un homme nous explique pourquoi les policiers palestiniens présents n'ont pas tiré : « S'ils l'avaient fait, ça aurait été pire », dit-il. Un autre nous montre les restes de sa maison, il n'a maintenant plus rien. Lorsque nous lui demandons s'il a une solution pour lui et sa famille, il lève lentement ses yeux vers le ciel et souffle : « J'attends la pitié de Dieu… »

C'est en silence que nous rejoignons notre voiture garée quelques rues plus loin. En nous faufilant dans les ruelles étroites nous songeons à toutes ces blessures de l'âme qui viennent d'être infligées. Combien s'en sortiront sans trop de dégâts psychologiques ? Et demain, va-t-il faire aussi froid ? Va-t-il encore pleuvoir ? Et les tentes, seront-elles distribuées aujourd'hui ? Nous entrons enfin dans la voiture, le moteur s'ébroue, la pluie fouette le pare-brise. Après quelques secondes de silence nous nous retournons vers notre traducteur : « Ça va ? » Sa pudeur l'oblige à nous sourire tristement, il répond : « Chouaia, chouaia. » (« Un peu, un peu »).

Impossible de récupérer des souvenirs, des papiers ou des objets dans les décombres : depuis un mirador, les soldats menacent de tirer si quelqu'un approche.

quer qu'il ne se souvient de rien puisqu'il s'est évanoui. Il acquiesce, mais a pensé après avoir appris qu'il avait été touché que les soldats avaient voulu le tuer. Comme Hania, il a beaucoup réduit son activité, ne reconnaît plus son corps. Il ne supporte plus la frustration et casse tous les objets qui lui résistent.
La troisième adolescente se nomme Nidal et a reçu une balle caoutchouc dans le crâne. A l'hôpital, le médecin lui a enlevé la balle et a posé des agrafes. Ses amies lui disent qu'elle n'est plus aussi intelligente qu'avant. Elle a en effet beaucoup de mal à se concentrer et ne réussit plus aussi bien à l'école. Elle a l'impression qu'il reste un morceau de métal dans sa tête et ne veut pas faire enlever les agrafes. Elle dit que son crâne va peut-être s'ouvrir. Nidal est psychologiquement moins touchée que ses amis, même si son idée fixe l'empêche de se sentir à l'aise. Je lui propose d'aller chez le médecin et d'accepter l'enlèvement des agrafes.
Ces trois histoires ont en commun le fait que le corps ait été violenté et pénétré. Cette pénétration laisse de véritables séquelles psychologiques qui ont changé le rapport de la personne à son corps. Le corps est devenu fragile et porte en lui cette mort que ces adolescents ont vue de si près.

VENDREDI 23 MARS

GAZA CITY

Jambes tachées

Ahmed est un petit garçon de 11 ans, il fait partie d'une famille dont la maison est occupée par les soldats israéliens. Il nous est amené par sa mère et sa grand-mère car seraient apparues, après une peur violente, des taches cutanées. Il est examiné par Hélène, notre médecin, qui constate en effet une dépigmentation sur les deux tibias, les pieds et une tache ronde sur les fesses.
Il nous raconte alors comment s'est passé l'événement. Ne sachant pas que les militaires israéliens occupaient le toit de la maison de sa grand-mère, il décide de rendre visite à sa famille, afin de leur annoncer que sa mère est de retour après être allée à l'étranger faire opérer sa sœur.
Il emprunte le chemin habituel, passe devant le poste palestinien puis s'approche de la by-pass qu'il doit traverser pour accéder à la maison. En traversant, il se trouve tout à coup pris sous le feu des soldats israéliens. Ahmed raconte en détail qu'il se trouvait à côté d'un poteau électrique mais qu'il n'a pas vu le camouflage se trouvant sur le toit. Je lui demande de me dire exactement ce qu'il a entendu. Je lui mime des bruits de tir qu'il répète : c'est un tir en rafale. Il entend une balle qui lui siffle à l'oreille. Il croit alors qu'il est touché. C'est comme si on lui tirait les cheveux. Ses jambes lui font mal et tremblent. Sa tête est chaude. Il titube et tombe, évanoui. La dernière chose qu'il voit est une couleur orange qui semble envahir son champ visuel.
Durant ce court moment, entre le début des tirs et son évanouissement, Ahmed parle d'une douleur violente dans le dos, « comme si on lui donnait des coups avec des cailloux ».
Il sait ce qu'est une blessure, son frère a été touché à la main. Il sait qu'on peut mourir si on est touché au cœur ou à la tête. Je lui demande s'il sait ce qu'est la mort. Il me répond que oui, « c'est comme quelqu'un qui dort, sauf qu'il reste endormi lorsqu'on essaie de le réveiller ».
Les soldats tiraient au-dessus de sa tête pour lui faire peur. Ahmed ne sait pas s'ils voulaient vraiment le tuer. En se réveillant, il a mal à la tête et aux jambes. Sa grand-mère lui fait des massages. Le lendemain, sa mère se rend compte que ses jambes sont tachées.
– « Qu'est-ce que tu en penses, toi, de ces taches ?
– C'est à cause de la peur.
– Cela t'inquiète ?
– Oui, j'ai peur de mourir.
– De mourir ? Pourquoi ?
– A cause de l'opération.
– Quelle opération ?
– L'opération des taches. »
Ahmed rêve souvent de ce qui s'est passé. Il se revoit approcher de la maison de sa grand-mère et essuyer des tirs. Cela l'empêche de dormir.

DIMANCHE 8 AVRIL

AL MURAGAH

« Comme un animal autour de son piquet »

Au loin, la mosquée d'Al Muragah se dégage. En avançant sur la route, nous apercevons la maison de Ouad, qui y est accolée. Il nous rejoint dans le jardin de ses voisins, au milieu des champs d'orangers. La consultation se tient dans la cour, à l'abri des regards. Nous n'avons pas le droit d'accéder à sa maison, située à proximité de la by-pass menant à Netzarim : le char s'est avancé pour nous le signifier. Seuls lui et ses deux femmes sont autorisés à traverser par un petit chemin tracé au milieu des champs d'orangers ravagés,

22 avril
Un attentat à la bombe près d'un arrêt d'autobus dans le centre de Kfar Saba (Tel-Aviv) fait deux morts et 39 blessés. Le Hamas revendique.
23 avril
Un enfant palestinien est tué dans le sud de la bande de Gaza.
2 mai
Une réunion du cabinet israélien de sécurité, présidée par Ariel Sharon, se tient dans une colonie juive, à Ofra. Dans le même temps, blindés et bulldozers font une incursion nocturne dans le camp de réfugiés de Rafah.

La plage de Gaza, un vendredi de juillet 2001. Elle reste la seule fenêtre ouverte à presque tous les habitants du territoire.

5 mai

Le journal « The Independent » publie des extraits du rapport préliminaire de la commission internationale sur les violences en Israël. Ce rapport demande qu'Israël cesse sa « colonisation » et mette fin à l'usage des balles en caoutchouc.

retournés. Les destructions ont été tellement violentes que l'on a du mal à imaginer qu'il y ait eu ici environ 20 hectares d'orangers (il fallait plus d'une semaine à 40 paires de bras pour récolter les 600 tonnes de la production). Plus personne ne vient cueillir les oranges qui pourrissent paisiblement. Ses terres se trouvent un peu plus loin vers la colonie de Netzarim. Il n'y a plus accès. De toutes les façons qu'irait-il y faire ? Les 3 400 pieds de vignes qui faisaient de lui le plus important propriétaire de la région ont été arrachés.

Après plus de quinze ans de prison en Israël, la privation de liberté que subit à nouveau Ouad n'a plus le même goût. Il tourne autour de sa maison « comme un animal autour de son piquet ». Rien ne lui reste et il vit seulement de l'aide qu'il reçoit de ses frères. Il reconnaît être en prison, mais ce qui lui fait mal par-dessus tout, c'est qu'auparavant sa réussite lui permettait d'aider les membres de sa famille, alors que maintenant il est obligé d'être aidé pour survivre…

La famille de Mohand, elle, s'est installée depuis des années le long de la route qui mène à la colonie de Netzarim. La mère et ses quatre fils vivent là, dans quatre maisons qu'ils ont fait bâtir pour vivre avec leurs familles. Les maisons sont encore debout, alors que l'immeuble voisin a été détruit, comme d'autres du quartier.

Depuis plus de trois mois, les soldats de l'armée israélienne utilisent le toit de la plus haute des maisons comme poste stratégique. Depuis ce temps-là, la vie est devenue difficile. Les allées et venues des chars sur cette route soulèvent une poussière permanente qui s'incruste de toute part. La famille ne trouve d'autre solution que de s'enfermer dans la maison pour se protéger et éviter les problèmes respiratoires. Les vibrations et les bruits produits par ces véhicules lourds provoquent chez les enfants des inquiétudes. Les déplacements entre les maisons se font d'un pas calme, pour ne pas éveiller de doute dans les esprits des soldats. Ceux-ci autorisent les membres de la famille à travailler et à sortir de leur maison. Ils doivent cependant prévenir lorsqu'ils quittent le domicile, et être rentrés avant le milieu de l'après-midi.

Le plus âgé des quatre frères a bien l'impression d'être comme un bouclier humain qui protège les soldats du dessus. Sa femme lutte pour que la famille garde un minimum d'intimité : la porte donnant sur l'escalier reste fermée autant que possible et les soldats sont cantonnés à l'étage supérieur. Les premiers jours, les soldats dormaient dans le même appartement que la famille. La situation est difficile à vivre. Les adultes sont devenus faibles et l'interrogation principale est : « Jusqu'à quand cela va-t-il durer ? »

MARDI 10 AVRIL

JOHOR EL DIQ

Dialogue de sourds

Pour accéder au groupe de maisons qui abrite cette famille nombreuse, nous devons traverser la route qui mène à la colonie de Netzarim. Nous étions déjà venus au mois de mars et l'accès à cette maison est une lutte perpétuelle avec l'armée israélienne qui, officiellement, ne nous refuse jamais l'accès par écrit. Aujourd'hui, bien qu'organisée une semaine à l'avance, la tentative de visite reste infructueuse. Deux Jeeps s'arrêtent le long de la route et nous pouvons établir le contact avec les soldats, qui nous demandent de partir. Après des négociations téléphoniques avec de multiples interlocuteurs, les soldats mettent un terme à notre conversation en nous menaçant de tirer si nous restons dans le no man's land qui se trouve de part et d'autre de la route. Nous rebroussons chemin et attendons des nouvelles de l'armée israélienne, qui ne viendront jamais…

Au-delà de cet épisode malheureux, ce qui est le plus inquiétant, c'est la vie que mène cette famille de trente personnes depuis le mois de décembre. Occupée par une douzaine de soldats, la maison est une position stratégique. De là, le contrôle sur la route est parfait. Seuls les membres de la famille, clairement identifiés, peuvent entrer dans le no man's land. La vie de cette famille est totalement bouleversée. L'eau n'est pas disponible depuis un long moment. Les puits ont été détruits. La pluie est la seule eau qu'ils utilisent. Mais les réserves s'amenuisent et la qualité s'appauvrit. Cette situation est dramatique pour tous les membres de la famille, mais plus particulièrement pour les enfants et le plus âgé des trois frères. Les soldats israéliens le maintiennent prisonnier dans sa propre maison et l'utilisent comme bouclier humain contre d'éventuelles attaques.

MERCREDI 11 AVRIL

TUFAH

Comme un énorme séisme

Nous apprenons par Hélène, notre médecin, alors que nous sommes sur la route, que des destructions ont eu lieu à Tufah. Nous arrivons à Khan Younis, il y a beaucoup de monde. Nous pensions bien trouver quelques maisons détruites, mais rien de pareil. Nous ne reconnaissons plus ce quartier que nous fréquentons depuis plus de quatre mois. Des décombres envahissent les côtés droit et gauche de la route, sur une longueur de 50 mètres. L'endroit semble avoir subi un énorme séisme. Seule une maison dressée au milieu des décombres est restée debout. L'état du rez-de-chaussée indique pourtant qu'elle a été attaquée au bulldozer. Nous ne reconnaissons plus rien. Les trous qui se trouvent sur la façade des maisons encore debout témoignent de la violence des tirs.

Je cherche, très inquiet, la maison d'Abu, que nous suivons depuis plusieurs mois. Peut-être n'a-t-elle pas été touchée. L'interprète et moi marchons sur les moellons qui constituaient les murs des maisons. Nous devons changer de chemin, tant les décombres forment des tas infranchissables. La maison d'Abu est en grande partie détruite. Toute la famille est là, choquée, et regarde les dégâts. La grand-mère nous accueille les yeux humides. Elle reste appuyée contre le seul meuble restant et semble ne pas croire ce qu'elle a sous les yeux. La sœur d'Abu nous reconnaît, elle s'approche de nous en souriant. Rien ne semble être arrivé, elle s'excuse de ne pouvoir nous offrir de chaise. Peut-être est-elle heureuse, après tout, de quitter cette maison devenue un enfer depuis le début de l'Intifada. Je ne sais quoi dire à cette famille qui vient de tout perdre. Par chance, ils ont tous quitté la maison hier, lorsque les tirs ont commencé.

Je cherche, très inquiet, la maison d'Abu, que nous suivons depuis plusieurs mois. Peut-être n'a-t-elle pas été touchée.

Nous cherchons ensuite la maison d'Ahmed, que nous savons parmi les plus proches de la colonie. Nous grimpons sur les décombres et marchons vers l'endroit où nous pensons le trouver. Il n'y a plus ni chemin ni repères. Ahmed est là, assis à terre sous une espèce de petit abri fait d'un tissu tenu par quatre morceaux de bois. Sa maison se trouvait juste à côté. « Par chance », elle n'est détruite qu'à moitié. Il nous accueille avec le même sourire que d'habitude. Il s'anime et trouve, je ne sais où, deux chaises…

Lui aussi a dû s'enfuir hier soir, alors qu'il essaie de résister depuis le début de l'Intifada. Il nous raconte comment deux chars et un hélicoptère ont tiré avec une violence encore jamais atteinte. Puis les bulldozers ont commencé leur travail, cela a duré toute la nuit.

Ahmed avoue qu'il ne croit plus en la paix, lui qui nous tenait des discours si pacifiques, lui dont

la maison est criblée de balles, lui dont le fils est prisonnier en Israël. Il y a un mois, l'armée israélienne lui a interdit de rendre visite à son fils. Pour la première fois je les ai vus, lui et sa femme, abattus. Aucune raison ne leur a été donnée, la Croix-Rouge n'a rien pu faire. C'est la première fois que je sentais céder leur résistance, et perdre l'espoir d'une paix prochaine. Mais Ahmed tient bon et commence à planter une tente là où, cinquante ans plus tôt, réfugié, il avait voulu commencer une vie plus tranquille. A cette époque, la colonie de Neve Dekalim n'était pas encore arrivée au pied de sa maison.

Un homme est en train de planter une tente sur un tas de gravats. Nous nous approchons pour lui parler. Après que je me sois présenté, sa colère s'exprime contre les pays occidentaux « qui laissent les Israéliens faire ce qu'ils veulent, alors que personne n'intervient en notre faveur ». Comme chez beaucoup de Palestiniens, le sentiment d'abandon est très fort. Après avoir retrouvé son calme, il m'explique comment les bulldozers se sont approchés de sa maison. Les chars tiraient sans cesse. Caché dans une chambre avec ses enfants, il a vu l'engin attaquer les pièces du devant. Il nous raconte que des enfants pleuraient dans la maison voisine, au moment où la machine s'est dirigée vers celle-ci.

Je lui demande pourquoi il plante sa tente ici, sur ces décombres, exposée aux tirs. Tufah étant rasée en partie, tout le monde est maintenant exposé aux tirs et, en particulier, les personnes qui se trouvent face à la colonie. « Où vais-je aller ? » me répond-il. Vivre à Tufah dans une maison est déjà très difficile et dangereux. Vivre dans une tente à cet endroit est suicidaire. Tandis que nous parlons, un tir se fait entendre. La foule se met à courir. Lui ne bouge pas. Il en a trop vu et trop entendu.

Nous nous rendons ensuite chez Um Yousouf, dont la petite fille est handicapée. Nous savons qu'elle ne peut s'enfuir rapidement à cause de son bébé et de cette petite fille qui ne peut pas marcher. Et en effet, toute la famille est restée là toute la nuit, terrorisée par les tirs. Les plaques de résine formant le toit se sont fissurées sous l'effet du souffle. Ce soir, Um Yousouf va quitter sa maison, en espérant que les bulldozers ne la détruiront pas. Elle n'y croit pas, elle est résignée et pense que les militaires israéliens n'arrêteront pas. Tous les habitants sont en effet certains d'une chose : l'armée va revenir.

Pour connaître assez bien Tufah, je peux dire que toutes les maisons étaient habitées par des familles nombreuses. Si Gaza est connue pour avoir une des densités de population les plus importantes du monde, Tufah est certainement l'endroit ayant la plus forte densité de la bande de Gaza.

13 mai
Israël défend une politique dure de « liquidation » d'activistes palestiniens et de « croissance naturelle des colonies ».

15 mai
53e anniversaire de la création de l'Etat d'Israël. Quatre Palestiniens qui protestaient sont tués et plus de 200 blessés. En Cisjordanie, une Israélienne est tuée dans sa voiture prise pour cible par des Palestiniens.

18 mai
A Netaya, un kamikaze du Hamas se fait sauter à l'entrée d'un centre commercial. Cinq morts et plus de 70 blessés.

LUNDI 16 AVRIL

RAFAH

Pas le droit d'être faible

Les bulldozers sont arrivés jusqu'à la maison de Tarek. Son état, en effet, ne s'améliore pas. Depuis six mois, il vit avec sa femme et ses sept enfants dans le hangar qui se trouve au rez-de-chaussée de sa maison. Celle-ci fait face au mirador de l'armée israélienne qui se trouve le long de la frontière avec l'Egypte. Criblée de balles, elle est devenue si dangereuse que nous ne pouvons plus y entrer.

Tarek craque. Il s'est énervé, la semaine dernière, jusqu'à s'évanouir et a dû être hospitalisé. Il nous raconte qu'il ne vit plus, qu'il ne supporte plus ces tirs continuels qui hantent ses jours, mais aussi ses nuits. Comment dormir dans ces conditions, et comment dormir lorsque, à tout moment, vos enfants peuvent recevoir une balle ?

Il a bien essayé un jour de partir avec quelques amis passer un peu de temps en dehors de son quartier. Mais le bruit des tirs l'a fait revenir. C'est d'ailleurs ce qui arrive à la plupart des gens qui se trouvent dans ce genre de situation. S'ils arrivent à s'éloigner, les tirs les ramènent. L'inquiétude pour leurs proches, leur maison est plus forte que la peur de mourir.

Tarek voudrait dormir, ne serait-ce qu'une seule nuit. Il se plaint des changements qu'il sent en lui. Avant, il se connaissait comme étant quelqu'un de calme, qui entretenait de bonnes relations avec son voisinage. A présent, il s'énerve facilement, supporte avec peine le bruit que font les enfants, se sent très loin de ses voisins qui, pense-t-il, ne comprennent pas sa situation. Il en est de même, dit-il, de l'Autorité palestinienne qui n'est jamais venue l'encoura-

« Lundi ils sont arrivés à 1 heure du matin… A 4 heures nous sommes revenus. Certains de nos voisins n'avaient plus de maisons. »

ger ou l'aider. Il vit avec un sentiment d'abandon et de danger, qui peu à peu lui prend toutes ses forces.

Aujourd'hui, Tarek est encore sous le choc. Il n'y a plus une seule maison debout à droite de la sienne. Il ne reste qu'une vaste étendue de débris en tous genres. Il nous invite à nous asseoir, il a besoin de parler, d'exprimer ce qui le torture. Ses mains tremblent, tandis qu'il nous raconte comment les bulldozers sont arrivés en pleine nuit. Il n'a alors eu que quelques minutes pour fuir, emmenant sa femme et ses enfants.

Pendant que nous parlons, de nombreux badauds viennent voir ce qui s'est passé cette nuit. Tarek et son voisin cherchent à les faire partir. Ils gardent leur calme, leur disent fermement qu'il n'y a rien à voir, qu'il est dangereux d'être ici. Tarek sait que l'armée israélienne n'hésitera pas à détruire sa maison au moindre incident. Jamais, comme il le dit, il n'a fait de problèmes, jamais personne n'est venu tirer ni même jeter un caillou de chez lui. Tout à coup un groupe de jeunes, l'air résolu, s'approche. Ils sont venus en découdre avec l'armée. Tarek se lève, suivi de son voisin et de sa voisine qui s'arme d'un bâton. Ils sont bien décidés à ne pas laisser faire ces jeunes, ils respectent leur combat, mais ne veulent pas en assumer les conséquences. Tarek doit protéger sa famille et sa maison. Le ton monte, mais les jeunes finissent par faire marche arrière. Tarek revient auprès de nous en s'excusant.

> ***Jamais Tarek n'a fait de problèmes, personne n'a jeté un caillou de chez lui. D'accord pour l'Intifada, mais il doit penser à sa famille.***

Tarek n'a pas conscience du rôle qu'il joue auprès de sa femme et de ses enfants. Il est celui qui permet à cette famille de rester soudée. Sans travail depuis le début de l'Intifada, se sentant incapable d'assurer la sécurité de ses enfants, il se vit comme un mauvais père. Cette maison, qu'il a passé sa vie à construire, ne vaut plus rien aujourd'hui et sera peut-être détruite demain.

C'est un véritable étau qui se referme sur lui. Il ne peut pas se résoudre à quitter sa maison, il se met donc en danger. Il veut la défendre, mais il ne peut pourtant pas laisser faire les jeunes qui veulent s'en prendre à l'armée israélienne. Il ne peut pas travailler, mais il doit pourtant faire vivre sa famille. On comprend qu'il ait tant de difficultés à rester calme. Malgré cet étau qui se referme sur lui, il n'a pas le droit d'être faible.

Mohammad est professeur d'anglais à la retraite. Il est fier d'exhiber ces portraits d'Arafat à quelques mètres de positions israéliennes.

MARDI 17 AVRIL

BEIT HANOUN

« Coupé en deux »

Beit Hanoun est une région qui se trouve au nord de la bande de Gaza, à la frontière avec Israël. Nous nous y étions rendus il y a quelque temps, afin de rendre visite à une famille qui nous avait été signalée par la Croix-Rouge.

Cette nuit, les bombardements ont fait suite à des tirs de mortiers effectués en direction de Sderot (Israël), une ville proche de Beit Hanoun. La famille que nous connaissons habitait à côté de la frontière, a dû fuir à la suite d'une opération militaire israélienne et vit aujourd'hui un peu plus loin, chez un parent.

Le « hajj », chef de la famille, vient à notre rencontre. Il est très ému, paraît choqué. Ses mains tremblent, sa voix est bouleversée. Il nous parle de la nuit qu'il vient de vivre, de la maison qui semblait décoller puis retomber à chaque explosion. Il n'a pas dormi. Il a appris ce matin qu'un jeune du quartier a littéralement été coupé en deux par un missile. Il ne cesse de le répéter, « coupé en deux ».

Il dit que les Israéliens lui ont volé sa terre, sa maison, qu'il n'a plus de dignité. Réfugié, il se rappelle avoir été l'un des premiers à arriver ici. Peu à peu, les Israéliens se sont rapprochés jusqu'à sa maison, dont il est maintenant chassé. Des larmes lui viennent aux yeux.

Je vois ensuite ses petits-enfants, en groupe. Nous parlons de la peur et des rêves. Ibrahim n'était pas là lors de notre première visite ; je lui demande ce qu'il ressent quand il a peur. Il me répond qu'il tremble, que ses jambes lui font mal et qu'aujourd'hui encore la douleur revient lorsqu'il entend des tirs. Rami nous raconte, lui, qu'il a froid et qu'il essaie de se réchauffer en se mettant sous les couvertures. Depuis que l'armée a rasé les abords de sa maison, il fait le même cauchemar : des soldats arrivent avec des chiens qui l'attrapent et déchirent ses habits. Radir, lui, rêve qu'il se trouve dans la maison avec ses frères et sœurs, et que celle-ci est bombardée. La petite Kifah voit les soldats arriver et capturer les hommes (son père et ses oncles) de la famille. Je lui demande d'où lui est venue cette idée. Elle me répond que cela est déjà arrivé, lors de la première Intifada : les soldats se sont introduits dans la maison et ont enfermé les enfants dans une chambre. Ils ont ensuite séparé les hommes et les femmes.

Moaz m'interpelle et me demande pourquoi son frère urine dès qu'il entend des tirs. Assem, qui a 12 ans, est très gêné. J'explique que chacun exprime sa peur à sa façon. Certains tremblent, d'autres ont froid ou ont mal aux jambes et à l'estomac, d'autres enfin urinent. Il n'y a rien d'anormal à cela.

Je demande ensuite aux plus petits s'ils se doutaient que les « grands » pouvaient, eux aussi, avoir si peur. « Oui », me répondent-ils. Tout le monde a peur. Hier surtout. Après le passage des chars et des bulldozers israéliens, nous pensions que les enfants avaient vécu la pire des frayeurs. « Non, disent-ils, les bombardements d'hier soir étaient terribles. » Moaz raconte comment les missiles partaient de l'autre côté de la frontière pour se diriger vers Gaza. Malheureusement, la maison qui les accueille est très isolée et pourrait être une cible facile. Les enfants le savent bien et attendent l'armée israélienne.

Je demande aux enfants comment ils voient l'avenir. Hoacim dit qu'il vaut mieux mourir que voir cela. Il pense que les soldats vont continuer d'avancer, d'arracher les arbres et de détruire les maisons. Moaz préférerait que les Israéliens occupent Gaza. Il pense qu'ainsi ils arrêteraient de tout détruire et de tirer sur tout le monde.

> ***Je demande aux petits s'ils se doutent que les « grands » peuvent avoir si peur : « Oui. »***

Nous pensons que, ce soir, les bombardements vont reprendre. Je le leur dis et demande comment se passe la journée, quand on sait que la nuit sera violente : « Dans la peur, dans l'idée que cette nuit sera peut-être la dernière. »

Après le bombardement de la nuit dernière, nous apprenons que la bande de Gaza est de nouveau coupée en trois. Comme il y a deux mois, la circulation est entravée par l'IDF. Nous nous rendons par la route de la plage à la hauteur de la colonie de Netzarim. La route de la plage ne coupe pas de route israélienne.

Aujourd'hui, peu de monde utilise la plage pour rejoindre la zone du centre. Un enfant s'y est engagé avant notre arrivée, nous en sommes surpris. Les soldats palestiniens nous affirment qu'on peut passer. Que seule la peur retient les gens. Pas à pas, nous avançons. La route est impressionnante de calme. Une ambulance nous double lentement. 400 mètres plus loin, elle s'arrête. Une fois à sa hauteur, nous comprenons pourquoi le passage est physiquement impossible. Les bulldozers sont venus, vers 3 heures du matin, creuser la route en quatre endroits, sur une profondeur de plus d'un mètre. Bloquer la route de la plage est une entrave à la vie des Palestiniens, une punition collective. L'ouverture ou la fermeture de cette route n'influe en rien sur la sécurité de la colonie de Netzarim.

« Si tu veux partir, tu peux partir… »

Rencontre avec une famille qui vit en permanence avec des soldats israéliens postés sur son toit. Malgré les humiliations, le père refuse d'abandonner la maison.

Juillet 2001, au cœur de la bande de Gaza, une maison palestinienne tout près de la colonie juive de Netzarim.

Une famille vit ici, neuf enfants au total dont un nouveau-né, le chef de famille, sa femme et la grand-mère. Depuis plusieurs mois, le toit de leur maison est occupé par des soldats israéliens qui l'ont transformé en poste militaire. La maison surplombe la route de contournement que les colons utilisent pour circuler entre les colonies juives de Gaza. Des filets de camouflage sont tendus sur le toit et des sacs de sable laissent parfois apparaître l'ombre d'un soldat.

De part et d'autre de la maison, ce n'est que désolation. Depuis le début de l'Intifada en septembre 2000, les vergers ont été détruits, les arbres fruitiers qui faisaient la fierté des Palestiniens ont été déracinés, les serres démolies et les maisons des voisins rasées, comme des centaines d'autres dans la bande de Gaza. L'accès à la maison de cette famille palestinienne est devenu quasiment impossible. Il faut passer de nombreux monticules de terre retournée, enjamber les branches des arbres couchés ; un paysage dévasté par les bulldozers de l'armée israélienne. L'équipe médicale de Médecins Sans Frontières n'a pas pu rendre visite à cette famille depuis quatre mois, et ce malgré de nombreuses tentatives. La dernière s'est terminée par des tirs de sommation des soldats israéliens postés sur le toit de la maison. Et l'équipe médicale a été contrainte de partir.

Ce matin, il est 9 heures, l'équipe MSF s'avance une nouvelle fois sur le chemin défoncé. Nous voyons la grand-mère qui vient vers nous et décidons de nous avancer à découvert. Avec un téléphone portable, nous appelons le chef de famille dans la maison pour nous assurer que les soldats ne nous tirent pas dessus. Après quelques minutes d'attente, une Jeep de l'armée s'arrête sur la route qui passe devant la maison. Un soldat nous fait signe d'avancer. Il vérifie nos papiers et contrôle les sacs dans lesquels se trouvent nos médicaments, ainsi que de la nourriture et de l'huile. Il faudra attendre plusieurs minutes avant d'obtenir un accord pour nous laisser poursuivre notre chemin. Quand nous arrivons enfin dans la maison, les soldats nous observent. Mais très vite, les enfants nous entourent. La grand-mère nous embrasse et nous fait entrer dans l'appartement du premier étage. Il y a une agitation étrange. Derrière la porte d'entrée, les soldats qui parlent. A l'intérieur, les enfants qui pleurent, rient, ou nous regardent sans rien dire. La conversation s'engage simplement, sans attendre.

Du jour au lendemain, cette famille palestinienne s'est retrouvée otage des soldats israéliens occupant sa maison. « Quand les soldats sont arrivés, nous n'avons rien pu faire. Un capitaine nous a dit que leur présence avait été décidée pour

des raisons de sécurité. Depuis, nous sommes des boucliers humains. »
La grand-mère nous explique les conditions de vie : « Les soldats ne laissent jouer les enfants dehors qu'à tour de rôle, ils leur font peur et parfois les frappent. Pour entrer dans la maison, nous devons demander l'autorisation. Pour sortir, nous devons demander l'autorisation. Il faut toujours quatre membres de la famille dans la maison. Quand mon fils est autorisé à se rendre à Gaza chercher du ravitaillement, il ne peut revenir qu'avec deux sacs en plastique, pas plus. Nous sommes des prisonniers avec nos enfants. Ce n'est pas une vie. » Alors que la discussion se poursuit, nous entendons les soldats marcher et parler au-dessus de nous.
La mère, une femme qui paraît effacée, prend la parole : « Les soldats nous humilient. Ils jettent leurs ordures du haut du toit ainsi que leurs eaux usées. Il y a une semaine, alors que les enfants jouaient dehors, un sac de sable est tombé du haut du toit. Les enfants ont crié et j'ai cru qu'ils avaient été blessés. Mais les soldats ne m'ont pas laissé sortir pour voir ce qui se passait. » Elle soupire : « La nuit, c'est encore plus terrible. Les soldats frappent contre les murs… les soldats font du bruit et parfois tirent. Alors, la maison tremble. Les enfants pleurent. Il nous est impossible de dormir. »
Malgré les circonstances, cette famille se refuse à abandonner la terre de ses aïeux, quitte à vivre avec des soldats israéliens à l'étage et dans les couloirs. « Les soldats ont tout essayé pour nous faire partir mais je ne suis pas parti », lance fièrement le père. « Ils m'ont dit : "si tu veux partir, tu peux partir…" Vous savez, je ne suis pas un surhomme. J'ai peur, mais la peur de perdre ma maison est plus forte. Le départ c'est la mort, alors si je suis tué, ça n'a pas d'importance. » La mort, il l'a frôlée il y a quelques semaines lorsque des balles ont été tirées dans la pièce où il se trouvait. Il nous montre l'impact de la balle sur la fenêtre. Il assure qu'il s'agissait de tirs de soldats israéliens. Un autre fortin militaire est visible à travers la fenêtre à quelques centaines de mètres de là. La grand-mère raconte qu'ils ont été victimes de nombreux tirs depuis le début de l'Intifada.
Le père se tourne vers la psychologue MSF qu'il connaît et dit : « Vous savez, ce ne sont pas les problèmes matériels qui m'inquiètent, mais notre situation psychique. Les enfants se battent, hurlent et sont agressifs entre eux. Le plus petit pleure quand il doit sortir de la maison. Il a peur des soldats… Nous dormons peu. L'enfermement nous rend tous fous. » Ses yeux sont rouges, il est au bord des larmes. « Moi aussi je suis parfois violent, parfois je veux me jeter sur les soldats… Je n'en peux plus. » La grand-mère nous sert du jus d'oranges. Le père remarque que personne n'a pu avoir accès à la maison, la visite de l'équipe médicale de MSF est la première depuis quatre mois. « C'est important que vous soyez là. On sait que vous essayez de venir et cela nous réconforte. Les enfants ont besoin de vous. Et il faut que vous montriez aux soldats israéliens que nous ne sommes pas oubliés, que des étrangers s'occupent de nous. Tout le monde doit savoir ce qui se passe ici. » Il poursuit : « Je suis chez moi. Mais on m'a volé ma vie et ma dignité. Les soldats disent qu'ils sont là pour protéger les colons. Et moi, qui me protège ? »
Le chef de famille est devenu bien malgré lui un porte-drapeau. « Si nous partons, ils détruiront la maison et cette terre leur appartiendra à jamais », dit-il. « Ma force ? Je la tire de mes souvenirs d'enfance, de mes souvenirs ici. Je refuse que mes enfants me demandent un jour pourquoi je suis parti. »
Pendant qu'il nous parle, la psychologue MSF s'isole avec les enfants et la mère. Le père les voyant sortir conclut : « C'était le paradis ici. Il faut donner une chance à nos enfants, nous avons perdu trop de temps. Israël doit se retirer des territoires palestiniens. »

« Les soldats ne laissent jouer les enfants dehors qu'à tour de rôle, ils leur font peur et parfois les frappent. Pour entrer ou sortir de la maison, nous devons demander l'autorisation. »

L'armée israélienne n'occupe plus la maison de cette famille palestinienne depuis le début du mois de septembre 2001. Les soldats se sont retirés et sont désormais installés dans un fortin en béton, construit de toutes pièces, situé à 50 mètres de là. Les occupants de la maison continuent à vivre exposés, soumis aux représailles et aux vexations. Leurs déplacements hors de chez eux restent limités et sont suspendus à la décision des soldats israéliens. L'équipe MSF continue à leur rendre visite.

Equipe psycho-médicale de MSF à Hébron

SAMEDI 21 JUILLET 2001

Enceinte, bloquée au barrage

En allant rendre visite à une famille, nous constatons que deux soldats empêchaient une femme de passer le poste de contrôle et de poursuivre son chemin. Nous avons attendu pour voir ce qui allait arriver. Nous avons parlé avec la femme. Elle nous a expliqué qu'elle avait un rendez-vous avec le médecin et que les soldats ne la laissaient pas passer.

Nous avons parlé avec les soldats qui nous ont dit qu'il y avait le couvre-feu et qu'aucun Palestinien n'était autorisé à circuler dans les rues. Nous avons expliqué qu'elle allait chez le médecin. Elle a montré sa main aux soldats : elle était très enflée. Après discussion, ils ont finalement laissé passer la femme qui a pu se rendre chez le docteur.

> ***Coupable, avec d'autres ouvriers palestiniens, d'avoir voulu travailler un jour de couvre-feu, il a passé deux jours en prison.***

Nous avons ensuite rendu visite à une femme enceinte depuis plus de huit mois et demi. A 10 heures du soir, elle a commencé à ressentir les contractions. Elle a appelé l'ambulance du Croissant Rouge, à laquelle les soldats du poste de contrôle de Karantina ont refusé l'accès. Ils n'ont pas voulu la laisser traverser et aller chercher la femme. L'ambulance a essayé de rentrer pendant environ une heure. Finalement, la femme a réussi à trouver une voiture et à se rendre à l'hôpital d'Al Ahli. Elle y est allée seule, son mari restant à la maison avec les enfants. Elle a accouché et le bébé est en bonne santé.

MARDI 14 AOÛT

La rage de partir

Je reçois le père et la mère d'une famille de huit enfants qui habite en face de la colonie d'Harcina. Ils viennent me dire au revoir avant de déménager pour Jérusalem. Fréquemment l'objet de tirs, d'incursions de tanks, l'environnement de leur maison, plusieurs fois touchée par les balles, a généré des conséquences graves pour plusieurs d'entre eux : deux jeunes hommes blessés à un an d'intervalle, réaction de stress aigu d'une fille de 14 ans, et arrêt de l'acquisition du langage pour le petit de 2 ans. Je les ai suivis pendant deux mois et il nous aurait fallu poursuivre notre travail. Mais ce qui les pousse à partir, ce sont les difficultés économiques, les mettant encore plus en difficulté que la violence à leur porte, qui pourtant ne les a pas épargnés. Cet homme dit sa colère pendant que sa femme pleure en silence. Ils n'ont pas le choix. Ça fait sept mois qu'il n'y a plus de travail et qu'il est à la maison à s'ennuyer, à ronger son frein, déprimer. C'est très difficile pour lui aussi mais il ne pleure pas. Il parle sur un ton tendu, exacerbé, de tout ce qui le lamine, ses dettes qui augmentent, les humiliations. Il ne peut plus tenir ainsi et fait le choix d'aller vivre à Jérusalem où il sera à cinq minutes de son travail. Son patron lui garde sa place, car il tient à lui. Mais quitter une maison qu'on habite depuis vingt-cinq ans… Quitter une vie… Laisser sa mère ici… Quand il était enfant, lui et sa famille aussi ont dû tout quitter. Il a eu des troubles psychiatriques à ce moment et, depuis, prend des médicaments.

MERCREDI 22 AOÛT

Implosion familiale

Au début de février, j'ai suivi une petite fille de 9 ans qui souffrait alors d'énurésie, de cauchemars et d'anxiété. Elle avait eu plusieurs fois à rentrer précipitamment de l'école, en courant, se cachant, tombant, effrayée par les soldats, les balles qui allaient la blesser, la faire mourir, les gaz lacrymogènes qui comme maman allaient l'étouffer… Lors de la deuxième visite à domicile, je rencontre son père. Il a une mine très triste, abattue. Il me raconte alors que depuis le début de l'Intifada, il a perdu son travail. Avant il allait tous les jours à Qiryat Arb'a où il travaillait dans un restaurant. Cuisinier : c'est son métier. Avant cela, il allait à Jérusalem gagner sa vie pour lui et sa famille de six enfants. Mais un jour de couvre-feu, où il n'a pas pu rentrer à la maison, leur bébé, le premier garçon, est mort. Lui et sa femme ne s'en sont jamais consolés et il ne veut plus s'absenter.

C'est pourquoi il travaillait à côté de chez lui, dans cette colonie où il a des amis, mais où maintenant il est trop dangereux d'aller. Ce sont ses amis qui le lui disent. Ils l'appellent pour prendre de ses nouvelles, mais il ne peut plus les voir. Cela l'affecte beaucoup. Je lui dis mon émotion qui le fait accéder à la sienne : il pleure. Maintenant il a ouvert en bas de la maison une

Cette mère vient d'apprendre la mort de son fils de 23 ans, un militant du Hamas délibérément tué à Hébron par l'armée israélienne.

échoppe de falafels, un commerce minable qui ne lui permet pas de survivre. Les économies s'amenuisent, et il leur faut oublier le projet de construire une maison, qui jusqu'alors leur rendait tolérable la précaire maisonnette qui les abrite (sauf quand il pleut…).

Les mois suivants, j'ai peu rencontré ce papa qui allait à Hébron à la recherche d'un travail plus lucratif que ce maigre commerce. Aujourd'hui, 22 août, il me raconte qu'il a craqué. Il a voulu retourner à Qiryat Arb'a malgré les risques. Il a été arrêté par les soldats israéliens, lui et d'autres ouvriers palestiniens tous coupables d'avoir voulu travailler un jour de couvre-feu. Il a passé deux jours en prison et a dû verser de l'argent pour en sortir – le colon employeur est resté en prison aussi mais un seul jour. Il n'a pas été maltraité mais il ne pouvait pas parler à sa famille. C'est ce qui a été le plus difficile. Il se sent nerveux, anxieux, perdant sa patience avec ses enfants. C'est pour ça qu'il dit qu'il est déprimé, sa mine et son attitude disent les mots qui lui manquent. Il nous demande de passer à la maison voir sa famille et nous presse d'accepter gâteaux secs et jus de fruits avant que nous partions. Sa femme et ses enfants nous racontent l'angoisse de cette nuit et ces deux jours affreux… La petite fille nous dit qu'elle a toujours peur pour son père, peur qu'il soit arrêté par les soldats.

J'ai revu ce garçon de 11 ans venu m'offrir le café qu'il s'était mis à vendre dans la rue pour aider sa famille, et me parler de son envie de retourner à l'école. Il y est retourné malgré les si difficiles conditions de ces dernières semaines, et bien qu'à la maison la situation n'aille pas mieux du tout.

En avril, j'avais parlé pour la première fois avec son père, celui-ci m'avait raconté qu'il s'était mis au travail à l'âge de son fils. Il avait dû se résoudre à être mécanicien de voitures alors que c'est d'avions dont il rêvait. Il m'avait expliqué à ce moment qu'il ne pouvait plus aller à Jérusalem s'approvisionner en pièces méca-

13 juillet
Nouvelle escalade de violences dans les Territoires. Depuis le cessez-le-feu décrété un mois auparavant, en moyenne une personne est tuée par jour.

9 août
17 morts et 90 blessés israéliens à Jérusalem-Ouest : l'attentat-suicide est revendiqué par le Djihad islamique.

Hébron, juin 2001. En plus de l'insécurité due aux tirs et aux bombardements, le principal problème demeure le bouclage et les couvre-feux.

10 août
Incursion des forces spéciales israéliennes à l'intérieur des bureaux de l'Autorité palestinienne.

14 août
Tsahal s'introduit à Jénine, ville sous contrôle palestinien.

27 août
A Ramallah, Abou Ali Moustapha, chef du FPLP (Front populaire de libération de la Palestine) est tué par deux missiles.

niques et que cela devenait difficile de nourrir la maisonnée, deux épouses et neuf enfants. Néanmoins, cette famille ne voulait pas recourir aux associations caritatives et comme disait le père, il gardait patience et confiance. Il voulait croire encore à la paix qui viendrait un jour bien qu'il lui semblât que les Israéliens ne la voulaient pas vraiment. Il continuerait de courber l'échine et, préférant emprunter de l'argent à sa mère, il espérait trouver quelques subsides dans la mise en route d'un petit commerce ambulant de boissons, à laquelle j'avais assisté à la mi-avril. Toute la famille y avait été associée et cette mini-entreprise leur avait alors redonné un peu de gaieté. Je les avais revus de loin en loin, au coin du marché, d'une rue et autour de l'atelier de dessins à la maison.

Il y a deux jours, je suis passé près de chez eux et j'ai rencontré le papa en train de boire un café avec son voisin, dehors. Il a mauvaise mine et l'air désœuvré. Il me happe et m'entraîne à la maison pour voir les dégâts : les vitres, les murs (à l'extérieur comme à l'intérieur), les placards sont criblés de trous, les habits aussi, chaque trou est auréolé de brûlé, il y a eu un début d'incendie.

Avec eux, petits et grands, je suis le trajet des balles à travers les pièces, la chambre parentale qu'ils ont fuie en rampant. Mes doigts s'accrochent sur les morceaux de métal pointus fichés dans les murs. Ce sont des balles qui explosent pour libérer tous ces redoutables miniprojectiles qui tuent et blessent. Ils y ont échappé cette fois, bien qu'un morceau ait atterri dans la pièce refuge où ils s'étaient tous serrés. Les enfants me montrent tous les petits bouts de ferraille qu'ils ont ramassés dedans la maison. Très affectés, encore sous le coup de cette nuit d'enfer, ils sont énervés, excités, se bagarrent entre eux ; les plus petits couinent pendus aux basques d'une des mamans qui, elle-même trop choquée et fatiguée, n'arrive pas à les contenir. La seconde épouse n'en pouvait plus et est partie dans sa famille se reposer.

Le père est très en colère, complètement écœuré. Il était d'accord pour deux Etats et la paix, mais plus maintenant. Il se dit prêt à tout. Cet été, il a arrêté son commerce, la concurrence le rendait complètement improductif. Il s'est résolu à accepter l'aide matérielle proposée mais la Croix-Rouge, qui devait leur apporter de la nourriture la semaine dernière, n'est pas venue. Il n'est pas encore allé au ministère des Affaires sociales pour obtenir l'assurance médicale octroyée aux familles dont les pères ont perdu leur emploi depuis le

début de l'Intifada. Il se sent découragé, impuissant, agressif, à bout… Ce sont ses mots pour dire l'état dépressif dont il souffre. C'est l'implosion familiale aujourd'hui. Assez difficile à supporter, car comment les aider ? Les enfants me demandent de rester un peu encore, de dessiner avec moi, de revenir bientôt si je ne peux pas aujourd'hui. Le père sera là avec eux pour parler un peu. Oui, il aimerait témoigner.

DÉBUT SEPTEMBRE

Plus qu'un toit, un combat

Quitter la maison, la terre, l'essence de son être, après des années de résistance opiniâtre, c'est un renoncement qui équivaut à un suicide. La première fois que j'étais allée visiter cette famille à son domicile, mi-avril, le papa m'avait montré les effets des harcèlements des colons qui passent à côté de chez lui pour se rendre à la synagogue chaque samedi : panneaux solaires cassés, muret de sa propriété éboulé, vitres de la cuisine brisées. Inlassablement, il répare, au prix de maux d'estomac installés de longue date et résistants à tout traitement. « C'est psychologique, me disent les médecins », m'avait-il lui-même dit. Sa femme, qui venait alors d'accoucher de leur troisième enfant, m'avait confié ses peurs et sa lassitude. « Il n'en dort plus. Moi, je n'ose plus aller jouer avec les enfants sur la terrasse, et la petite de 4 ans a peur d'aller à l'école. Elle se plaint d'avoir mal aux jambes, a peur d'aller se coucher, fait des cauchemars. »

En juillet, ce père, venu nous rejoindre à la maison un jour de consultation, nous dit qu'il lui semblait de plus en plus difficile de persister dans son choix de rester coûte que coûte : « C'est de pire en pire. » Il nous raconta cette nuit de septembre 2000, un mois avant l'Intifada, où les soldats avaient envahi la maison pour prendre position sur le toit d'où ils avaient tiré : une nuit de frayeur inoubliable. Après ça, il a commencé à penser quitter la maison. Mais c'est celle de son père. Il est né là. Il ne peut s'y résoudre et ça le tourmente. Il sait que c'est dur pour lui mais surtout pour sa femme et ses enfants. Il multiplie les protections autour de chez lui, accompagne sa fille pour les trajets scolaires, quitte le travail pour passer à la maison… mais il dit sa fatigue que son franc sourire ne masque pas. Il a les yeux rouges, à cause du manque de sommeil et sa nervosité traduit l'anxiété qui lui ronge l'estomac.

Début septembre, après la rentrée des classes, il est revenu nous demander un rendez-vous. Pour conduire sa fille à l'école, nous dit-il, il lui a fallu emprunter un chemin de contournement du poste de contrôle des soldats, qui surveillent les abords de la colonie proche. Il s'est blessé au pied en sautant un mur. Cynique, il dit avec un sourire que la situation n'allait pas durer, le directeur pensant que l'école allait sûrement fermer. Ce même jour sa femme a reçu une pierre lancée par des colons… S'en sont suivies des disputes entre eux. Elle n'en peut plus des bombardements chaque nuit et des harcèlements, qui ne font que croître. Elle veut aller vivre chez ses parents.

Enfin, la nuit dernière, il a pris matelas et couvertures et s'est résolu à aller dormir dans un recoin du magasin de son frère dans la zone non occupée. Trop préoccupé de ce qui pouvait arriver à leur maison, il a fait une réaction allergique à… une piqûre de moustique. Il ne veut plus y retourner. Ce jour-là, le papa de Ranine, qui, pour la première fois aujourd'hui, commence à jouer tout en l'écoutant, me raconte la maison de son enfance, ses grands-parents qui y faisaient des réceptions, toutes les plantes qui étaient la fierté de sa grand-mère… et aussi cette fois où, assis devant la porte, il a physiquement résisté à l'entrée des soldats. Résistance passive et déterminée. Cette maison n'est pas que des murs, c'est un combat. Mais si ça continue à s'aggraver, il quittera. Il n'y a plus de franc sourire sur son visage.

> ***Pour la première fois, le papa de Ranine raconte la maison de son enfance, les réceptions, les plantes qui étaient la fierté de sa grand-mère…***

SAMEDI 8 SEPTEMBRE

Bloquée au barrage

Nous rencontrons les responsables d'un mouvement non violent, créé en 1986. Nous sommes en train de parler des faits quotidiens que nous observons constamment, de nos positions respectives, l'une d'eux depuis une quinzaine d'années, moi depuis huit mois, lorsque je reçois un appel. Une mère est en détresse car elle craint de ne pouvoir rejoindre ses enfants. Elle habite à la frontière de la zone occupée, près du check-point. Elle vit seule avec ses enfants, et jusqu'à maintenant même si ce n'était pas toujours facile, les soldats la laissaient toujours circuler. Mais aujourd'hui, contrairement à l'habitude, ils ne veulent absolument pas la laisser regagner sa maison. Elle travaille en zone palestinienne, où ses enfants vont aussi à l'école. Pour éviter les soldats et leurs sarcasmes, ils ont l'habitude de passer par les toits. Elle craint qu'ils soient rentrés avant elle

et qu'elle ne puisse les rejoindre. Elle est paniquée et demande de l'aide. Heureusement, les enfants n'avaient pas encore regagné le logis, et ils se sont retrouvés – soulagement. Mais n'ont pu accéder à leur maison. Il leur a fallu aller se réfugier chez une sœur dans un village voisin d'Hébron. Ne lui restait que l'inquiétude pour la maison. Cette nuit-là, le magasin mitoyen de cette maison a été incendié. La maison est indemne. La famille y est retournée, mais la mère a peur de s'en absenter et se demande si elle ne ferait pas mieux de quitter son travail. Lorsque nous irons deux jours plus tard chez eux, pour la première fois nous serons contrôlées par les soldats durant la consultation.

29 août
Israël s'empare de plusieurs secteurs de Bet Djala, sous contrôle palestinien depuis 1995. L'incursion est condamnée par la communauté internationale.
4 septembre
Bilan de onze mois d'Al-Aqsa : au moins 554 Palestiniens et 157 Israéliens tués. Vingt-quatre jours plus tard, le 28 septembre, anniversaire de la deuxième Intifada, le bilan est de 629 morts « côté » palestinien et 169 « côté » israélien.

MI-SEPTEMBRE

Pression des soldats

Pour la première fois depuis le début du suivi de sa fille, cette mère vient me consulter au bureau. Je la rencontrais habituellement à la maison, dont la porte d'entrée touche le poste de soldats qui contrôle l'entrée du quartier juif de Babzoaouia. Elle vient me dire qu'elle l'a quittée, ce n'était plus possible d'y vivre. La dernière fois où nous étions allés à sa maison, nous avions ressenti cette tension qui oppresse sa famille. Dans cet immeuble déserté par les voisins, ils sont les seuls maintenant. Toujours à la merci d'une incursion des soldats qui sont installés en bas et viennent encore se poster sur le toit, après l'avoir occupé plusieurs mois, il faut rassurer la famille avant qu'elle n'ouvre la porte. Durant notre visite les enfants allaient et venaient du salon à la fenêtre d'où ils surveillent ce qui se passe en bas. Ce jour-là, un gros bruit de tir et une fugace lueur rouge devant la fenêtre nous avait fait sursauter, et un enfant s'était précipité pour fermer les volets. Ils nous avaient fallu quitter rapidement la zone occupée, comme cela arrive plus souvent depuis ces cinq dernières semaines.
Cette mère seule avec ses enfants rentrait de quelques jours passés chez ses parents à Jérusalem. Les affaires n'étaient pas encore rangées. Tous s'étaient reposés, loin de l'enfer, et étaient à l'évidence plus calmes que lors de notre précédent passage juste à la fin de l'année scolaire. Les enfants vont mieux, disait-elle, mais elle se sent déjà découragée : c'est éprouvant de rentrer, mais toutes les autres familles ont quitté l'immeuble. Si elle s'en va, les colons vont s'installer chez eux. Et puis il y a l'école des enfants. C'était le 27 août.
Le 10 septembre, elle a dû fuir, cela fait quinze jours que les soldats l'empêchent la plupart du temps de sortir. Cela fait quinze jours qu'elle n'a plus le goût de manger, a envie de vomir : elle a peur pour ses enfants. Elle est chez sa sœur mais s'y sent un fardeau. Elle est en train de chercher une autre maison.

MI-SEPTEMBRE

Nouvelle maison, nouvel espoir

Dans cette autre famille près de la colonie de Harcina, je viens depuis trois semaines pour une petite fille de 5 ans qui se réveille en criant, est agitée toute la journée, irascible. C'est depuis qu'elle a vu la destruction de la maison au bulldozer, me raconte la maman, avec dans les bras la petite dernière, âgée d'un mois, que les trois aînés se disputent pour lui faire des baisers et la prendre dans leurs bras. Leur nouvelle maison est située sur une colline, en face d'une colonie, et a fait l'objet d'offres d'achat qu'ils ont déclinées. Maintenant elle fait l'objet de tirs…
Cette terre est celle de leurs deux familles, les parents habitent non loin de chez eux, les grands-parents aussi. Eux sont nés là, y ont grandi et y ont construit eux-mêmes avec leurs enfants leur première maison. Celle-ci n'est plus qu'un tas de gravats, sur lesquels j'ai marché pour arriver jusqu'à eux. Le chemin d'accès est fermé par un monticule de terre.
La maman me raconte que le jour de sa destruction, alors que le jardin – arbres et cultures – venait d'être rasé, elle a été battue par les soldats, emmenée à l'hôpital, d'où elle s'est échappée en courant pour revenir à la maison… qu'elle a trouvée anéantie. Son mari avait été emprisonné, les enfants pris en charge par la famille. La petite de 2 ans voulait mourir, brûler ses habits. Elle est restée longtemps perturbée et a été suivie par un médecin pour des problèmes de nutrition.
« Moi aussi, quand j'avais 7 ans, l'âge de ma fille aînée, j'ai vu l'explosion de la maison de mes parents, c'était en 1967. C'est depuis cet âge que je me bats : j'ai reconstruit la maison avec mes frères. C'est aussi à partir de là que j'ai commencé à tout faire comme les hommes et à fumer. Il y a un an, quand notre première maison a été démolie, nous sommes restés quatre mois dans une tente avec mon mari, là sur notre terre. Et nous avons construit celle-ci avec les enfants. »
En Palestine c'est toute la famille, du plus petit au plus grand, qui construit ensemble la maison ; c'est autour d'elle que la famille s'organise et se structure. « Cette nouvelle maison est celle de

l'espoir », dit le père. Mais tous les jours, ils parlent de ces drames, que les incursions fréquentes des soldats ne peuvent faire oublier. Dernière menace en date : le toit pourrait être transformé en base militaire, l'habitation occupant une place stratégique. De nombreuses associations étrangères les aident et un avocat du mouvement israélien « Peace Now » défend leurs droits. Tous les jours, les enfants voient les décombres de leur première maison. L'aîné se rappelle les bons moments qu'ils ont vécus là. Ils continuent de mettre de l'eau sur des plantes qui datent de cette époque, près des gravats. La famille, rassemblée autour du « rayon de soleil » qu'est la petite dernière, continue de résister.

OCTOBRE

Tirs sur la consultation

Au retour de mes vacances début août, j'ai retrouvé mon bureau de consultation criblé de balles. Quinze impacts dans la vitre côté Ouest, de laquelle je me régalais des soleils couchants, profitant de leurs lueurs apaisantes. Difficile de quitter cet endroit, et j'ai espéré quelque temps rester, pensant que cette rafale de balles venues d'une maison nouvellement occupée par l'armée israélienne n'était qu'un accident, arrivé la nuit, en dehors du temps de travail. Mais il y a une quinzaine de jours, de nouveaux tirs l'ont atteinte et ont obligé sa fermeture. Le havre de paix où patientes et patients me disaient trouver une bouffée d'oxygène n'est plus.

Equipe psycho-médicale de MSF à Gaza

LUNDI 13 AOÛT 2001

BEIT LAYIA

Prison à ciel ouvert

Nous avons visité la zone dénommée Seafa, au nord de la bande de Gaza, entre les colonies de Dugit et d'Elie Sinai. Depuis le mois de juin, les habitants de ce secteur sont complètement coupés du reste de la région. Avant l'Intifada, il y avait là 125 familles, soit plus de 600 personnes. La terre et les maisons ayant été détruites, de nombreux habitants sont partis. Depuis l'encerclement de la zone, la vie y est devenue impossible. L'armée israélienne a créé une enclave. Nous avons déjà essayé de visiter cette région, mais pour des « raisons de sécurité », l'armée ne nous a pas laissés y aller.

Cette terre de 2 km² est maintenant entourée de dunes de sable créées par des bulldozers et garnies de fils barbelés. A l'entrée de la zone ont été installés une tour, un détecteur de métal et une porte. Pendant une heure chaque jour, l'armée israélienne ouvre le point de contrôle. Mais parfois, elle ne l'ouvre pas. Il est devenu impossible pour quiconque ayant un emploi en ville de sortir de chez lui le matin et d'arriver à l'heure au travail. La plupart des personnes dans cette situation ont dû partir pour être en mesure de remplir leurs engagements.

Il est devenu impossible, quand on a un emploi en ville, d'arriver à l'heure.

La zone compte surtout des paysans ; le sol est bon mais il est difficile de trouver du carburant pour faire fonctionner la pompe d'irrigation : il est devenu impossible d'amener un camion-citerne. Même si les fruits et légumes sont cultivés dans de bonnes conditions, ils peuvent rester entreposés au point de contrôle pendant plusieurs jours. Nombreux sont ceux qui ont arrêté de récolter les fruits. Comment payer les ouvriers nécessaires à ce travail si l'on ne peut pas sortir les produits de la zone ?

Ce qui vaut pour les marchandises vaut aussi pour les écoliers. Dans quelques jours, l'école va reprendre. La plupart des familles ont décidé d'envoyer leurs enfants chez un membre de la famille vivant en dehors de la région.

Hier, les Palestiniens ont finalement reconstruit la route détruite par l'armée israélienne, avec un bulldozer qu'on les avait autorisés à faire entrer dans la zone. L'accès aux structures médicales est un problème majeur. De temps à autre, un groupe de médecins du ministère de la Santé vient faire une tournée dans la zone, comme nous le faisons. En cas d'urgence, les patients doivent surmonter d'immenses obstacles pour quitter cet endroit.

MERCREDI 15 AOÛT

GAZA

Les soldats, partis !

A notre grande surprise, alors que nous avançons dans le chemin qui conduit à une maison de la région de Murlaga que nous connaissons bien, occupée par des soldats israéliens depuis de longs mois, la rumeur ap-

prise la vieille au hasard d'une rencontre se révèle véridique : les militaires ont quitté le toit !
La famille est enfin libérée de la présence des soldats, des contraintes quotidiennes et vexatoires.
A notre arrivée la famille nous attend devant la maison, l'atmosphère a changé… Ils sont tous là ! Profitant pour la première fois depuis de longs mois de l'espace devant la maison, ils nous accueillent, se réjouissent de cette évolution dans leur situation.
Quelques jours plus tard, la grand-mère de la famille nous rend visite au bureau de Gaza. Elle nous explique que la famille vit maintenant une situation différente. Certes, les soldats ne sont plus sur le toit mais la situation est maintenant peut-être plus dangereuse. Le poste israélien constitue une menace certaine. Les interrogations se multiplient parmi les membres de la famille. « Est-ce qu'ils vont nous tirer dessus lorsque nous traverserons la route ? » « La construction de cette tour aura-t-elle pour conséquence la destruction de la maison ? »

MARDI 11 SEPTEMBRE

RAFAH

Rester, c'est résister

La visite que nous faisons à Rafah (dans le quartier Salah'edine) s'inscrit dans le cadre direct de notre action de témoignage. Avec deux journalistes nous rendons visite à Ibrahim et sa famille. Ils sont intéressés par les aspects psychologiques des souffrances du peuple palestinien. La maison est juste en face du poste israélien qui surveille la frontière entre l'Egypte et la Palestine.
Comme toutes les personnes qui se sont aventurées au bout de la rue Salah'edine, face à l'immensité du chaos et de la mer de ruines, mes compagnons du jour s'inquiètent. Autour d'un café, ils demandent : « Pourquoi est-ce que vous restez ici ? » La réponse d'Ibrahim est limpide : « Je ne sais pas où aller, je n'ai pas d'autre maison. » Alors que nous visitons la maison, les tirs commencent.

Ayant perdu leurs biens, des familles ont fui un peu plus loin, mais c'est sûrement à l'intérieur de la prochaine zone de destruction…

Nous allons aussi visiter Mohammed, que nous appelons tendrement le « prof d'anglais », eu égard à son passé d'enseignant. La discussion tourne toujours autour des événements qui ont commencé depuis bientôt un an. Ils ne peuvent rien changer à la situation. Seule leur reste la détermination à rester ici, debout face à la menace. Acte de résistance suprême qui consiste à poursuivre sa vie le plus dignement possible.
Comme nous rejoignons la voiture, des jeunes remontent la rue visiblement déterminés à mener une action contre le poste israélien. De sa fenêtre, un voisin les interpelle et leur interdit de s'aventurer plus avant. Les gens de la rue savent bien que ces actions isolées provoquent de nouveaux tirs en direction de leurs maisons et de leurs familles.

SAMEDI 6 OCTOBRE

RAFAH

Destructions à la frontière

Depuis la destruction survenue dans la nuit du 27 au 28 septembre, c'est la première fois que je retourne voir Ibrahim et sa famille, dans le quartier Salah'edine. Habitant depuis le début tout près des affrontements, Ibrahim se doutait bien que cela finirait par arriver.
Au milieu de la nuit, les tanks ont ouvert le feu, tout le monde a fui. Réfugiés à quelques dizaines de mètres de là, tous se trouvent dans l'attente. « L'explosion a été terrible », raconte Ibrahim. La maison voisine à la sienne s'est totalement effondrée, le squelette de la sienne résiste encore. Les murs du rez-de-chaussée ont disparu et laissent apparaître seulement les piliers de soutènement. Au-dessus, les murs sont fissurés, des pans entiers sont tombés. Les portes de la maison ont volé plusieurs mètres plus loin.
Dans cette destruction, un homme qui n'avait pas eu le temps de s'enfuir a été projeté à l'intérieur de la maison du voisin. La vision de ce corps est traumatisante pour ce dernier, le premier à le découvrir. Seul ses vêtements permettent de reconnaître cet homme avec certitude, tant son corps est méconnaissable.
Les familles ont fui, quitté les lieux pour se réfugier un peu plus loin dans la même rue. A un distance plus grande de la position israélienne, mais encore trop près de la frontière, et certainement à l'intérieur de la zone des prochaines destructions.
Les familles souhaitent partir, quitter cette zone de désolation quotidienne, s'éloigner du fracas des tirs et des mouvements des chars.

Rue Salah'edine, à Jérusalem : la guerre n'est pas meurtrière que pour les corps, elle tue aussi l'espoir, les projets professionnels, les idées de mariage…

COMMUNIQUÉS DE PRESSE MSF

Les civils palestiniens pris au piège, MSF maintient ses missions

PARIS, le 15 décembre 2001 – Les médecins et les psychologues MSF présents sur le terrain constatent l'augmentation du nombre de familles palestiniennes exposées à la violence et qui n'ont pas accès à un suivi médical régulier. L'isolement et les violences quotidiennes engendrent chez les adultes comme chez les enfants des syndromes dépressifs et des chocs post-traumatiques.

La réalité quotidienne des populations civiles confrontées à la violence est très préoccupante. Les obstacles à l'accès au soin sont de plus en plus nombreux. En raison des limitations de mouvements imposées pour des raisons de sécurité par l'armée israélienne, il est le plus souvent impossible pour certaines familles de se rendre dans les structures médicales palestiniennes ou d'avoir accès à un médecin. Le personnel de santé palestinien rencontre lui aussi des difficultés importantes pour avoir accès aux structures médicales ; et les ambulances ne peuvent pas circuler librement. Ces derniers jours, les opérations militaires menées par l'armée israélienne dans les « zones A » (en principe sous le contrôle exclusif de l'Autorité palestinienne), à Ramallah, Jénine, Naplouse, Tulkarem, Qalquilya, Hébron et Bethléem, sont d'une extrême violence. On constate un accroissement des troubles physiologiques et psychologiques déjà patents depuis 14 mois : accentuation des pathologies chroniques ou antérieures par le stress, états dépressifs aigus, colères, angoisses, troubles du sommeil ou de l'alimentation. La poursuite des violences exercées et le climat de terreur génèrent des états de stress et de peur panique très intenses, conduisant incontestablement à une accumulation des traumatismes et en un éternel recommencement du traitement thérapeutique. Cette terreur s'exprime principalement de nuit, dans les maisons qui se trouvent en bordure des colonies juives ou des routes exclusivement utilisées par les colons. Sous des prétextes sécuritaires, des quartiers entiers sont criblés de balles puis méthodiquement passés au bulldozer. Les familles qui refusent de partir se retrouvent enclavées, limitées dans leurs mouvements, coupées de leur réseau social. Leur préoccupation au jour le jour est de savoir quand viendra leur tour…

MSF s'inquiète de la dégradation permanente des conditions de vie des familles palestiniennes dans les zones de Cisjordanie ou de la bande de Gaza les plus exposées aux violences. Cette aggravation, liée à la durée, la récurrence et la radicalisation du conflit, ajoute au sentiment d'insécurité de ces familles et à leur désespoir.

Quarante maisons détruites à Yebna, MSF se rend aux côtés des sinistrés

JÉRUSALEM, le 10 janvier 2002 – Suite à la dernière incursion de l'armée israélienne à Rafah dans le sud de la Bande de Gaza, l'équipe d'intervention en psychologie d'urgence de MSF s'est rendue au block « O » du quartier de Yebna et n'a pu que constater l'ampleur des destructions de ce jour. Une quarantaine de maisons ont été détruites et plus de deux cents personnes sont désormais sans toit. Hommes, femmes, enfants et vieillards viendront planter leurs tentes distribuées par le CICR près de celles de leurs anciens voisins dont les maisons ont été détruites deux mois plus tôt. L'Autorité palestinienne exsangue ne parvient pas à trouver de solution de relogement pour ces familles qui ont tout perdu en l'espace de quelques heures, une situation d'autant plus préoccupante que l'hiver débute, sous le froid et la pluie.

Des maisons détruites il ne reste rien. Quelques indices d'un quotidien surpris et brisé : une chaussure ici, un pull là, une casserole, un jouet… Lorsque nous nous renseignons sur les circonstances du drame, les personnes présentes décrivent un scénario qui, bien qu'effrayant, est devenu désormais classique : plusieurs chars surgissent, tirent ; la population paniquée s'enfuit sans pouvoir rien emporter. Puis les bulldozers de l'armée achèvent la besogne en détruisant les habitations. Quant à tenter de récupérer souvenirs, papiers ou vêtements, il n'en est pas question : « Si à trois tout le monde n'a pas évacué la zone, je tire », a dit le haut-parleur du mirador voisin.

En condamnant cet acte de destruction massive de maisons de civils en cette période d'hiver, MSF, présente à Gaza depuis le début de l'Intifada Al-Aqsa, s'inquiète des conséquences médicales et psychologiques pour les familles touchées par cet acte. Des stress post-traumatiques, des troubles dépressifs, des troubles phobiques sont à craindre. L'équipe conjointe psycho-médicale de MSF intervient actuellement pour aider ces deux cents personnes à mieux surmonter cette catastrophe.

MSF condamne les attaques israéliennes contre les services médicaux

JÉRUSALEM, le 11 mars 2002 – Depuis novembre 2000, MSF intervient dans deux programmes de soins médicaux et psychologiques dans les territoires autonomes palestiniens de Cisjordanie et Gaza. Ces programmes de soins sont destinés aux personnes habitant les régions les plus exposées aux violences, notamment celles vivant à proximité des points de confrontation, des installations de l'armée et des colonies israéliennes. Depuis début mars 2002, nous assistons à une escalade sans précédent de la violence. Ces derniers jours ont été les plus meurtriers en 14 années. Les attaques des forces de défense israéliennes contre les territoires autonomes palestiniens continuent et s'amplifient.

La première semaine du mois de mars a vu le décès de près de 100 Palestiniens, dont des civils et des enfants, tués lors de raids aériens et d'invasions par chars des camps de réfugiés autour de Jénine, Naplouse, Tulkarem, Bethléem et Gaza. Des tirs soutenus de mitraillettes et de tanks ont également bombardé la ville d'Hébron, dans laquelle l'équipe médicale de MSF réside et travaille. Les services de secours d'urgence et le personnel de santé sont eux aussi attaqués et ne peuvent, de ce fait, apporter les soins d'urgence aux blessés. Les dernières victimes sont le chef des services d'urgences de Jénine, une infirmière des Nations unies à Tulkarem, un ambulancier, un secouriste et un travailleur médical à Gaza. Plusieurs ambulances ont été écrasées, aplaties et la cible de tirs lors de ces attaques. Au cours des 17 derniers mois, l'armée israélienne a tué 15 membres du personnel médical et blessé de nombreux autres. L'hôpital Al-Mezzan d'Hébron a été la cible de bombardements soutenus. Le département de pathologie et la cafétéria des patients ont été endommagés. Ces attaques sont très alarmantes et révèlent un non-respect évident du droit international.

La Convention de Genève et le droit humanitaire international protègent expressément les services médicaux ainsi que les blessés durant les conflits. Les parties belligérantes sont tenues de fournir des soins aux blessés et de faciliter un accès sécurisé au personnel médical. En conséquence, MSF condamne ces attaques et demande aux autorités israéliennes de prendre des mesures immédiates pour la protection du personnel médical, lui assurant l'accès aux blessés ainsi qu'aux plus démunis.

MSF dénonce les contrôles de ses équipes par des milices armées

JÉRUSALEM, le 4 avril 2002 – L'obstruction à l'aide médicale auprès des civils palestiniens dans les territoires occupés a atteint un degré alarmant. A l'heure où de simples Palestiniens sont soumis à la plus intense pression militaire, MSF a fait l'objet de sévères restrictions sur ses tentatives d'atteindre les familles les plus isolées. Même à Hébron et dans la bande de Gaza, où MSF travaille et où l'armée ne concentre pas ses attaques, l'accès aux soins médicaux est sérieusement menacé.

Un incident particulièrement perturbant s'est déroulé le matin du 2 avril: une équipe de MSF (composée d'un médecin, d'un traducteur et d'un conducteur) s'est rendue à Um Amer, un village du district d'Hébron, pour faire des consultations médicales auprès de familles palestiniennes vivant dans des régions reculées. La voiture MSF était clairement identifiée avec des autocollants et un drapeau. Chacun des membres de l'équipe portait un gilet MSF. En route, l'équipe a rencontré deux check-points militaires et a reçu l'autorisation de poursuivre son chemin après avoir montré les cartes d'identification MSF. Le troisième check-point a impliqué 3 soldats israéliens qui ont bondi de derrière des arbres et forcé la voiture à stopper sous la menace de leurs armes. Ce n'est qu'après avoir clairement expliqué le but médical de notre mission que la voiture fut autorisée à repartir. A l'approche du village d'Um Amer, la voiture a été à nouveau arrêtée par deux hommes en civil armés de fusils automatiques. Ceux-ci, qui ne portaient aucun signe distinctif, étaient visiblement des gardes de la colonie de peuplement voisine. Pendant la vérification des pièces d'identité, ils ont confisqué les clefs de la voiture. L'équipe a ainsi été retenue pendant plus d'une demi-heure, sans que ne lui soit fournie la moindre explication. Ce dernier incident illustre les entraves continuelles au travail de nos équipes, qui s'efforcent d'exercer leur droit d'accéder librement à la population civile. Il est aussi en contradiction totale avec les garanties offertes à nos équipes par l'armée israélienne quant à la liberté de mouvement des équipes MSF travaillant dans les territoires occupés. Nous avions demandé, par le passé, le droit de pouvoir circuler librement dans le cadre de notre pratique médicale et ce droit nous avait été concédé. La situation s'étant largement dégradée, nous ne sommes plus assurés de la validité des engagements pris. Même lorsque nous recevons une autorisation, le droit de passage nous est de plus en plus régulièrement renié.

MSF considère ceci comme une violation de notre droit d'accéder aux victimes de ce conflit comme elle est aussi une violation du droit des civils d'accéder aux centres de santé. MSF est préoccupée par l'indifférence qu'affiche l'armée israélienne dans ce genre de situations. Ceci inclut non seulement l'attitude des soldats israéliens aux check-points, mais aussi le fait que l'armée israélienne autorise des milices indépendantes et armées à interférer, comme bon leur semble, dans notre travail.

Allemagne
Ärzte Ohne Grenzen
Am Köllnischen Park 1, 10179 Berlin
Tél. : + 49 (30) 22 33 77 00
Fax : + 49 (30) 22 33 77 88
www.aerzte-ohne-grenzen.de

Australie
Doctors Without Borders
Suite C, Level 1, 263 Broadway
Glebe, NSW 2037
Adresse postale :
PO Box 847, Broadway, NSW 2007
Tél. : + 61 (2) 9552 4933
Fax : + 61 (2) 9552 6539
www.msf.org.au

Autriche
Ärzte Ohne Grenzen
Josefstädter Straße, 19, PO Box 53
A-1082 Wien
Tél. : + 43 (1) 409 72 76
Fax : + 43 (1) 409 72 76-40
www.msf.at

Belgique
Médecins Sans Frontières /
Artsen Zonder Grenzen
Rue Dupré 94 / Dupréstraat 94
1090 Jette, Bruxelles / Brussels
Tél. : + 32 (2) 474 74 74
Fax : + 32 (2) 474 75 75
www.msf.be / www.azg.be

Canada
Médecins Sans Frontières /
Doctors Without Borders
720 Spadina Avenue, Suite 402
Toronto, Ontario, M5S 2T9
Tél. : + 1 (416) 964 0619
Fax : + 1 (416) 963 8707
www.msf.ca

Danemark
Læger Uden Grænser
Bernstorffsvej 20, 2900 Hellerup
Tél. : + 45 (39) 62 63 01
Fax : + 45 (39) 62 61 04
www.msf.dk

Emirats-Arabes-Unis
Médecins Sans Frontières
PO Box 47226, Abu Dhabi
Tél. : + 971 (2) 6317 645
Fax : + 971 (2) 6215 059
www.msfuae.ae

Espagne
Médicos Sin Fronteras
Nou de la Rambla, 26
08001 Barcelona
Tél. : + 34 (93)3 046 100
Fax : + 34 (93)3 046 102
www.msf.es

Etats-Unis
Doctors Without Borders
6 East 39th Street, 8th Floor
New York, NY 10016
Tél. : + 1 (212) 679 6800
Fax : + 1 (212) 679 7016
www.doctorswithoutborders.org

France
Médecins Sans Frontières
8, rue Saint-Sabin
75544 Paris Cedex 11
Tél. : + 33 (1) 40 21 29 29
Fax : + 33 (1) 48 06 68 68
www.paris.msf.org

Honk Kong
Médecins Sans Frontières
Shop 5B Laichikok Bay Garden
272 Lai King Hill Road, Kowloon
Tél. : + 852 23 38 82 77
Fax : + 852 23 04 60 81
www.msf.org.hk

Italie
Medici Senza Frontiere
Via Volturno 58, 00185 Roma
Tél. : + 39 (0) 644 86 921
Fax : + 39 (0) 644 86 9220
www.msf.it

Japon
Médecins Sans Frontières
Takadanobaba 3-28-1
Shinjuku-ku, Tokyo 169-0075
Tél. : + 81 (3) 3366 8571
Fax : + 81 (3) 3366 8573
www.japan.msf.org

Luxembourg
Médecins Sans Frontières
70, rue de Gasperic, L-1617
Tél. : + 352 33 25 15
Fax : + 352 33 51 33
www.msf.lu

Norvège
Leger Uten Grenser
Rådhusgaten 30 A, O151 Oslo
Tél. : + 47 23 31 66 00
Fax : + 47 22 33 45 51
www.leger-uten-grenser.no

Pays-Bas
Artsen Zonder Grenzen
Max Euweplein 40, Postbus 10014
1001 EA Amsterdam
Tél. : + 31(20) 520 87 00
Fax : + 31 (20) 620 51 70
www.artsenzondergrenzen.nl

Royaume-Uni
Médecins Sans Frontières
124-132 Clerkenwell Road
London EC1R 5DJ
Tél. : + 44 (20) 7713 5600
Fax : + 44 (20) 7713 5004
www.uk.msf.org

Suède
Läkare Utan Gränser
Högbergsgatan 59B, Box 4262
10266 Stockholm
Tél. : + 46 (8) 55 60 98 00
Fax : + 46 (8) 55 60 98 01
www.stockholm.msf.org

Suisse
Médecins Sans Frontières /
Ärtze Ohne Grenzen
12, rue du Lac, 1207 Genève
Adresse postale :
Case postale 6090, 1211 Genève 6 /
Postfach 6090, 1211 Genf 6
Tél. : + 41 (22) 849 84 84
Fax : + 41 (22) 849 84 88
www.msf.ch

Autres bureaux

Médecins Sans Frontières International
Rue de la Tourelle 39, 1040 Bruxelles
Belgique
Tél. : + 32 (2) 280 1881
Fax : + 32 (2) 280 0173
www.msf.org

Bureau de liaison auprès de l'ONU – Genève
12, rue du Lac, Case postale 6090
1211 Genève 6, Suisse
Tél. : + 41 (22) 849 84 00
Fax : + 41 (22) 849 84 04

Bureau de liaison auprès de l'ONU - New York
6 East 39th Street, 8th Floor
New York, NY 10016
Etats-Unis
Tél. : + 1 (212) 655 3777
or + 1 (212) 679 6800
Fax : + 1 (212) 679 7016